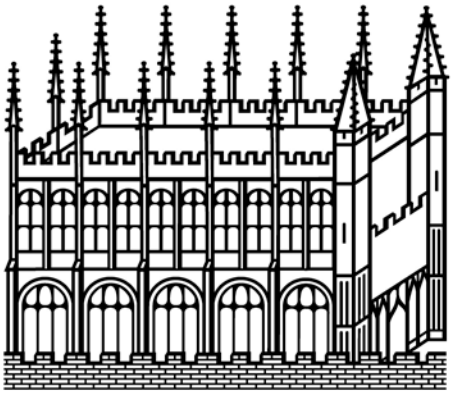


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

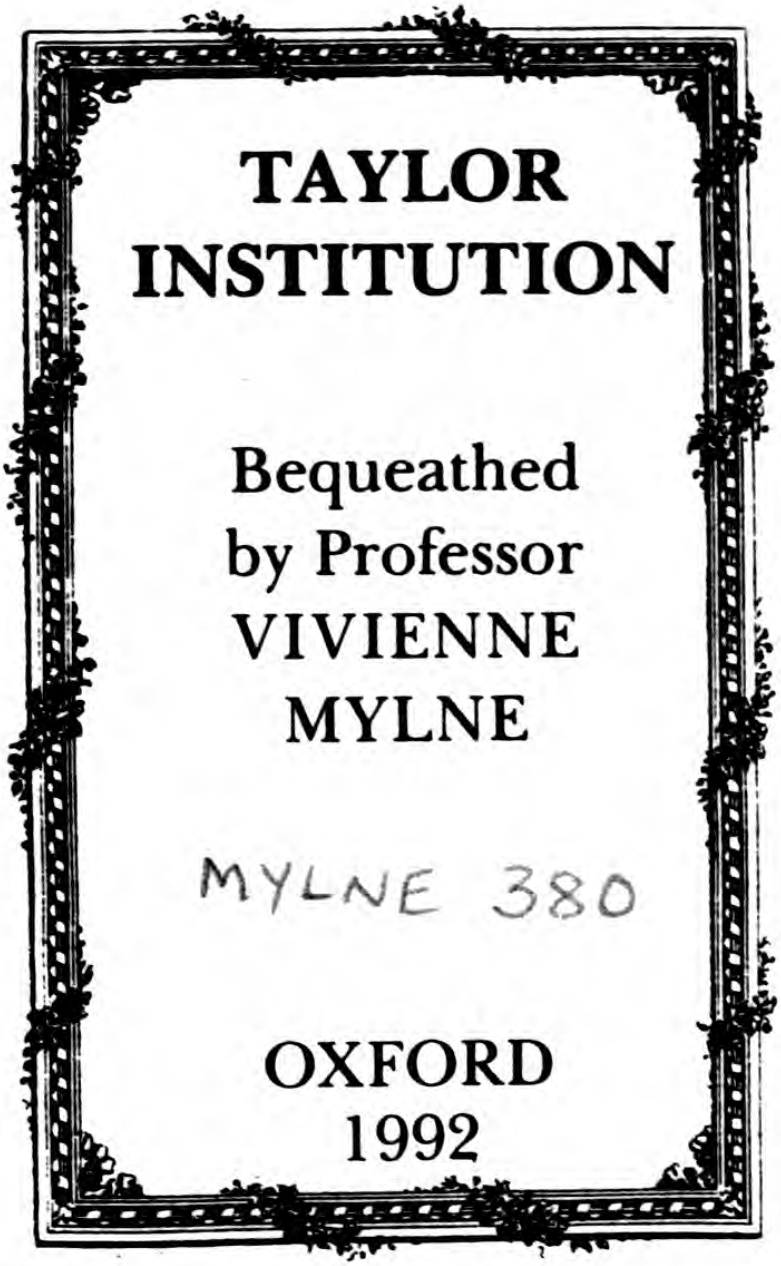
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Babic IV 570 e

I. Jn.! ...,
et Florian ... e.a.

1

MMF. 85.27


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 380
OXFORD
1992

Florian (Jean-Pierre
Claris de)

LES SOIRÉES AMUSANTES.

TOME PREMIER.

LES SOIRÉES AMUSANTES, OU RECUEIL CHOISI DE NOUVEAUX CONTES MORAUX.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

En offrant au Public un *Recueil choiſi de Nouveaux Contes Moraux*, épars dans divers Recueils, nous nous croyons d'autant plus aſſurés de lui plaire, que la plupart d'entre eux ont déjà obtenu ſon ſuffrage, & que le nom des Auteurs qui ont contribué à former cette Collection eſt un garant ſûr de l'intérêt qu'elle doit inſpirer; il ſuffit de nommer M. *le Chevalier de Florian*, M. *de*

Mayer, M. *Saurin*, M. *Imbert* qui s'eſt particuliérement exercé dans ce genre, pour fixer ſur cet Ouvrage les regards du Public, accoutumé à accueillir avec empreſſement tout ce qui ſort de leur plume.

Nous avons eſpéré que cette Collection auroit l'avantage de réunir de petites Pieces fugitives de Proſe, auſſi propres à former le goût qu'à remplir agréablement quelques inſtans de loiſir, & dont on ne jouiſſoit point, faute de les avoir raſſemblées. Nous avons cherché à les préſenter dans un ordre qui pût

offrir la variété qu'on aime à trouver dans un Ouvrage d'amuſement. Une Hiſtoriette, ou une Anecdote touchante, eſt ſuivie d'un morceau moins ſombre. La maniere de chacun des Auteurs qui ont contribué à ce Recueil, s'y trouve contraſter avec celle de l'Auteur qui l'avoiſine. Nous avons tâché de former une galerie de tableaux vivans & animés dont l'enſemble & les détails puſſent également réuſſir à plaire, & dont le choix pût ne point alarmer la délicateſſe de ceux qui voudroient mettre ce Recueil entre les mains de la Jeuneſſe.

eus de ſa femme Théreſe, étoient déjà mariés, avoient des enfans, & habitoient tous dans ſa maiſon. Pédro âgé de quatre-vingts ans, Théreſe de ſoixante-dix-huit, étoient ſervis, aimés & reſpectés par cette nombreuſe famille, qui n'étoit occupée que de prolonger leur vieilleſſe. Comme toute leur vie ils avoient été ſobres & laborieux, nulle infirmité ne les tourmentoit dans leurs vieux ans. Contens d'eux-mêmes, s'aimant toujours, heureux & fiers de leur famille, ils remercioient Dieu & béniſſoient leurs enfans.

Un ſoir, après avoir paſſé la journée à faire la moiſſon, le bon Pédro, Théreſe & ſa famille ſe repoſoient devant leur porte, aſſis ſur des gerbes. Ils admiroient le ſpectacle de ces belles nuits d'été, que ne connoiſſent point les habitans des villes. Voyez, diſoit le vieillard, comme ce beau ciel

eſt parſemé d'étoiles brillantes, dont quelques-unes, en ſe détachânt, laiſſent après elles un chemin de feu. La lune cachée derriere ces peupliers, nous donne une lumiere pâle & tremblante, qui teint tous les objets d'un blanc uniforme ; le vent n'oſe ſouffler ; les arbres tranquilles ſemblent reſpecter le ſommeil des oiſeaux qui ſont à l'abri dans leurs nids ; le roſſignol ne chante plus ; la linotte dort la tête ſous ſon aile ; le ramier repoſe avec ſa compagne au milieu des petits qui n'ont encore d'autres plumes que celles de leur mere. Ce profond ſilence n'eſt troublé que par un cri plaintif & lointain qui vient frapper nos oreilles à intervalles égaux. C'eſt le hibou, image du méchant : il veille quand les autres repoſent ; il craint la lumiere du jour. O mes enfans ! ſoyez toujours bons, & vous ſerez toujours heureux. Depuis ſoixante ans votre

mere & moi nous jouiſſons d'une félicité tranquille; puiſſiez-vous ne pas l'acheter auſſi cher qu'elle nous coûta! A ces paroles, quelques larmes vinrent baigner les yeux de Pédro; Iſabelle, l'aînée de ſes filles, les eſſuya en l'embraſſant. Mon pere, lui dit-elle, les maux paſſés ne ſont pas difficiles à raconter: vous jugez avec quel intérêt nous en écouterons le récit; ma mere ſera bien aiſe que vous rappeliez vos premieres années: il n'eſt pas tard, la ſoirée eſt belle; & le plaiſir de vous entendre nous délaſſera mieux que le ſommeil. Toute la famille de Pédro lui fit les mêmes inſtances. On ſe mit en cercle autour de lui, chaque mere prit ſur ſes genoux l'enfant dont les cris auroient pu diſtraire leur attention; il ſe fit un profond ſilence; & le bon vieillard, s'appuyant ſur ſa fille, & tenant la main de Théreſe, commença ainſi ſon récit.

Je n'avois que dix-huit ans, Théreſe en avoit ſeize. Elle étoit fille unique de Lorenço, le plus riche fermier du pays. J'étois le payſan le plus pauvre du village. Je ne m'apperçus de ma pauvreté qu'en devenant amoureux de Théreſe.

Je fis tous mes efforts pour éteindre une paſſion que je prévoyois devoir faire le malheur de ma vie. J'étois bien sûr que mon peu de fortune ſeroit un obſtacle éternel pour obtenir Théreſe, & que je devois renoncer à elle, ou ſonger aux moyens de m'enrichir. Mais pour m'enrichir, il falloit quitter mon village, le village où demeuroit Théreſe ; cet effort étoit au-deſſus de moi.

Après avoir bien réfléchi, après avoir uſé le peu de raiſon qui me reſtoit à faire des projets, je me décidai à me préſenter comme valet de ferme chez le pere de Théreſe.

Je fus reçu. Vous jugez avec quel cœur je travaillois. Je devins bientôt l'ami de Lorenço, je le devins encore plus vîte de Thereſe. Vous tous, mes enfans, qui vous êtes mariés par amour, vous ſavez-bien comme l'on ſe plaît, comme l'on ſe cherche, comme l'on ſe trouve, quand une fois l'on eſt convenu de vivre l'un pour l'autre. Thereſe m'aimoit autant qu'elle étoit aimée : je ne ſongeois à rien qu'à Thereſe ; le bonheur de vivre près d'elle m'enivroit au point que je ne penſois plus que ce bonheur pouvoit finir.

Mon erreur ne fut pas de longue durée. Un payſan d'un village voiſin fit demander Thereſe à ſon pere. Lorenço alla viſiter les blés & les vignes de celui qui s'offroit pour ſon gendre : d'après cet examen, il décida que c'étoit l'homme qu'il falloit à ſa fille. Le mariage fut arrêté.

Nous eûmes beau pleurer, nous eûmes beau nous rappeler les ſermens que nous nous étions faits, nos larmes ne ſervoient de rien. L'inflexible Laurenço fit entendre à ſa fille que ſa triſteſſe lui déplaiſoit. Il fallut ſe contraindre & dévorer ſes chagrins.

Le jour fatal approchoit ; tout eſpoir nous étoit ôté, Théreſe alloit m'être ravie ; elle préféroit la mort. Nous prîmes le ſeul parti qui nous reſtoit ; nous nous enfuîmes.

Nous ſentions bien que nous faiſions une faute ; mais il falloit la faire ou mourir. Nous en fûmes punis.

Théreſe & mois nous quittâmes le village au milieu de la nuit. Elle étoit montée ſur une petite mule qu'un de ſes oncles lui avoit donnée. J'avois décidé qu'elle pouvoit emmener cette mule, qui n'appartenoit pas à ſon pere. Un petit paquet de ſes hardes & des miennes étoit dans un biſſac ſur la

mule ; quelques proviſions, très-peu d'argent, fruit de ſes épargnes. Voilà ce qu'emportoit Théreſe ; moi, je n'avois rien voulu prendre. Tant il eſt vrai que la jeuneſſe ſe fait des vertus à ſon gré : j'enlevois une fille à ſon pere, & je me ſerois fait un ſcrupule de rien emporter de chez lui.

Nous marchâmes toute la nuit ; au point du jour nous nous trouvâmes dans la montagne hors de crainte d'être rejoints.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon, au bord d'un de ces petits ruiſſeaux que les amoureux aiment tant à trouver. Théreſe deſcendit de la mule, s'aſſit avec moi ſur le gazon ; nous mangeâmes quelques fruits ſecs, nous bûmes de l'eau du ruiſſeau. Après ce repas frugal & délicieux, nous commençâmes à nous occuper de ce que nous allions devenir.

Après un long entretien, après

avoir compté plus de vingt fois l'argent qu'avoit Thérese, après avoir estimé la mule à sa plus haute valeur, nous trouvions toujours que toutes nos richesses ne valoient pas vingt ducats. Vingt ducats ne font pas vivre long-temps. Nous décidâmes qu'il falloit d'abord gagner une grande ville, pour y être moins exposés à être découverts, si l'on nous poursuivoit, & pour nous marier le plus promptement possible. Après cette sage résolution, nous prîmes la route de Cordoue.

En arrivant, nous courûmes à l'Église; & réclamant la loi d'Espagne, qui ordonne d'unir toutes personnes nubiles qui se présentent à l'Autel, nous trouvâmes un prêtre qui nous maria, Thérese & moi. Nous lui donnâmes la moitié de notre petit trésor, & jamais argent ne fut dépensé de meilleur cœur. Il nous sembloit que

toutes nos peines étoient finies, que nous n'avions plus rien à craindre, que l'amour alloit devenir notre ſeule occupation. Tout alla bien pendant huit jours.

Au bout de ce temps, la mule étoit déjà vendue; au bout d'un mois, nous n'avions plus une réale. Que faire? que devenir? Je ne ſavois rien que les travaux ruſtiques; & les habitans des grandes villes font ſi peu de cas de l'art qui les nourrit! Théreſe n'étoit guere plus habile que moi; elle ſouffroit, elle trembloit pour l'avenir; nous nous cachions mutuellement nos peines, ſupplice cent fois plus affreux que les maux dont nous gémiſſions: enfin, n'ayant plus de reſſource, je m'engagai dans le Régiment de Cavalerie qui étoit en garniſon à Cordoue. Le prix de mon engagement fut donné à Théreſe, qui le reçut en pleurant.

Ma paye me ſuffiſoit pour vivre ; les petits ouvrages que faiſoit Théreſe (car l'indigence l'avoit inſtruite) lui donnoient le moyen de faire aller notre petit ménage. Un enfant vint reſſerrer nos nœuds. C'étoit toi, ma chere Iſabelle, nous te regardâmes Théreſe & moi, comme devant faire le bonheur de nos vieux jours. A chaque enfant que le Ciel nous a donné, nous avons dit la même choſe, & jamais nous ne nous ſommes trompés. Je te mis en nourrice, parce que ma femme ne put te nourrir : elle en fut déſolée ; elle paſſoit les jours auprès de ton berceau, tandis que par mon exactitude à mes devoirs, je tâchois d'acquérir l'eſtime de mes chefs & l'amitié de mes camarades.

Dom Fernand, mon Capitaine, n'avoit que vingt ans : il ſe diſtinguoit de tous les autres Officiers par ſon amabilité & par ſa figure. Il m'avoit

pris en amitié ; je lui avoit raconté mon aventure ; il avoit voulu voir Théreſe, notre ſort l'avoit intéreſſé : il nous promettoit tous les jours de faire des démarches auprès de Lorenço ; & comme je dépendois abſolument de lui, j'avois ſa parole qu'il me rendroit ma liberté auſſi-tôt qu'il auroit appaiſé mon beau-pere. Dom Fernand avoit déjà écrit à notre village ſans recevoir de réponſe.

Le temps s'écouloit ; mon jeune Capitaine ne paroiſſoit pas ſe refroidir. Théreſe cependant devenoit chaque jour plus mélancolique. Lorſque je lui en demandois la raiſon, elle me parloit de ſon pere, & détournoit la converſation ; j'étois loin de ſoupçonner que Dom Fernand étoit la cauſe de ſes chagrins.

Ce jeune homme, ardent comme on l'eſt à ſon âge, avoit vu Théreſe comme je la voyois. Sa vertu avoit

été plus foible que ſa paſſion. Il connoiſſoit notre infortune ; il ſavoit le beſoin que nous avions de lui ; il oſa expliquer à Théreſe quel prix il vouloit de ſa protection. Ma malheureuſe femme lui témoigna ſon indignation ; mais connoiſſant mon caractere violent & jaloux, elle me déroboit avec le plus grand ſoin ce fatal ſecret : elle réſiſtoit à Dom Fernand ſans me le dire, tandis que trop crédule je lui vantois tous les jours la généreuſe amitié du jeune Capitaine.

Un jour qu'après avoir monté ma garde je gagnois la maiſon où demeuroit ma femme, j'apperçus devant moi, jugez de ma ſurpriſe, Lorenço. » Te voilà donc, s'écria-t-il, raviſ» ſeur ; rends-moi ma fille, rends» moi le bonheur que tu m'as enlevé » pour prix de l'amitié que je t'avois » marquée «. Je tombai à genoux devant Lorenço ; j'eſſuyai le premier

moment de ſa colere; je l'appaiſai par mes larmes : il conſentit à m'écouter; je n'entrepris point de me juſtifier, mais je tâchai de le fléchir. » Le mal » eſt fait, lui dis-je : Théreſe eſt à » moi, elle eſt ma femme. Ma vie » eſt dans vos mains, puniſſez-moi; » mais épargnez votre enfant, votre » fille unique ; ne déshonorez pas » ſon époux, ne la faites pas mou- » rir de douleur; oubliez-moi, pour » n'avoir pitié que d'elle ſeule «. En diſant ces mots, au lieu de le conduire chez Théreſe, je le conduiſois vers l'endroit où l'on te nourriſſoit, ma fille : » Venez, lui dis-je, venez » voir encore quelqu'un dont il faut » que vous ayez pitié «. Tu étois alors dans ton berceau, tu dormois; ton viſage blanc & vermeil peignoit l'innocence & la ſanté. Lorenço te regarde, ſes yeux ſe mouillent; je te prends, je te préſente à lui : Voilà encore votre

fille, lui dis-je. Tu te réveillas à mon mouvement; mais comme ſi le Ciel t'avoit inſpirée, loin de te plaindre, tu te mis à ſourire, & tendant tes deux petits bras vers Lorenço, tu ſaiſis ſes cheveux blancs, que tu ſerrois dans tes doigts en approchant ſon viſage du tien. Le vieillard ne put y tenir; il te couvrit de baiſers, il me preſſa contre ſa poitrine, & t'emportant avec lui: » Allons, allons trouver » ma fille; viens mon fils, s'écria-t-il, » en me tendant la main «. Jugez, mes enfans, avec quelle joie je le conduiſis à notre maiſon. Pendant le chemin je craignis que la vue de ſon pere ne fît du mal à Théreſe; je voulus la prévenir: je cours devant Lorenço; je monte, j'ouvre la porte, & je vois Dom Fernand aux genoux de Théreſe, qui étoit obligée d'employer la force pour ſe dérober à ſes tranſports. A peine ce ſpectacle avoit frappé mes

yeux, que mon épée étoit dans le ſein de Dom Fernand. Il tombe baigné dans ſon ſang; il s'écrie, on accourt; la garde arrive, mon épée fumoit encore; on me ſaiſit, & l'infortuné Lorenço arrive avec la foule pour voir ſon malheureux gendre chargé de fers & traîné dans un cachot.

Je l'embraſſai; je lui recommandai mon enfant & ma femme qui étoit ſans connoiſſance; je t'embraſſai auſſi, ma chere fille, & je ſuivis mes camarades, qui me conduiſirent à la priſon.

J'y fus deux jours & deux nuits en proie à toutes les réflexions accablantes que je devois faire; j'ignorois le ſort de Thérese; je ne voyois perſonne que mon ſiniſtre geolier, qui ne répondoit à toutes mes queſtions qu'en m'aſſurant que je ne pouvois demeurer long-temps ſans être condamné.

Le troiſieme jour les portes s'ouvrent. On me dit de ſortir : un détachement m'attendoit : l'on m'entoure, je marche, l'on me conduit à la place d'armes. Je vois de loin mon régiment ſous les armes & j'apperçois l'affreux inſtrument de mon ſupplice. L'idée que j'étois au comble de mes maux me rendit les forces que j'avois perdues ; je doublai le pas par un mouvement convulſif ; ma langue prononçoit malgré moi le nom de Thérese ; je la cherchois des yeux, j'oſois me plaindre de ne pas la trouver : j'arrive enfin.

L'on me lit ma ſentence ; je vais recevoir la mort. Des cris perçans ſuſpendent mon ſupplice ; je regarde, je vois un ſpectre à demi-nu, pâle, ſanglant, faiſant des efforts pour percer la troupe armée qui m'entouroit. C'étoit Dom Fernand : » Mes amis, » grace pour l'innocent, crioit-il ;

» c'eſt moi qui ſuis coupable, c'eſt moi » qui mérite la mort : j'ai voulu ſé- » duire ſa femme, il m'en a puni : » il a été juſte, vous êtes des barbares » ſi vous oſez le frapper «. Le Chef du régiment court à Dom Fernand ; il le ſoutient, il lui parle, il lui montre la loi qui me condamne pour avoir porté ma main ſur mon Officier. » Je » ne l'étois plus, s'écrie Dom Fer- » nand, je lui avois rendu ſa liberté : » voilà ſon congé ſigné de la veille ; » il n'eſt pas ſoumis à votre juſtice ; » vous n'avez point de droits ſur » lui «. Les Chefs étonnés s'aſſemblent : Dom Fernand & l'humanité élevent leur voix pour moi. L'on me fait reconduire à la priſon. Dom Fernand écrit au Miniſtre ; il s'accuſe lui-même : il demande ma grace ; il l'obtient.

Lorenço, Théreſe & moi nous allâmes nous jeter aux pieds de ce libé-

rateur. Il confirma le don qu'il m'avoit fait de ma liberté ; il voulut y joindre des bienfaits que nous n'acceptâmes point. Nous revînmes enſuite dans ce village, où la mort de Lorenço m'a laiſſé maître de ſes biens, & où nous finirons nos jours, Théreſe & moi, dans la paix & au milieu de vous.

Tous les enfans de Pédro s'étoient preſſés autour de lui pendant ſon récit. Il ne parloit plus, qu'ils écoutoient encore, & leurs pleurs couloient le long de leurs joues. Conſolez-vous, leur dit le bon vieillard ; le Ciel m'a récompenſé de toutes mes peines par l'amour que vous avez pour moi. En diſant ces mots il les embraſſa, & toute la famille alla ſe coucher.

TOUT CELA,

FAUTE DE S'ENTENDRE,

CONTE.

TOUT le monde ſait que le Diable-Boiteux, à la médiſance près, étoit un bon diable. Sa reconnoiſſance pour celui qui a briſé ſa priſon de verre, (car on ſait auſſi qu'il étoit priſonnier dans une bouteille); le ſoin qu'il prend de lui raconter & de lui faire voir toutes les aventures ſcandaleuſes, lui ont fait une réputation d'honnêteté qui durera tant qu'il y aura des Diables dans le monde; c'eſt lui promettre l'immortalité.

Je vais mettre en ſcene un autre Diable, parent du Diable-Boiteux, & qui ſe nommoit Aſtarot. Aſtarot aimoit Surival, & ce Surival étoit une

eſpece de Philoſophe ; il raiſonnoit beaucoup ſur les hommes ; & vous dire que dans ce moment-là il étoit malheureux, c'eſt vous dire qu'il médiſoit du genre humain. Il trouvoit que tout ici-bas étoit aſſez mal arrangé, & que le bonheur étoit bien plus difficile à trouver que la pierre philoſophale.

Aſtarot le prit un jour à part pour lui donner une leçon, ou plutôt un ſpectacle de morale ; il le conduiſit pour cela ſur une tour aſſez élevée ; une grande lunette qu'il avoit dans les mains lui donnoit l'air d'un Savant qui monte à l'obſervatoire : leur intention n'étoit pourtant pas d'examiner ce qui ſe faiſoit dans les cieux, mais de ſcruter ce qui ſe paſſoit parmi les hommes, qui, au fond, ſont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les aſtres.

Aſtarot avoit auſſi apporté un de

ces cornets à l'uſage des perſonnes attaquées de ſurdité : Tenez, dit-il à Surival, avec cette lunette-ci vous allez voir au bout du monde, & avec ce cornet vous entendrez du bout du monde.

En même temps il approcha ſa lunette de l'œil de Surival, qui apperçut un homme pâle & maigre à ſa toilette ; c'étoit un particulier fort riche, encore jeune & chargé de toutes les infirmités de la vieilleſſe. Il étoit aſthmatique, goutteux, &c. mais il avoit par-deſſus tout cela une eſpece de loupe placée au beau milieu du viſage, & qui l'affligeoit beaucoup plus que ſon aſthme & ſa goutte ; car ces maladies ſe bornoient à le faire ſouffrir, au lieu que ſa loupe l'enlaidiſſoit.

Aſtarot ayant dirigé la lunette d'un autre côté, Surival vit un Docteur en Médecine, qui n'étoit pas un grand

Médecin, mais qui ſe vantoit d'avoir des remedes infaillibles & nullement dangereux pour les excroiſſances de la peau, telles que les loupes, les verrues, &c. N'eſt-ce pas là un charlatan, demanda Surival? Point du tout, lui répondit ſon ami; il ſeroit parfaitement capable d'extirper la loupe que vous venez de voir, ſi l'on s'adreſſoit à lui pour cela: mais il meurt de faim, parce qu'il ne trouve pas de malades; & notre malade enrage, parce qu'il ne trouve pas de Médecin: vous voyez que cela vient faute de s'entendre. S'ils s'étoient adreſſés l'un à l'autre, le premier ſeroit guéri, & l'autre auroit de quoi dîner.

Il ſe préſenta bien à Surival quelques objections à faire, mais il voulut aller juſqu'au bout. D'ailleurs cette lunette l'amuſoit, & il aima mieux s'en ſervir que de perdre le temps à diſputer.

Il regarda plus loin, & il vit un mari

ſur le point de devenir veuf; il verſoit de groſſes larmes, & il s'arrachoit les cheveux. Ah ! bon, dit Surival, voilà qui eſt édifiant, un mari qui aime ſa femme.

Oui, dit Aſtarot, voilà le texte : écoutez à préſent la gloſe. A la mort de ſa femme, ce mari ſera obligé de rendre une dot conſidérable qui compoſe toute ſa fortune, & cela, faute d'enfans. (Alors Surival rabattit un peu de ſon eſtime pour ce mari.) Mais regardez un peu plus loin, continua Aſtarot; voyez cet homme qui, à coups de bâton, chaſſe de chez lui un fils qui revient toujours. Ce fils lui eſt à charge, parce qu'il a trop d'enfans, tandis que le mari que nous venons de voir n'en a pas aſſez. Celui-ci ſavoit depuis long-temps qu'il n'en auroit point; ſa femme dont il eſt aimé, déſiroit beaucoup en avoir à cauſe de lui; & les femmes, en pareil

pareil cas, ont tant d'expédiens! Croyez-vous qu'en s'y prenant de bonne heure, la femme de concert avec ſon mari, n'auroit pas pu furtivement en aller commander chez cet homme qui les fait ſi bien, ou même en prendre de tout faits, en s'arrangeant avec lui? Tout cela faute de s'entendre.

Surival avoit perdu la fin de ce diſcours, parce que ſa lunette, en ſe dérangeant, lui avoit laiſſé voir un objet qui avoit diſtrait ſon attention; c'étoit une jeune perſonne qui ſoupiroit, qui gémiſſoit tout bas, & dont la ſeule maladie étoit d'avoir quinze ans. Elle étoit dans la maiſon paternelle, qui avoit l'air d'une priſon; ſon pere l'appeloit ma fille, & elle n'étoit que ſon eſclave; enfin ſa poitrine qui étoit gonflée par des ſoupirs, ſe trouvoit dans une agitation continuelle, & ſa beauté n'y perdoit rien,

Hélas ! s'écria Surival ému par un ſentiment qu'il prit pour un ſimple mouvement de pitié ; hélas ! qu'a donc cette charmante enfant ? Elle a beſoin d'être aimée, dit Aſtarot. Tout en parlant il dérangea la lunette, & Surival fut bien étonné de voir un jeune homme, un peu plus âgé que la jeune fille, courant, ſe tourmentant, ayant l'air de ne pouvoir reſter debout ni aſſis ; il ſembloit ſe porter fort bien, & il étoit plus inquiet qu'un malade. Bon Dieu, dit Surival ! qu'a donc ce pauvre jeune homme ? Il a beſoin d'aimer, répondit Aſtarot. Eh ! que ne va-t-il trouver la jeune fille, interrompit Surival ? Voilà juſtement, reprit Aſtarot, ce que j'allois vous dire ; c'eſt qu'ils ne s'entendent pas.

Tenez, tenez, ajouta-t-il, voici deux perſonnes qui ne s'entendent guere mieux. Voyez-vous cet homme qui marche ſur la pointe du pied, qui

ne parle qu'en chuchotant, qui a l'air ſi intrigué, qui répand l'argent à droite & à gauche pour rendre muets ceux qui ont de trop bons yeux ; qui, en un mot, reſſemble à un voleur près de tomber dans les mains de la Juſtice ? C'eſt un mari qui introduit en ſecret, dans ſon appartement, une jeune fille dont il eſt éperdument amoureux. Il ſe dit en lui-même : Ah ! ſi ma femme, qui ne m'eſt que trop fidelle, pouvoit choiſir un amant ! je ne craindrois pas qu'elle eût les yeux ouverts ſur ma conduite : je ſerois plus libre, & par conſéquent plus heureux. Il a raiſon, dit Surival. Fort bien, répondit Aſtarot ; mais voyez ſa femme, dont l'appartement eſt ſéparé du ſien, qui, dans ce même inſtant, introduit chez elle un jeune homme qu'elle aime auſſi. Voyez comme elle eſt dans la même contrainte, dans le même embarras, dans la même inquiétude !

Oh ! dit-elle de ſon côté, ſi mon fidelle époux pouvoit devenir volage une fois en ſa vie ! je n'aurois rien à me reprocher, & je ſerois plus heureuſe. Vous voyez, Surival, que ces deux époux n'auroient qu'un mot à ſe dire, pour s'accorder une indulgence mutuelle, & pour vivre en paix & tranquilles. Cela n'eſt pas encore bien certain, reprit Surival qui en même temps porta le cornet à ſon oreille ; & auſſi-tôt ils furent interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'étoit un homme de moyen âge, qui querelloit à haute voix le Ciel & la terre. Je ſuis tout à la fois, s'écrioit-il, un homme d'eſprit & un ſavant ; je fais de la proſe & des vers ; je parcours avec gloire la carriere du théâtre & celle de la philoſophie, & l'indigence me pourſuit par-tout ! Je céderois volontiers beaucoup de gloire pour un peu d'argent.

Cet homme-là vous attriſte, dit Aſtarot ? Regardez par ici. Et en même temps il lui fit voir un homme riche, & fort ennuyé. Cela ne parut pas extraordinaire à Surival ; ce qui l'étonna davantage, ce fut de l'entendre, à la faveur de ſon cornet, ſe plaindre à-peu-près en ces termes : Je regorge de biens, & je ſuis loin d'être content ! C'eſt de la gloire qu'il me faudroit ; je voudrois avoir la réputation d'un grand homme, & je n'ai que celle d'un homme riche. Ah ! que je donnerois de bon cœur beaucoup d'argent pour un peu de gloire !

Surival dans ſon premier mouvement, ſans ſonger s'il étoit entendu ou non, lui cria d'acheter quelque manuſcrit du ſavant qui l'intéreſſoit ; mais comme tout le monde n'avoit pas ſon cornet, les vents emporterent ſes conſeils.

Ils ne vous entendent pas, dit

Aſtarot ; & qui pis eſt, ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Vous le voyez, d'après vos conſeils, l'un pourroit acquérir de la gloire, l'autre des richeſſes, & tous les deux ſeroient contens.

Il lui fit voir enſuite pluſieurs choſes toutes auſſi curieuſes. Tantôt c'étoit un homme auſſi ennuyé qu'ennuyeux, qui, ayant beſoin d'amener des convives à ſa table, alloit recruter au Palais Royal, nombre de perſonnes qu'il connoiſſoit à peine de nom, & qu'il prioit inſtamment de venir dîner avec lui ; & dans le Jardin des Tuileries, un honnête homme pâle, abattu, qui ne trouvoit pas un ami qui l'invitât. Tantôt c'étoit un galant homme qui ſouffroit, pour ne pouvoir faire un emprunt utile & bien aſſuré ; & d'un autre côté, un riche héritier qui s'impatientoit de ne pouvoir prêter utilement ſon argent ; & ſans ceſſe revenoit ce refrein : Tout cela faute de

s'entendre. Fort bien, interrompit enfin Surival; mais je voudrois bien ſavoir quel eſt le but moral du ſpectacle que vous me donnez ici: que prétendez-vous en conclure?

J'en conclus, répondit Aſtarot, que la nature a mis chez les hommes tout ce qu'il leur falloit pour être heureux; & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne le ſont pas.

Vous avez raiſon, mon cher Philoſophe, reprit Surival, je n'ai qu'un mot à vous répondre: je vois fort bien que les hommes ont parmi eux tout ce dont ils ont beſoin; mais je crois qu'ils n'en ſeront pas mieux pour cela, tant qu'ils n'auront pas votre lunette pour ſe voir, & votre cornet pour s'entendre.

LE PLUS GRAND DES DANGERS,

ANECDOTE.

SAINT-LEU étoit né de parens honnêtes & opulens. Ce n'étoit pas un ſage, car il n'avoit que dix-huit ans, & il vivoit à Paris : ce n'étoit pas non plus tout-à-fait un étourdi, ni un ſot, car il avoit été bien élevé, & ſon cœur étoit honnête & ſenſible. Mais en fait d'amour, il avoit cette légéreté ſi commune parmi les jeunes gens ; ſes procédés étoient leſtes, parce que ſes déſirs étoient vifs, & que la fortune lui avoit donné la facilité de les ſatisfaire. Une ſeule circonſtance le contrarioit quelquefois : il étoit encore dans la dépendance de ſes parens ; il logeoit avec eux.

Un jour il ſe promenoit dans un Jardin que vraiſemblablement il ne

fréquentoit guere, le Luxembourg, promenade peu analogue à ſes goûts, & qui n'offre aux Amateurs que de Beaux-Eſprits, des mélancoliques & quelques voiſins. Dans une allée des plus ſolitaires qu'il traverſoit alors, ſur un banc, à l'écart, étoit une jeune perſonne que nous nommerons Pétronille. Ses vêtemens, qui étoient des plus ſimples, n'auroient point attiré les regards de Saint-Leu ; mais ayant par haſard jeté les yeux ſur elle, il apperçut la plus jolie figure du monde qui annonçoit au plus dix-ſept ans. C'étoit en effet l'âge qu'avoit Pétronille. Un peu de pâleur répandue ſur ſes traits, en ajoutant à l'intérêt de ſa beauté, annonçoit quelque grand chagrin. Sa figure & ſon regard modeſte n'invitoient point à la témérité ; mais la circonſtance & le lieu étoient en contradiction avec ſon air & ſa modeſtie. Une jeune perſonne, jolie, ſeule,

aſſiſe dans un Jardin public, peut bien être honnête & vertueuſe ; mais à Paris, il eſt preſque permis de s'y tromper. Saint-Leu fut au moins curieux de ſavoir ce que c'étoit ; il paſſa pourtant devant elle ſans s'arrêter, & ſans lui parler ; mais il la regarda fixement ; & à la ſeconde fois, l'ayant retrouvée au même lieu, il vint s'aſſeoir ſur le même banc, mais à quelque diſtance de la jeune perſonne. Soit qu'elle ne l'eût point apperçu (car elle avoit l'air très-occupé), ſoit que le maintien honnête, & plus honnête qu'à l'ordinaire, du jeune Saint-Leu, ne l'eût point alarmée, Pétronille ne quitta point ſa place. Saint-Leu, après l'avoir conſidérée un inſtant ſans rien dire, oſa lui adreſſer la parole. L'air triſte qu'elle avoit fut le prétexte qu'il ſaiſit pour lui parler ; & il tourna aſſez heureuſement ſon compliment pour n'y laiſſer rien d'effrayant pour la pudeur,

en cas que la pudeur ſe fût haſardée à une pareille ſolitude. Après un entretien préliminaire, auquel Pétronille ne contribua guere que par des demi-phraſes, Saint-Leu lui demanda la permiſſion de la ramener chez elle. Elle lui répondit fort naïvement qu'elle n'avoit point de demeure. Il lui offrit alors un ſouper & un aſile chez lui; & il fut peut-être ſurpris de n'être pas refuſé. Pétronille, après l'avoir regardé un moment ſans parler, accepta ſa propoſition, ſe mit en devoir de le ſuivre; & Saint-Leu l'ayant fait entrer dans une voiture qui l'attendoit à la porte du Jardin, la fit conduire tout droit à ſon appartement. Peut-être avoit-il un laquais & un portier accoutumés à fermer les yeux & à ſe taire. Quoi qu'il en ſoit, le voilà chez lui, tête-à-tête avec Pétronille. Pétronille étoit toujours auſſi jolie, mais elle ne paroiſſoit pas plus

contente. Sa beauté gagnoit à être vue de près ; elle étoit ſans parure, & le fard lui étoit étranger. Son organe étoit encore un nouveau moyen de ſéduction ; elle avoit ce genre de voix qui paroît embellir la bouche dont elle ſort. Saint-Leu étoit enchanté de ſa bonne fortune, mais il ne lui étoit pas permis de s'en applaudir tout haut ; car j'ai dit qu'il vivoit encore chez ſes parens ; & quoique ſon appartement fût ſéparé des leurs, il avoit beſoin de précaution pour n'être pas découvert. Il feignit une indiſpoſition, & ſe fit apporter à ſouper dans ſa chambre. On juge bien qu'il ne devoit pas y ſouper ſeul : il avoit un charmant convive qui ſe mit à table avec lui. Saint-Leu crut s'appercevoir qu'elle avoit plus de beſoin que d'appétit ; & bientôt il n'attribua qu'à ſa foibleſſe cet air abattu qui attriſtoit ſa phyſionomie. Quand le ſouper fut

avancé, il s'enhardit; à de vagues propoſitions, il fit ſuccéder la galanterie. On lui répond froidement : il eſt ſurpris; mais il croit que le moment n'eſt pas encore venu, & il attend. Au deſſert, il quitta ſa place pour aller s'aſſeoir à côté d'elle. Son regard devient plus animé, ſon entretien plus vif; il prend une main d'un air familier, mais la ſurpriſe de Saint-Leu redouble, quand il ſe ſent repouſſé par Pétronille. Pétronille écarta ſa main, non pas avec cet air étudié qui ne ſemble ſe refuſer au déſir que pour l'irriter davantage; ce n'étoit ni du mépris, ni même de la fierté; c'étoit un refus doucement exprimé, mais qui paroiſſoit réellement ſenti. Saint-Leu alloit s'en plaindre ou témoigner au moins ſa ſurpriſe; mais ſes yeux rencontrerent ceux de Pétronille, & le reproche expira ſur ſa bouche. Si un regard de Pétronille

l'empêcha de parler, il ne l'empêcha pas de réfléchir à ſa ſituation, qui ne laiſſoit pas d'être ſinguliere. Il étoit loin de pouvoir expliquer ce qu'il voyoit. Quand ils eurent quitté la table, ils s'aſſirent auprès du feu; on étoit alors en hiver. Un moment après, même liberté de la part de Saint-Leu, & même conduite de Pétronille. Ces refus réitérés inſpiroient à Saint-Leu un dépit ſecret, & il n'oſoit le témoigner. Sa poſition paroîtra encore plus embarraſſante, quand on ſaura que de moment en moment Pétronille l'intéreſſoit davantage. S'il avoit peine à lire dans l'ame de cette fille ſinguliere, il commençoit à ne pas voir plus clair dans ſon propre cœur: ce n'avoit été d'abord que curioſité, fantaiſie; ce qu'il éprouvoit alors étoit un ſentiment, ſentiment vague encore à la vérité, & dont il n'avoit pas cherché à ſe ren-

dre compte ; mais quoique ſon cœur ſemblât ſe mettre de la partie, une pareille conduite ne lui paroiſſoit pas moins étrange. Enfin, diſoit-il en lui-même, voyons la fin de tout ceci. Il ſe faiſoit tard ; & ce moment devenoit très-délicat pour l'un & pour l'autre. Mademoiſelle, lui dit-il enfin, il eſt fort tard, tout le monde va ſe coucher dans la maiſon. Faut-il que je ferme, ou que je vous ouvre ma porte ? Monſieur, lui répondit Pétronille, je vous ai déjà dit que je n'avois point d'aſile. Elle prononça ces mots d'un ton ſi intéreſſant ! Il y avoit dans ſes regards une douceur ingénue, un ſentiment difficile à définir, & que Saint-Leu ne put interpréter. Mille idées ſe croiſoient dans ſa tête : pluſieurs ſentimens ſe combattoient dans ſon cœur. Il voulut parler ; il ne trouva rien à dire, & il ſe tut. Cependant l'eſpérance s'étoit gliſſée dans

ſon ame. Pétronille, de ſon côté, ſembloit le regarder avec intérêt; & en effet tant de réſerve en pareille circonſtance étoit remarquable dans un jeune homme; il avoit d'ailleurs de la figure & de l'amabilité; & n'être pas inſolent dans une telle ſituation, c'étoit une grande preuve de modeſtie. Mais à la fin, impatient de voir le dénouement de cette aventure, il demanda la permiſſion de ſe coucher, pour voir comment cette propoſition ſeroit reçue. Il le faut bien, dit-elle avec un air embarraſſé. Et vous, reprit Saint-Leu, qu'allez-vous faire? Saint-Leu ne fit point cette queſtion ſans trembler de la réponſe qu'il alloit recevoir. Elle fut peu ſatisfaiſante. Pétronille lui demanda à paſſer la nuit dans un fauteuil au coin du feu; & elle fit cette demande avec cet air qui ne permettoit pas à Saint-Leu de contredire. Comme il ne

répondoit pas, elle renouvela ſa demande, mais avec plus d'inſtance, & pria Saint-Leu de ſe coucher. Sa phyſionomie ne s'étoit pas égayée; & ſi ſa beauté parloit aux ſens de Saint-Leu, ſon air de triſteſſe touchoit ſon cœur, & le déſarmoit. Enfin il ſe mit au lit; & Pétronille, les yeux baiſſés & tournés vers le feu, s'enfonça dans ſon fauteuil.

Vraiſemblablement ils dormirent peu l'un & l'autre. Quand le jour fut venu, Saint-Leu, à qui la réflexion avoit inſpiré ſans doute plus de courage, oſa commencer un diſcours qui tendoit à un éclairciſſement. Mademoiſelle, lui dit-il, vous avez jeté mon eſprit & mon cœur dans un trouble que je ne ſaurois ſupporter plus long-temps. Permettez-moi de vous faire remarquer que mon aventure eſt bien étrange, & que votre conduite avec moi offre des contradictions au

moins apparentes, très-difficiles à expliquer. Il eſt vrai, lui répondit Pétronille; mais ma conduite envers vous, ma démarche, que la néceſſité a déterminée, & non pas la réflexion, me ſurprend bien autant qu'elle vous étonne. Peut-être votre phyſionomie, qui ne paroît pas m'avoir trompée ſur les diſpoſitions de votre cœur, m'a-t-elle inſpiré le courage dont j'avois beſoin; peut-être aurois-je fait la même démarche avec moins de raiſon de m'y haſarder. Quoi qu'il en ſoit, vos procédés méritent de ma part une entiere franchiſe, & vous allez connoître enfin la malheureuſe Pétronille, c'eſt ainſi qu'on me nomme. A ces mots ayant gardé un moment le ſilence, comme pour recueillir ſes forces, elle commença ainſi:

Je ſuis née en Province, de parens honnêtes, mais pauvres; une tante qui avoit quelque bien, & qui

m'avoit reçue chez elle à Paris, me mit en apprentiſſage chez une Brodeuſe, à qui elle devoit donner une certaine ſomme. Le malheur qui m'a toujours pourſuivie, m'enleva ma tante, qui, avant de mourir, venoit de perdre ſa fortune par un procès. La femme qui m'avoit reçue ne put plus, ou ne voulut plus me garder. Un homme riche du voiſinage me fit offrir chez lui une place que je me vis forcée d'accepter. Je fus aſſez contente du traitement qu'il me fit d'abord, ſans doute parce que je ne ſoupçonnois pas ſon véritable deſſein; mais il ne tarda pas à me le faire connoître, & j'appris bientôt que mon honneur devoit payer ſes bienfaits. Il fit jouer auprès de moi tous les reſſorts que peut employer le riche corrompu contre la vertu indigente. Il attaquoit tantôt mon cœur, tantôt ma vanité. Après avoir perdu ſes

prieres, il employa juſqu'à la menace : ayant réſiſté à tout, je l'ai vu diſpoſé à paſſer juſqu'à la violence ; & la peur d'y ſuccomber m'a jetée dans le délire du déſeſpoir. J'ai cru devoir prendre la fuite ; & n'emportant rien avec moi, de peur d'éveiller le ſoupçon & de rendre ma ſortie plus difficile, je me ſuis échappée dès le grand matin. Ne ſachant où porter mes pas, n'ayant pas même de quoi acheter un aſile d'un moment, la peur m'a fait entrer dans une Égliſe ; & je m'y ſuis cachée au fond d'une Chapelle, où j'ai paſſé le jour entier & la nuit ſuivante. Le matin j'en ſuis ſortie ſans projet, ſans eſpoir. Etrangere, inconnue à tous les habitans de cette Capitale, dans quel ſein aurois-je pu répandre mes malheurs ? J'errai longtemps encore, toujours pourſuivie par la crainte de tomber dans les mains de mon tyran. J'avois paſſé preſque

deux jours entiers ſans prendre aucune nourriture ; j'avois peine à me ſoutenir, mais mon eſprit étoit ſi préoccupé de mes chagrins, que j'ai ſenti ma foibleſſe avant d'avoir ſenti mes beſoins. Tout près d'y ſuccomber, je venois d'entrer dans le jardin du Luxembourg ; & quand vous m'avez rencontrée, je m'aſſeyois ſur le banc où vous êtes venu vous placer. Vous ſavez tout le reſte, & vous ſavez auſſi, d'après le récit de mon infortune, quels ſont les ſentimens de mon cœur. Vous voyez, Monſieur, que j'ai tout ſacrifié pour conſerver l'honneur. Cela peut vous ſervir à expliquer ma conduite envers vous ; & vous pouvez, d'après cela, décider celle que vous devez tenir envers moi. Je ſens que mon malheur eſt tel qu'il peut rendre ma franchiſe ſuſpecte ; mais je préfere ma vertu, même à ma réputation ; & n'ayant pu

conſerver l'une & l'autre à la fois, je me conſolerai, s'il le faut, d'être ſoupçonnée, accuſée même par la bouche d'autrui, ſi je ſuis innocente à mes propres yeux.

Ce récit de Pétronille étoit dans la plus grande vérité; & il eſt temps de l'affirmer ici pour détruire les injuſtes ſoupçons que ſon aventure a pu faire naître dans l'eſprit de quelques lecteurs. Cet éclairciſſement détruiſoit les eſpérances de Saint-Leu, & il ne put ſe défendre d'un mouvement de joie en l'écoutant. Pétronille qui s'intéreſſoit de plus en plus au cœur de Saint-Leu, parut contente de la ſenſation qu'elle venoit de produire ſur ſon eſprit. Elle ajouta à ſon récit des choſes honnêtes pour lui; & ſon viſage plus tranquille, annonçoit que ſon cœur étoit moins affligé. L'amour enfin, par un effet contraire, mais aſſez naturel dans la ſituation où ils ſe trou-

voient, avoit raſſuré Pétronille, & rendu Saint-Leu plus timide. Il tâcha de la conſoler & de lui faire eſpérer un avenir plus heureux. Enſuite ayant à ſortir, il la pria de permettre qu'il fermât ſa porte, & qu'il emportât ſa clef, pour ne pas l'expoſer à être apperçue de ſes parens. Il ne tarda pas à rentrer; & de nouveaux entretiens avec elle, enfoncerent le trait plus profondément dans ſon cœur. Bientôt il ne put ſe diſſimuler qu'il avoit conçu pour elle l'amour le plus paſſionné. Il ne balança plus; il courut trouver un parent qui logeoit dans la même maiſon, & qui avoit pour lui l'amitié la plus tendre. Il lui raconta ſon aventure, dont Alinval (c'eſt le nom de ce parent) ne fit que rire d'abord. Il regarda cette hiſtoire comme une fable débitée à un jeune homme étourdi par une aventuriere intéreſſée; mais pour y croire ſans héſiter, il

n'eut beſoin que de voir & d'entretenir Pétronille un ſeul moment. Ce parent avoit un cœur ſenſible & une philoſophie douce. Les préjugés de naiſſance & les conſidérations de fortune étoient nuls pour lui. Il s'intéreſſa à leurs amours ; mais avant de rien entreprendre, il voulut donner à Pétronille un logement où Saint-Leu pût la voir ſans demeurer avec elle : les deux amans ſe virent en effet, l'une toujours honnête, & l'autre toujours amoureux.

Pendant ce temps-là, Alinval avoit écrit dans l'endroit où étoit née Pétronille, & avoit pris à Paris des informations ſur ſa conduite. Content du ſuccès de ſes démarches, il s'étoit bien promis de rendre heureux ces deux amans, dont l'amour mutuel ne faiſoit que s'affermir de jour en jour par l'eſtime. Pétronille, en échappant aux embûches du corrupteur qu'elle avoit

avoit quitté, croyoit bien avoir évité le plus grand péril qui pût menacer ſa vertu. Elle reconnut bientôt ſon erreur. Juſque-là elle n'avoit été attaquée que par les richeſſes qu'une ame noble peut mépriſer, ou par la menace qu'on peut braver avec du courage; mais auprès de Saint-Leu, elle avoit à combattre ſon propre cœur. C'eſt un ennemi d'autant plus dangereux, qu'on s'en méfie d'autant moins, & qu'on vit toujours avec lui. Enfin un jour, à la ſuite d'un entretien des plus tendres, ils ſe trouverent tellement enivrés d'amour, que Saint-Leu alloit remporter une victoire qu'il n'avoit pas ſongé à pourſuivre : Saint-Leu n'ayant point eu le projet de ſéduire, & Pétronille, avec le ferme deſſein de réſiſter à la ſéduction, étoient près l'un & l'autre de ſuccomber, lorſqu'Alinval vint frapper à la porte pour leur annoncer leur bonheur. Il

avoit ſi bien travaillé auprès des pere & mere de Saint-Leu, qu'il les avoit fait conſentir à ſon mariage avec Pétronille. Ainſi un moment plus tard, la vertu de Pétronille faiſoit naufrage après avoir réſiſté aux aſſauts les plus orageux : elle apprit par-là qu'on a bien plus beſoin d'être en garde contre ſa foibleſſe que contre la force d'autrui. Elle épouſa Saint-Leu, & ils furent heureux l'un & l'autre ; mais elle n'oublia jamais le quart-d'heure qui avoit précédé leur union. Elle fit plus : la tendreſſe maternelle l'emporta ſur ſon amour-propre ; elle eut le courage de raconter à ſes enfans les dangers qu'elle avoit courus ; & cet exemple fut peut-être pour eux une leçon plus éloquente & plus utile que tous les livres de morale qu'elle eût pu mettre dans leurs mains.

ELLE FIT BIEN,

CONTE.

HORTENSE n'avoit que quinze ans. A cet âge on eſt encore jeune ; mais ſon eſprit ne l'étoit plus. Ce n'eſt pas que le monde l'eût formée : elle ſortoit à peine du couvent. Quelle école que le couvent ! Comme vingt jeunes Penſionnaires réunies enſemble vont loin ! On diroit qu'elles ont une eſpece d'inſtinct qui leur fait preſſentir & deviner ce qu'elles ignorent, & rarement elles ſe trompent ; inſtinct charmant, qui leur apprend toutes ces fineſſes, ces eſpiégleries, & ce manege enfin que ſix mois d'uſage développent aſſez.

Pour ce qui eſt de la trempe de ſon eſprit & de ſon caractere, Hortenſe étoit déjà bien loin de la nature. Elle

n'avoit plus que cet eſprit & ce caractere que la lecture des romans compoſe aux jeunes perſonnes. Elle en avoit lu, grace à l'indulgence de la Touriere, de toutes les eſpeces ; &, ſans connoître le monde, elle étoit en état de deſſiner dans ſon imagination le portrait d'un Lovelace ou d'un Grandiſſon. Sa tête exaltée ne voyoit le bonheur que dans l'amour, & voyoit l'amour par-tout. Elle s'étoit pétri un cœur à ſa maniere, & ce cœur-là devoit l'inſpirer & la conduire. Vous tremblez déjà pour elle.... Raſſurez-vous. Heureuſement elle ſe fit un plan de conduite, ſingulier à la vérité, unique peut-être, & qui la préſerva de bien des faux pas.

Je reviens au couvent, & je n'oublierai point le parloir. Le parloir influe plus qu'on ne penſe ſur l'éducation des jeunes Penſionnaires. Les tête-à-tête y ſont bien longs ; tête-à-

tête de femme, notez bien. C'eſt une jeune mariée à qui le mariage a appris bien des choſes, & qui brûle de raconter tout à ſon amie. C'eſt Lindor, que le maître de muſique a préſenté pour exécuter un duo. Lindor n'a pas dix-huit ans; il eſt frais, bien timide; il ne dit rien, mais il ſe laiſſe deviner. On n'oſe retirer la main ſur laquelle il bat en tremblant la meſure avec ſon doigt, & on ne peut ſe défendre de ramaſſer, en ſortant, la lettre qu'il a jetée à travers la grille, de peur qu'une autre ne la liſe. C'eſt une tante jeune, aimable, la plus malheureuſe de toutes les femmes, abandonnée, & qui vient s'épancher au parloir. Rien ne s'y perd. Tout ce qu'on y dit ſe grave profondément dans des cerveaux dociles, & devient la cauſe de bien des inſomnies. Les romans & les parloirs avoient donc gâté Hortenſe.

Renfermée dans un couvent depuis

l'âge de dix ans, Hortenſe étoit tout au plus connue de ſa famille & des amis de ſa famille. Parmi ces amis-là, il en eſt qui ont toujours une fille à propoſer en mariage au garçon, ou un garçon à la jeune fille. Du moment qu'ils ſont nés juſqu'à l'âge de leur entrée dans le monde, ils ne les perdent pas de vue, & arrangent de loin le fuſeau de leur deſtinée future. A point nommé ces amis-là ſe préſentent, & tout eſt ſi bien concerté, qu'ils ne manquent jamais de réuſſir; car ils ont toujours dans la bouche ces termes ſacramentaux: *l'union eſt ſortable.* Tout ce manege, il eſt vrai, n'a lieu que quand l'héritiere ou l'héritier ſont riches.

Un conſeiller d'Etat, qui avoit un fils taillé complétement pour remplacer M. ſon pere, fut le premier à annoncer ſes prétentions ſur Hortenſe. C'eſt trop, dit-il à ſon ami, retenir

Hortenſe au couvent ; elle a vingt ans. Il faut la rendre au monde : on dit qu'elle eſt bien. Le monde cependant eſt bien contagieux ! Il ſeroit très-à-propos de la marier. --- On ſe doute bien qu'il propoſa ſon fils ; que ſon fils fut accepté, & que l'entrevue des jeunes gens ne fut renvoyée qu'à la huitaine.

Hortenſe en fut prévenue, mit ſa plus belle robe, ſe fit coiffer le plus élégamment poſſible. Mélidor (c'eſt le nom du jeune conſeiller) avoit couvert ſa longue taille d'un habit de ſoie bien noir & bien moiré. Sa blonde chevelure retomboit longuement ſur ſon long dos. Il tenoit dans ſes mains, avec des gants blancs, un beau bouquet. Mélidor auroit bien voulu jouer l'*étourdi*, ſe permettre ce *franc-parler* qui ſied ſi bien ſous le plumet & la cocarde ; mais ſous les yeux de ſon pere & dreſſé de bonne heure à la fatigante monotonie d'un coſtume ſérieux, il s'obſer-

voit ſans relâche. Par exemple, quand il étoit tenté de rire aux éclats, il ſe contentoit de ſourire avec gravité. Il régloit juſqu'au mouvement de ſes yeux, & n'en laiſſoit échapper que des rayons lucides, qui répandoient autour de ſa perſonne un demi-jour décent & magiſtral. La même retenue & la même gravité ſe faiſoient remarquer dans ſon allure, & tout ce qu'il diſoit avoit au moins le ton *penſé* ou *penſif*. Hortenſe, qui reſſembloit à toutes les jeunes perſonnes qui reçoivent le mouvement qu'on veut bien leur donner, parla avec réſerve, ne développa point la moitié de ſes graces, & répondit par monoſyllabes. Elle étoit embarraſſée; car la viſite d'un futur époux a quelque choſe de bien embarraſſant pour une jeune demoiſelle. Elle reçut le grand bouquet de Mélidor, l'attacha modeſtement, avec un ruban, à ſon côté gauche, & écouta en rougiſſant par intervalles. Son pere

ayant jugé à propos de terminer la ſéance, la conduiſit dans un des coins du parloir, & là, pour ſatisfaire à l'uſage, il lui prit la main, la ſerra, & lui dit : --- Ma fille, je ne veux point vous voir malheureuſe. Je n'imagine point vous préparer des regrets en vous propoſant Mélidor ; il eſt riche ; --- &, ſans attendre ſa réponſe, il ajouta : --- Vous vous convenez on ne peut pas mieux. --- Dans le même moment, le conſeiller d'État avoit tiré Mélidor à part. --- Je te félicite, mon fils ; elle eſt charmante. Et, ſans lui donner le temps de parler, vous vous convenez à merveille. --- Les deux peres s'embraſſerent auſſi-tôt, en s'écriant : Ces enfans ſont faits l'un pour l'autre, *l'union eſt très-ſortable.* Ainſi le ſort d'Hortenſe & de Mélidor fut décidé, ſans qu'ils euſſent été conſultés ; & on appela cela une union ſortable.

Le lendemain Mélidor ne manqua pas d'envoyer à Hortenſe un billet & des fleurs. Le billet étoit une fleur d'eſprit. Mélidor s'échappa de la table de ſon pere pour aller cauſer au parloir avec Hortenſe. Cette ſeconde viſite lui fut avantageuſe. Une troiſieme ſuivit bien vîte, & celle-là le ſervit à ſouhait : il étoit en bottes, en frac, en chapeau rabattu. Il avoit plus de ſoupleſſe dans ſa taille, plus de graces dans ſon maintien ; ſa tête enfin diſoit quelque choſe. Peu s'en fallut qu'Hortenſe ne prêtât tout-à-fait l'oreille. Mais elle avoit un plan, & déjà elle avoit gagné un terrain immenſe, car Mélidor avoit dit : *Je vous aime.*

Le jour du mariage eſt enfin arrivé. Hortenſe épouſe Mélidor. Vous allez voir quels moyens elle mit en uſage pour pouvoir être aimée long-temps. Sans doute il n'eſt pas à ſouhaiter que

ces moyens ſoient employés ſouvent ; mais il eſt bien vrai que les femmes ſeroient en général des épouſes plus heureuſes. Je me hâte de préſenter à mes lecteurs la ſcene que j'ai à décrire.

Dans une ſalle richement meublée, où s'élevoit un lit nuptial ſuperbement paré, dont une jeune femme-de-chambre détachoit en ſouriant les rideaux, Hortenſe avoit été conduite par Mélidor. Mélidor (car enfin il étoit époux) ſe préſenta le moment d'après en robe-de-chambre. Hortenſe promena ſur lui des yeux étonnés, & lui dit avec le ſourire le plus gracieux : --- Que prétendez-vous, Monſieur ? En vérité ceci me paroît d'un ſingulier.... Ah ! du moins veuillez permettre que nous ayons fait connoiſſance. --- Mais, Madame. --- Mais, Monſieur. --- On ſe figure aiſément la ſurpriſe de Mélidor. Il tombe aux genoux d'Hortenſe ; prie, preſſe....

Madame, l'hymen a des droits ſacrés : je ſuis bien éloigné de les réclamer ; mais quand l'amour.... --- L'amour, dit Hortenſe en le regardant avec les plus beaux yeux du monde, je ne demande pas mieux. Aimez-moi, Monſieur, aimons-nous, j'y conſens ; mais je vous préviens que je ne veux point reſſembler à toutes ces épouſes qu'on aime, qu'on quitte, & qui, dupes d'une ſatiété qu'elles inſpirent par trop de complaiſance, ſont vraiment à plaindre. Oubliez, je vous prie, que vous êtes mon époux, & tâchez d'être mon amant. Voici mon appartement, cherchez ailleurs le vôtre. --- Quoi! tout de bon, Madame! --- Un jour peut-être me ſaurez-vous gré de cet arrangement.

Mélidor fut contraint de ſe retirer, & de ſe réſigner. Le lendemain il ſe préſenta de bonne heure à la porte d'Hortenſe ; il n'étoit pas jour. Hor-

TAYLOR INST. OXFORD

tenſe lui fit mille excuſes, & lui annonça qu'elle ne recevoit perſonne pendant qu'elle étoit dans ſon lit. Mélidor voulut avoir accès à ſa toilette ; il n'y eut pas moyen. Hortenſe n'avoit garde de ſe montrer ſous un ſi grand négligé, & de découvrir tout ce qu'elle étoit forcée d'emprunter à l'art. Elle ne fut viſible pour Mélidor que dans ſon boudoir, & après que toutes les glaces l'eurent raſſurée ſur le pouvoir de ſes charmes & l'effet de ſa parure. Elle reçut ſon époux comme une aimable connoiſſance dont on veut faire ſon ami ; & pendant qu'elle brodoit au tambour elle laiſſa à Mélidor tout le temps de revenir de ſon étonnement, & de lui dire les plus jolies choſes. On eût dit de la plus aimable des coquettes, ſouriant aux décentes agaceries d'un aimable ſéducteur. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, & l'on imagine bien tout le ſel

de cette ſcene piquante & naïve. Mélidor ſortit ſans être heureux ; il céda la place à des jeunes gens qui venoient, ce qu'on appelle ſonder le terrain, & bâtir ou détruire d'un ſeul mot la réputation d'Hortenſe.

Mélidor vit ſa femme établir entre ces jeunes gens & lui, une concurrence dont il fut piqué. Le dépit ne le pouſſa pas loin. Qu'auroit-il fait ? Une rupture éclatante ! Elles ſont paſſées de mode. --- Eſſayons, dit-il, de l'emporter ſur eux ; le prix en ſera plus glorieux. C'eſt une fleur qu'il n'eſt pas permis à l'époux de cueillir ; l'amant doit la mériter. Eſſayons. --- Ce ne fut plus qu'un amant tendre. Pour prévenir tous les déſirs d'Hortenſe, il avoit toujours des ailes ; pour lui plaire, Protée ingénieux, il ſe replioit tous les jours ſous des formes plus galantes ; il eſſayoit de s'emparer à-la-fois du cœur & des ſens de ſa femme.

Hortenſe, de ſon côté, fidelle à ſon plan, faiſoit de ſon mieux pour tenir Mélidor en haleine. Elle ne ſe montroit à lui que ſous des jours avantageux. Jamais en négligé, jamais d'humeur, jamais cette franchiſe de caractere qui détruit preſque toujours la confiance, en ne ménageant point la délicateſſe. Toujours bien, elle ſavoit prévenir le moment où elle alloit être de trop. Mélidor croyoit vivre avec une aimable étrangere, dont il eſſayoit de parler la langue. Enfin Mélidor fut heureux. Eh ! combien de moyens il employa pour l'être ! Il mérita ſon bonheur. --- J'ai tout donné à mon amant, diſoit Hortenſe, mon époux ne poſſede rien encore. --- Et en effet, Mélidor, qui, comme tant d'autres maris, s'imaginoit follement que le reſte de ſa vie dépendoit de ce premier pas, fut détrompé. Hortenſe parut bientôt avoir oublié un moment

de foibleſſe, ſe défendit comme par le paſſé ; & Mélidor enivré d'un bonheur qui s'échappoit comme un beau ſonge, courut de nouveau ſur les pas d'Hortenſe qui avoit toujours l'air de fuir ſans jamais diſparoître.

Ces deux époux paſſerent ainſi leurs beaux jours ; je dis beaux jours, car ils vécurent toujours enſemble comme de tendres amans. Hortenſe, ingénieuſe à paroître jolie, à n'accoutumer ſon époux à rien, & à lui faire tout recevoir comme un bienfait ; Mélidor toujours aiguillonné par un déſir, & ranimé par une jouiſſance.

O vous qui êtes bien perſuadés qu'un ſerment prononcé à l'autel, vous donne ſur vos femmes une entiere ſuzeraineté, & preſque droit de vie & de mort, détrompez-vous. C'eſt de cette fauſſe idée que naiſſent l'ennui & les dégoûts du mariage ; & vous qui vous plaignez de vos infidelles

époux, ſouvenez-vous que pour les enchaîner il faut imiter Hortenſe, avoir toujours toutes les graces de la nouveauté & le piquant d'une maîtreſſe. Je ſens bien que ce n'eſt pas peu de choſe. Auſſi voit-on peu de bons mariages.

AVENTURES DE VOYAGE,

NOUVELLE

Imitée de l'Italien de MALESPINI.

ISIDORE, Gentilhomme de Pavie, ſe mit en voyage, ſur la fin de l'automne, pour ſe rendre aux invitations du Prince de Maſſa, ſon parent & ſon ami. Il s'arrêta quelques jours à Genes, & après avoir viſité les curioſités de cette ſuperbe ville, il réſolut de s'embarquer dans une tartane, le chemin par terre étant devenu trop dangereux à cauſe des guerres civiles qui troubloient l'État. Le patron du navire vint avant le jour l'avertir du départ. On déploya les voiles par un vent favorable : la tartane étoit pourvue de bons matelots, & ne renfermoit que ſept paſſagers, parmi leſ-

quels un jeune homme d'une figure très-avantageuſe qui couvroit de ſon manteau une dame pour la garantir du froid & de l'humidité de l'air. Les autres étoient deux femmes-de-chambre & des hommes du commun. A peine eut-on fait douze milles en mer, que le vent changea, & devint ſi violent que les matelots ne pouvoient ſe ſervir de leurs rames, ni gouverner le petit bâtiment. Iſidore engagea le patron de débarquer à *Porto-Fino*. Ce qu'il exécuta avec beaucoup de peine. Nos voyageurs ſe réfugierent dans une auberge, où le noble Paveſan fit faire un grand feu, & apprêter un bon repas. Cependant le jeune homme & la dame ſe tenoient à l'écart, & ſembloient n'oſer ſe montrer. Il fallut les plus vives inſtances du Paveſan pour les engager de ſe rendre à ſes offres. Quel fut ſon étonnement quand il vit la beauté de cette

Dame ! Il conçut dès-lors le plus vif intérêt pour ces aimables étrangers, & ſut bientôt gagner leur confiance par ſes ſoins obligeans. La mer continuoit d'être ſi orageuſe qu'elle ne permettoit pas de ſe remettre en voyage. En attendant, Iſidore & l'étranger laiſſant la dame avec l'hôteſſe & les gens de l'équipage, monterent ſur une éminence pour voir le ſpectacle impoſant des flots agités. Alors le jeune homme jetant un profond ſoupir, dit au Paveſan : » Seigneur, » l'état déplorable où je me trouve » avec mon épouſe, m'arrache enfin » le ſecret de mes malheurs ; mais » j'eſpere, en vous les confiant, met» tre en ſûreté ſon honneur & nos » jours, menacés des plus grands » dangers «. Daignez, répondit Iſidore, me faire part de vos craintes & de vos infortunes, & comptez que j'emploîrai mes richeſſes, mes amis,

ma vie même, s'il le faut à votre ſervice. L'étranger encouragé par des ſentimens auſſi généreux, lui dit : » Vous ſaurez donc que je ſuis le fils unique du Comte de Tolingue. Je devins éperdument amoureux de Mélanie, fille du Marquis de Maguelonne. Je n'ai rien négligé pour obtenir ſa main; mais une vieille inimitié qui ſubſiſte entre nos deux maiſons, s'eſt toujours oppoſée au ſuccès de mes vœux. Informé que, pour m'ôter tout eſpoir, ſes parens avoient choiſi pour ſon époux le Chevalier de Ramure, qu'elle ne pouvoit ſouffrir, j'ai pris le parti, d'accord avec Mélanie, de l'enlever de chez ſon pere, qui ne craignant rien de pareil, ne veilloit pas de fort près à ſes actions. Une belle nuit, aſſiſté de quatre de mes vaſſaux les plus affidés, j'entrepris de la conduire en Picardie dans une terre d'une de mes paren-

tes, pour la ſouſtraire aux perſécutions de ſa famille. Avec le renfort de quelques amis bien montés, nous ſuivions notre route, lorſqu'au ſortir d'un bois nous rencontrâmes le Comte de Rones, couſin de Mélanie, homme fier & violent, qui prétendoit auſſi à ſa main, mais qu'elle avoit toujours rejetée. Il étoit accompagné de gens à cheval; il avoit ſans doute fait épier notre marche. Auſſi-tôt qu'il nous apperçut: *Qu'on arrête ces gens-là*, dit-il d'un ton impérieux, *je veux ſavoir qui ils ſont, & où ils emmenent cette jeune perſonne.* Nous fûmes en même temps inveſtis de toutes parts. Perſuadé qu'avec ma foible eſcorte je ne pouvois réſiſter à tant de monde, je crus mettre fin à cette aventure, en déclarant qui nous étions, & notre deſſein. Que je fus cruellement détrompé! Dès que le Comte de Rones entendit mon nom, devenu encore plus fu-

rieux, il s'écria : *Traître ! infâme raviſſeur ! j'arrêterai tes odieux projets ; tu vas périr de la mort la plus affreuſe, pour ſervir à jamais d'exemple aux ſcelerats de ta ſorte !* A ces mots il me porte un coup d'épée ſi terrible, que, ſi je n'euſſe effacé le corps en me précipitant de cheval, il m'auroit tué. Mes gens me croyant mort, l'attaquerent avec intrépidité, & comme il étendoit ſon bras pour ſaiſir aux cheveux Mélanie, ils le bleſſerent dangereuſement. Le combat devint général avec ma troupe & la ſienne. Sans doute que la nuit, qui approchoit, aura donné aux miens, qui étoient en trop petit nombre, la facilité de s'échapper. Pour moi, ſongeant à ſauver Mélanie, qui étoit étendue par terre ſans connoiſſance, je m'approchai d'elle en tremblant. Elle m'apperçoit, ſe ſouleve, & ſe précipite dans mes bras. je lui dis

d'une voix baſſe & preſque étouffée : Idole de mon cœur, ſi jamais il fallut montrer du courage & de l'agilité, c'eſt à préſent ; rappelez toutes vos forces & ſuivez-moi. Auſſi-tôt je l'entraînai dans la forêt. Nous y courûmes long-temps, juſqu'à ce que ſuccombant à la laſſitude & à la détreſſe, nous nous jetâmes au pied d'un arbre. Nous ne ſavions comment ſortir de ce bois touffu, où il ne paroiſſoit ni voie ni ſentier ; nous appréhendions de n'avoir été préſervés par notre barbare deſtinée, que pour devenir la proie des bêtes ſauvages qui pouſſoient des hurlemens affreux. Dans cette extrémité, au milieu des halliers & des ronces, nous entendîmes le trépignement de quelque animal qui s'avançoit vers nous ; craignant, non ſans fondement, que ce ne fût quelque bête carnaſſiere, j'aidai Mélanie à grimper ſur l'arbre, & je me mis en

en défenſe. Heureuſement que ce n'étoit qu'un mulet fort pacifique. Je l'arrêtai, me doutant bien qu'il s'étoit échappé de quelque maiſon ou cabane voiſine. Je fis deſcendre ma compagne, & la plaçai ſur le mulet, que nous laiſſâmes aller en liberté, le prenant pour notre guide. En effet, il nous conduiſit à la chaumiere d'un bûcheron, qui nous reçut avec d'autant plus de joie que nous lui ramenions ſa monture, qu'il croyoit dévorée par les loups dont le bois eſt rempli. Obligés de fuir précipitamment, nous avions laiſſé ſur le champ de bataille, équipages, argent, bijoux; il ne nous reſtoit que nos habits, une chaîne d'or que j'avois au cou, & quelques pierreries. Nous fîmes le projet de paſſer en Italie, & d'y demeurer inconnus juſqu'à ce que le temps, remede univerſel de tous les maux, mît fin à nos miſeres. Le len-

demain nous priâmes le bûcheron & ſa femme de nous donner quelques-uns de leurs vêtemens en place des nôtres ; à quoi ils acquieſcerent volontiers , dans l'eſpérance de quelque gain : car la ſimplicité ruſtique n'exclut point la cupidité ; & l'amitié du payſan l'aveugle rarement ſur ſes intérêts. Habillés en villageois , & inſtruits par ces bonnes gens , qui nous accompagnerent quelque temps , de la route qu'il falloit tenir , nous les quittâmes. Arrivés à Marſeille , nous nous embarquâmes pour Genes , où Mélanie , fatiguée de la mer , me propoſa de faire quelque ſéjour. Nous vendîmes la chaîne d'or & le peu de pierreries qui nous reſtoient , & , abandonnant nos habits ruſtiques , nous achetâmes ceux que vous nous voyez. La fortune n'avoit pas épuiſé tous ſes traits contre nous ; elle nous préparoit encore de nouvelles diſgraces. Nous avions pris

dans Genes, à l'auberge de Sainte-Marie, un logement fort iſolé. Certain jour que j'étois ſorti du matin pour quelques affaires, le valet de l'hôtellerie, qui avoit été ſans doute gagné, introduiſit un jeune homme ſuperbement vêtu dans la chambre de Mélanie. Je ne ſais comment ce galant avoit pu la voir, pour en être ſi paſſionnément épris, car elle vivoit extrêmement retirée. Il employa les offres les plus riches, les flatteries, & tous les moyens de ſéduction; mais ne pouvant réuſſir dans ſon criminel deſſein, il vouloit recourir à la violence: Mélanie crioit, ſe déſeſpéroit, appeloit du ſecours, lorſque j'arrivai, fort à propos ſans doute. J'enfonce la porte; je m'élance ſur cet homme, & le perce de mon épée, délivrant à la fois Mélanie & moi d'un commun opprobre: ce malheureux tomba roide mort. Le meurtre s'étant fait ſans éclat, j'en-

traînai auſſi-tôt Mélanie, fermant la chambre, où la frayeur nous fit oublier encore nos hardes & l'argent qui nous reſtoit de la vente de nos bijoux. C'étoit avant-hier. Nous nous réfugiâmes, ſans être apperçus de perſonne, chez un François dont j'avois fait depuis peu connoiſſance : nous lui avons caché notre funeſte aventure; &, prétextant des affaires très-preſſantes, nous l'avons engagé d'aller voir au môle, ſi aucun vaiſſeau ne mettoit à la voile. Il nous a rapporté qu'une tartane devoit partir pour *Lérici.* Nous avons alors ſollicité le patron d'accélérer ſon départ : il nous a dit qu'il étoit obligé de vous attendre; mais nos inſtances réitérées l'ont déterminé à vous aller chercher de grand matin. Dieu ſait le trouble & l'inquiétude où nous avons été plongés juſqu'à votre arrivée. Enfin, nous comptions être en ſûreté, lorſque la

mer, les vents & la fortune ont conjuré contre nous, pour que la juſtice, informée de l'homicide, puiſſe encore envoyer ſur nos traces, nous faire arrêter & nous livrer au ſupplice comme de vils aſſaſſins. Jugez, Seigneur, s'il fut jamais une ſituation plus cruelle & plus alarmante! «

Le jeune Tolingue termina ſon récit en ſuppliant le généreux Paveſan de lui accorder ſes conſeils & ſon appui. Iſidore ne put refuſer des larmes d'attendriſſement aux malheurs de ces étrangers. Comptez, dit-il, ſur tous les ſecours qui ſeront en ma puiſſance, & regardez-moi comme un ami & comme un frere qui vous eſt inviolablement attaché. Je veux, en dépit des ouragans & de la mer, vous tirer d'ici, & vous arracher au danger qui vous menace. Si le chemin par terre n'étoit pas impraticable, nous monterions tout-à-l'heure à cheval; mais

quelque temps qu'il faſſe, il faut nous rembarquer cette nuit. Il promit triple paye au patron & aux matelots s'ils mettoient ſur le champ à la voile, & les détermina à partir ſans délai, quoique le vent fut très-contraire. On étoit à la vue de *Montereno*, paſſage fort dangereux, où la mer ſe diviſant, s'engouffre dans des grottes profondes avec un fracas épouvantable. Le temps devint tellement orageux, que le patron dit à ſes gens, qui étoient immobiles d'effroi : Si la tempête continue, je me jette à l'eau, & ſauve qui pourra. Chacun pâlit à ces mots : Mélanie conſternée, embraſſe le Paveſan, qui la raſſure de ſon mieux. Il va trouver le pilote au gouvernail, &, manœuvrant avec lui, il le dirige avec prudence contre la fureur des ondes; il harangue les matelots, leur diſtribue des liqueurs fortes, & leur rend le courage & la vigueur. Tolingue tra-

vailloit auſſi avec les autres paſſagers. Enfin on parvint, avec des efforts incroyables, à *Porto-Venere*, où le généreux Paveſan régala tout l'équipage; & le lendemain on arriva de bonne heure à *Lérici*. Iſidore retint les deux filles au ſervice de Mélanie, & les conduiſit avec Tolingue à Maſſa, qui eſt à peu de diſtance de cette ville. Le Prince reçut avec diſtinction ſon parent & les deux jeunes étrangers, & leur aſſigna un logement dans ſon palais. Il prit le plus vif intérêt au ſort de ces Amans infortunés; &, ayant eu autrefois quelques liaiſons avec leurs familles, dont il avoit connu pluſieurs Officiers dans les guerres d'Italie, il fit paſſer un de ſes gentilshommes en France pour ménager leur réconciliation. L'envoyé agit avec tant de zele & d'adreſſe, qu'il parvint à réconcilier leurs intérêts: le plus preſſant de tous étoit de revoir leurs enfans, dont

ils pleuroient l'abſence & les malheurs. Ils envoyerent vers eux des gens de confiance, pour les ramener dans leur patrie, où ils étoient attendus avec un tendre empreſſement. Ils prirent donc congé du Prince, après l'avoir remercié mille fois de ſes bontés officieuſes. Ils exigerent du bienfaiſant Iſidore qu'il les accompagnât, & vînt aſſiſter à leurs noces : elles furent célébrées avec grande pompe au ſein des deux familles réunies. Les deux époux & leurs parens ne pouvoient aſſez fêter à leur gré leur commun bienfaicteur. Dans ce même temps, une couſine de Mélanie, riche, aimable, & encore dans la fleur de la jeuneſſe, ayant perdu un vieux mari qui lui laiſſoit de grands biens, ils la lui firent épouſer ; ce qui le fixa pour toujours en France, où ces deux couples charmans goûterent long-tems les délices de l'amour & de l'amitié.

L'HÉRITIER MALHEUREUX,

ANECDOTE.

AH ! maudite fortune ! tu es encore plus ingrate que légere. Tu n'as pas d'yeux pour faire le bien, tu vois très-clair à faire le mal ; ſouvent on te trouve ſans te chercher, & l'on te fait fuir en courant après toi.

On n'a jamais eu pour cette ingrate un amour plus vrai & plus naïf que le pauvre Oriphile. Il avoit un goût décidé pour les héritages, parce qu'il jugeoit que de toutes les manieres de s'enrichir, celle d'hériter étoit toujours la plus commode & la plus innocente. Tous les habits noirs en pleureuſes qu'il rencontroit le faiſoient ſourire & lui donnoient des idées agréables. Voilà peut-être un héritier, ſe diſoit-il ! il prétendoit que ce mot étoit le

plus doux & le plus harmonieux de la langue françoiſe.

Oriphile avoit un oncle & une tante. Tous deux étoient riches, & tous deux l'appeloient auprès de leurs perſonnes. Eſt-ce à la tante, eſt-ce à l'oncle, qu'il donnera la préférence ? C'eſt ce qu'il ne voulut décider qu'après une mûre délibération. Comme Oriphile vouloit n'avoir rien à ſe reprocher, il n'épargnoit ni les interrogations, ni les démarches. Avant de prendre ſon parti, il s'étoit fait donner un état de leurs biens; il avoit fait lever leur extrait baptiſtere, pour ſavoir au juſte leur âge; & enfin il avoit pris ſur leur ſanté l'avis de leurs Médecins. Il ſe décida pour la tante, parce qu'avec autant de fortune que l'oncle, elle avoit au moins douze ans de plus. On voit qu'Oriphile n'agiſſoit point en étourdi, & qu'il raiſonnoit ſa conduite.

Rendu auprès d'elle, il mit en pra-

tique les premiers principes de l'art de plaire ; il étudia le caractere de la vieille tante. Le ſuccès étoit difficile ; mais une grande envie de réuſſir en fournit preſque toujours les moyens. Du côté des petits ſoins, il n'étoit jamais en défaut ; & pour le travail il étoit infatigable. Madame Erbine (c'eſt le nom de la veuve) aimoit beaucoup la lecture ; mais comme elle ne pouvoit plus voir ſans lunettes, & qu'elle ne vouloit point paſſer pour avoir beſoin de lunettes, elle faiſoit lire continuellement ſon neveu, ſous prétexte qu'il liſoit bien. Le pauvre Oriphile étoit condamné à faire des lectures continuelles : le jour pour amuſer ſa tante, la nuit pour l'endormir : & cet exercice duroit preſque toute la nuit, parce que Madame Erbine ne pouvant jamais fermer l'œil ſans le ſecours d'un Orateur, ou d'un Poëte, comme elle ne s'endormoit qu'au

bruit de la voix de ſon Lecteur, elle ſe réveilloit auſſi dès que la voix ſe taiſoit.

Le jour il n'étoit pas queſtion d'aller prendre un ſeul repas en Ville; il n'avoit point à ſe négliger, parce qu'il y avoit d'autres parens & de proches parens; enfin la vie d'Oriphile n'étoit qu'un travail & un ſacrifice continuels. Auſſi Madame Erbine ne parloit que de ſon charmant neveu. Il étoit charmant en effet; avec le titre d'héritier, il avoit les graces de l'état. Il avoit appris à être maniéré dans ſes révérences, minutieux dans ſes ſoins, ingénieux dans ſes complaiſances; il faiſoit l'éloge du temps paſſé, & la ſatire du temps préſent; il ne ſe plaiſoit qu'avec la vieilleſſe; les jeunes gens l'excédoient; il ajoutoit ſur cela de nombreuſes réflexions: Que des quatre âges de l'homme il y en avoit deux à réformer; que de plein ſaut on

auroit dû paſſer de l'enfance à la vieilleſſe ; que l'intervalle qui s'écouloit entre ces deux points de la vie humaine, étoit réellement du temps perdu, puiſqu'il étoit toujours partagé entre des projets fous & des démarches inſenſées ; enfin c'étoient mille autres diſcours, tous auſſi profonds, qui enchantoient la bonne tante, même un peu trop pour les intérêts d'Oriphile ; car la ſatisfaction qu'elle en avoit, influoit ſur ſa ſanté & ſembloit la rajeunir. Oriphile ſe plaignoit tout bas du ſuccès de ſes ſoins : ce qui lui fourniſſoit une réflexion morale. Il eſt bien malheureux, diſoit-il en lui-même, qu'un galant homme ne puiſſe mériter un héritage que par des ſoins qui ſervent à en retarder le moment !

Tandis qu'il s'enfonçoit dans ces réflexions, il reçut une lettre qui lui apprenoit que ſon oncle étoit bien malade & abandonné des Médecins,

Oriphile, toujours ſenſé, raiſonnant ſes moindres actions, fit des réflexions nouvelles; & il conclut, en ſe réſumant, qu'il falloit quitter la tante pour aller trouver l'oncle, parce qu'une jeune perſonne agoniſante eſt naturellement plus près de la mort qu'une autre plus âgée, mais en bonne ſanté. Voilà ce qui s'appelle raiſonner, ſonger à tout. Sa conſcience même y étoit intéreſſée : car enfin les malades ont plus beſoin d'être ſecourus que ceux qui ſe portent bien. Il écrivit donc ſon départ à la tante, qui cria beaucoup, mais inutilement, puiſqu'Oriphile étoit déjà auprès de ſon oncle.

Cet oncle s'appelloit d'Herminy. Oriphile eut aſſez d'adreſſe pour s'excuſer de n'être pas venu plutôt auprès de lui. Il montra tant de zele pour le ſervir, que par les ſoins du préſent, il fit oublier la négligence du paſſé. Enfin il ne tarda point à

gagner la confiance & l'amitié du malade. Mon cher neveu, lui dit un jour ce dernier dans un moment d'épanchement, ſi tu avois toujours été auprès de moi, je ne ſerois pas dans l'état où je ſuis. Et Oriphile fut ſur le point de lui répondre : Si vous n'étiez pas dans l'état où vous êtes, je ne ſerois pas auprès de vous.

Cependant d'Herminy, que la Faculté & la Société Royale avoient abandonné, ſe mit entre les mains d'un Charlatan qui parvint à le guérir, ſoit par ſcience, ſoit par haſard. Ce guériſſeur avoit cherché & cherchoit encore la pierre philoſophale. D'Herminy, revenu en ſanté, lui ayant un jour demandé comment il avoit pu le guérir, quand les plus fameux Médecins l'avoient condamné, il répondit que c'étoit par des ſecrets qu'il avoit découverts dans l'étude de l'Alchimie. S'étant liés tous deux étroitement, l'Al-

chimiſte, qui étoit de bonne foi, découvrit à d'Herminy une partie de ſes ſecrets.

Un jour ce dernier entra chez ſon neveu, avec un air de ſanté formidable. Mon cher Oriphile, lui dit-il avec une effuſion de joie & de tendreſſe, je viens te faire une confidence, qui, j'en ſuis sûr, te fera le plus grand plaiſir. Tu connois l'homme qui m'a guéri ? Oui mon oncle, dit Oriphile, & je ſais quelle reconnoiſſance je lui dois pour un tel ſervice. Oh ! reprend d'Herminy, tu ne ſais pas encore toutes les obligations que tu lui as. Oriphile, qui connoiſſoit les prétentions de l'Alchimiſte, s'imagina d'abord qu'il avoit communiqué à ſon oncle le ſecret de faire des lingots; & auſſi-tôt, avec un air d'attendriſſement, il demanda à d'Herminy ſi ſon ami lui avoit appris à faire de l'or ? Mieux que cela, répond ſon oncle,

Mieux que cela, s'écria Oriphile ! je ne vous entends plus. Alors d'Herminy croyant combler de joie ſon tendre neveu, lui confia, en baiſſant la voix, que l'Alchimiſte lui avoit donné une liqueur qui devoit le faire vivre des ſiecles entiers. On devine aſſez l'impreſſion que fit ſur le tendre neveu cette confidence inattendue. Ce ſecret-là ne méritoit pas plus de foi, que tant d'autres qui n'en méritent aucune ; mais un tel diſcours étoit d'autant plus fait pour alarmer, que la guériſon ineſpérée de d'Herminy lui prêtoit de la vraiſemblance, & devoit inſpirer de la confiance pour le ſavoir de l'Alchimiſte. Oriphile en fut ſi effrayé, qu'il s'enfuit à toutes jambes, en ſouhaitant à ſon oncle une douce immortalité.

En attendant qu'il pût faire négocier ſa réconciliation avec ſa tante, il ſe logea dans une maiſon où logeoit

auſſi la vieille Orphiſe. C'étoit une perſonne auſſi chargée d'années que de richeſſes, & encore plus accablée d'infirmités. Dans le chagrin où étoit Oriphile, elle n'eût pas excité ſon attention, s'il n'eût appris, par haſard, qu'elle étoit riche & ſans parens. Cette circonſtance l'intéreſſa. La pauvre femme, ſe dit-il ! être riche & n'avoir pas le moindre neveu auprès de ſoi ! il lui fit, en qualité de voiſin, une viſite d'honnêteté. Il prit fort bien, revint très-vîte, enſuite fort ſouvent, & avec tant de fruit, que, ſans avoir eu la moindre explication avec elle, il fut regardé comme l'héritier de la maiſon ; il en recevoit preſque les complimens.

Depuis peu il venoit auſſi chez Orphiſe un jeune homme aſſez aimable qui alarmoit un peu Oriphile. Un jour Orphiſe ſe trouvant ſeule avec ce dernier, lui dit du ton le plus affec-

tueux : Mon cher Oriphile, j'ai fait l'épreuve de vos ſentimens pour moi. J'ai reconnu votre attachement, votre amitié déſintéreſſée ; il faut que je vous faſſe part d'un projet que j'ai conçu. Oriphile à ces mots croyoit déjà voir un Notaire prêt à écrire ſon nom en toutes lettres ſur un bon & valide teſtament, lorſqu'Orphiſe ajouta : Je me marie ; vous connoiſſez ce jeune homme qui vient ici fort ſouvent : c'eſt lui que j'épouſe, & je lui fais donation de tous mes biens.

A cette confidence, qui valoit bien celle qu'il avoit reçue de ſon oncle, Oriphile demeura muet & immobile. Félicitez-moi donc, lui dit Orphiſe, puiſque vous vous intéreſſez à mon bonheur ; car vous ſavez que ce jeune homme eſt aimable. Oriphile, en balbutiant, lui fit un compliment qui n'avoit pas le ſens commun. Un moment après il lui dit adieu ; & dès le

lendemain il quitta ſon appartement. Oriphile étoit furieux : pour achever de le déſoler, on lui apprit en même-temps que ſa tante ne vouloit plus entendre prononcer ſon nom. Il faut avouer néanmoins que juſqu'ici Oriphile eſt irréprochable, & que s'il n'eſt pas encore arrivé au précieux grade d'héritier, il n'a rien négligé pour y parvenir.

Il étoit ſi piqué de n'avoir pu réuſſir encore, qu'il avoit juré de renoncer à ce genre de pourſuite. Je ne ſuis pas heureux, dit-il ; la peſte moiſſonneroit les deux tiers du Royaume, que je n'hériterois de perſonne. Il ſe retira dans un petit appartement, où il peſtoit contre l'Alchimie qui donnoit des ſecrets pour ne jamais mourir, contre la rancune des tantes qui refuſoient de ſe réconcilier avec leurs neveux, contre la fureur du mariage qui fruſtroit un galant homme d'un

héritage bien mérité. Ce pauvre Oriphile ! toutes ces réflexions, loin de le conſoler, le livroient à la plus noire mélancolie. Enfin, faute de voir ſon nom écrit ſur le teſtament d'autrui, il ſe voyoit bientôt lui-même au moment de dicter le ſien. Il étoit dans cette langueur mortelle, lorſqu'un nouvel incident vint réveiller dans ſon cœur l'eſpoir d'hériter un jour. Il lut dans les papiers publics qu'un particulier fort âgé, rapportant de chez l'étranger une grande fortune, s'informoit s'il lui reſtoit encore des parens. La reſſemblance de ſon nom avec celui de la mere d'Oriphile, fit concevoir à ce dernier les plus flatteuſes eſpérances. Il ſe préſenta comme parent de l'étranger. Je ne ſais point s'il l'étoit, mais il le prouva. Le vieillard le pria de reſter auprès de lui pour lui fermer la paupiere. Oriphile ne demandoit pas mieux; comme

il étoit bon parent, il ne tarda pas à gagner l'amitié du vieillard, qui étoit bon homme : on l'appeloit Valémon. Bientôt il ne vit plus que par les yeux d'Oriphile, ne jugea que par ſon eſprit ; il avoit pour lui toute la tendreſſe d'un pere. Après le lui avoir prouvé par ſes diſcours, par ſes éloges, il en vint à la grande preuve, au teſtament. Oh ! pour le coup le voilà héritier ! &, comme pour lui faire ſentir plus vivement cette jouiſſance, on eût dit que Valémon, en aſſurant ſa ſucceſſion à Oriphile, vouloit en accélérer le moment ; car, le teſtament à peine écrit, il tomba malade. Enfin la fortune avoit mis un terme à ſon ingratitude ; le temps de la juſtice étoit venu ; & Oriphile ne négligea rien pour mériter de plus en plus ſon bonheur.

Depuis quelque temps Valémon étoit en procès ; le procès devint plus

conſidérable qu'on ne l'avoit d'abord imaginé ; il devint même déſaſtreux. Valémon le perdit, je veux dire Oriphile : car Valémon eut l'adreſſe de mourir un quart d'heure avant qu'on apprît ſon Jugement. Oriphile fut reconnu pour ſon véritable héritier : mais comme il étoit écrit que la fortune le perſécuteroit juſqu'au bout, la perte de ce procès entraîna toute la fortune du défunt. Enfin le malheureux Oriphile, en qualité d'héritier, ayant plus à payer qu'il ne recueilloit de la ſucceſſion, fut obligé d'y renoncer légalement. Et voilà, ſans contredit, un héritier malheureux ! Après avoir couru toute ſa vie après les héritages, il n'en put attraper qu'un ſeul, & il ſe vit forcé de le répudier. Il n'eut d'autre conſolation que le témoignage de ſa conſcience, car il n'avoit jamais rien épargné pour hériter fructueuſement.

ALMAMOULIN,

CONTE ORIENTAL.

SOUS le regne de Gengis-Kan, le conquérant de l'Aſie, vivoit à Samarcande, Nouradin le Marchand, célebre dans toutes les régions de l'Inde par l'étendue de ſon commerce, ſes richeſſes & ſon intégrité. Ses magaſins étoient remplis de toutes les productions que peuvent fournir les contrées les plus éloignées de la terre. Ce que la nature offre de plus rare, l'art de plus curieux, les choſes précieuſes & les choſes utiles, ſe trouvoient entre ſes mains. Les chemins étoient couverts de ſes chariots, les mers de ſes vaiſſeaux; les ondes de l'Oxus gémiſſoient ſous le poids de ſes marchandiſes; & les vents de tous les points

du

du globe ſembloient ne ſouffler que pour lui apporter des tréſors.

Nouradin, au milieu de ſes richeſſes, fut attaqué d'une maladie lente, qu'il eſſaya d'abord de diſſiper par le repos & les amuſemens les plus recherchés que peut procurer le luxe ; mais ſentant ſes forces s'affoiblir, il s'effraya, & appela auprès de lui les Sages qui s'occupent de l'art de guérir. Ils remplirent ſes appartemens d'alexipharmaques, de reſtaurans & d'eſſences ; on fit diſſoudre les perles de l'Océan, on diſtilla les épices de l'Arabie ; toutes les puiſſances de la nature furent employées pour fournir de nouveaux eſprits à ſes nerfs, & un nouveau baume à ſon ſang.

Pendant quelque temps il fut amuſé par des promeſſes, fortifié par des cordiaux, ſoulagé par des topiques ; mais la maladie continuant ſes progrès, attaqua les parties vitales : il

l'ai entaſſé dans des tours, je l'ai enterré dans des cavernes, je l'ai caché dans divers dépôts inconnus & ſecrets, que ce papier ſeul peut te faire découvrir. Mon deſſein étoit de continuer encore mon commerce pendant dix mois, de me retirer enſuite avec mes tréſors dans une contrée plus sûre que celle-ci, de paſſer ſept ans dans les plaiſirs, les fêtes & les jeux, & de conſacrer le reſte de mes jours à la ſolitude & à la priere; mais la main de la mort déconcerte mes projets & s'appeſantit ſur moi. Je ſens mon ſang refroidi circuler à peine dans mes veines; & ſon mouvement ralenti m'avertit de ſa ſuſpenſion totale & prochaine. Il faut que je te laiſſe le produit de mes travaux; ton affaire eſt d'en jouir avec ſageſſe. «

Nouradin ne put en dire davantage. L'idée de quitter ſes richeſſes le troubla tellement, qu'il tomba dans des

convulſions qui furent ſuivies d'un délire terminé par la mort.

Almamoulin, qui aimoit ſon pere, montra d'abord une juſte douleur. Il reſta pendant deux heures aſſis à côté du lit de Nouradin, plongé dans une profonde méditation, ſans ouvrir le papier qu'il avoit pris des mains du mourant, auſſi-tôt qu'il l'avoit vu perdre connoiſſance. Il ſe retira enfin dans ſa chambre avec l'air d'un homme étourdi de ſa perte. Il ne s'y fut pas plutôt enfermé qu'il lut l'inventaire de ſes nouvelles poſſeſſions; elles le remplirent de tant de tranſports, que, dès cet inſtant, il n'eut plus le temps de ſentir la mort de ſon pere. Il ſe trouva alors aſſez tranquille pour en ordonner la pompe funebre. Il y mit une magnificence modeſte, convenable à la profeſſion de Nouradin, & à l'opinion qu'on avoit de ſa fortune. Ces devoirs remplis, il employa les

deux nuits ſuivantes à reconnoître & à viſiter les tours & les cavernes où ſes tréſors étoient dépoſés. Ils ſurpaſſerent encore à ſes yeux l'idée que s'en étoit faite une imagination avide & ardente.

Elevé dès l'enfance dans la plus grande frugalité, par un pere plus empreſſé d'amaſſer des richeſſes que d'en jouir, Almamoulin avoit ſouvent envié le ſort des jeunes gens de ſon âge, qu'il avoit vu briller par la magnificence de leurs habits & par leur dépenſe. Il ne douta pas qu'il n'eût entre les mains les moyens d'être auſſi heureux qu'il étoit poſſible, puiſqu'il lui étoit aiſé de ſe procurer toutes les choſes dont il avoit ſi long-temps regretté de manquer. Il réſolut donc de ſatisfaire tous ſes déſirs, de multiplier ſes jouiſſances, perſuadé qu'il éloigneroit loin de lui le chagrin & la peine, en ne permettant pas aux privations de l'approcher.

Il acheta ſur le champ un ſuperbe équipage, revêtit ſes gens des habits les plus riches, fit répandre les métaux les plus précieux ſur les harnois de ſes chevaux, & jeter de l'argent à la populace, dont les acclamations flattant ſa vanité, le mirent hors de lui-même. D'autres voix s'éleverent pour l'y faire rentrer. Les Grands, que ſon luxe inſultoit, le regarderent avec envie, & l'appelerent inſolence, parce qu'il ſurpaſſoit le leur. Les Miniſtres & les Gens de Loi méditerent de lui enlever ſes biens, & les Militaires, par-tout plus vifs & peu endurans, le menacerent de le tuer.

La terreur diſſipa l'ivreſſe de la vanité. Effrayé des dangers qu'il couroit, Almamoulin revêtit des habits de deuil, & ſe préſenta devant ſes ennemis, qui daignerent recevoir en même-temps ſes excuſes, ſon or & ſes diamans.

L'envie de ſe dérober pour jamais à leur fureur, lui fit concevoir le projet de ſe fortifier par une alliance avec les Princes de Tartarie. Il offrit la valeur de pluſieurs Royaumes pour obtenir une femme dont la naiſſance illuſtre couvrît en quelque ſorte l'obſcurité de la ſienne. Toutes ſes demandes furent rejetées généralement, & ſes préſens refuſés. La ſeule Princeſſe d'Aſtracan daigna condeſcendre à l'admettre en ſa préſence. Elle le reçut aſſiſe ſur un trône, revêtue des ornemens ſouverains, la tête parée des joyaux de Golconde, le commandement s'exprimant dans ſes yeux, & la majeſté repoſant ſur ſon front. Almamoulin n'approcha qu'en tremblant. Elle vit ſa confuſion, & le dédaigna. Un malheureux qui tremble à ma vue peut-il, dit-elle, eſpérer mon obéiſſance ? Retire-toi ; jouis de tes biens : tu ne naquis que pour

être riche ; tu ne peux jamais être grand.

Almamoulin renonçant à s'allier à des Princeſſes, borna malgré lui ſes déſirs à ces jouiſſanees particulieres & domeſtiques, qui portent ſeulement l'empreinte d'une grande fortune. Il bâtit des palais avec des jardins enchantés ; il changea la face de la terre ; il aplanit des montagnes pour ouvrir des vues plus vaſtes qui s'étendoient juſque dans des contrées étrangeres ; il tranſplanta des forêts, fit jaillir des fontaines à la cîme des tours qu'il avoit élevées, & couler les rivieres dans de nouveaux canaux.

Ces amuſemens du luxe & de la vanité l'arracherent pendant quelque temps à l'ennui qui reparut bientôt. Les fleurs qui croiſſoient ſous ſes pas perdirent devant lui leur odeur & leur éclat ; ſon oreille accoutumée au murmure des eaux, n'y faiſoit

plus attention, ou s'en trouvoit fatiguée.

Il acheta de vaſtes terrains dans différentes Provinces éloignées les unes des autres. Il y fit bâtir des palais de plaiſance ſuperbes. Le changement de place, la nouveauté des jouiſſances le tirerent d'abord de ſa langueur habituelle. Mais cette nouveauté, qu'on ſe procure ſi difficilement, & qu'on paye ſi cher, diſparoît bientôt, & l'habitude ramene la ſatiété. Le cœur d'Almamoulin ſe trouva de nouveau vide; &, faute d'objets étrangers qui puſſent les occuper, ſes déſirs le tourmenterent encore.

Il prit le parti de revenir à Samarcande, & d'ouvrir ſa maiſon à tous ceux que l'ennui & l'oiſiveté conduiſent ſans ceſſe à la pourſuite du plaiſir qu'ils ne trouvent jamais. Des tables couvertes des mets les plus délicats, des vins exquis, une muſique

délicieuſe, les voix & les pas des Danſeuſes, & des Chanteuſes les plus fameuſes & les plus belles de l'Orient, offroient dans ſon palais de quoi charmer tous les ſens, & attiroient la foule empreſſée de prendre part aux fêtes qui s'y perpétuoient, en commençant avec le jour, & ne finiſſant que longtemps après lui.

J'ai donc enfin trouvé le véritable emploi des richeſſes, s'écria un jour Almamoulin ! je ſuis entouré de compagnons qui voient ma fortune ſans envie, & je jouis à la fois des agrémens de la ſociété & de la ſureté inſéparable d'un état obſcur. Quelle inquiétude peut agiter celui à qui tous s'empreſſent de plaire, parce qu'il peut les payer par le plaiſir ? Quel danger peut craindre l'homme dont tout le monde eſt l'ami ?

Ainſi parloit Almamoulin en jetant des yeux ſatisfaits ſur les convives

joyeux qui ſe réjouiſſoient à ſes dépens ; mais au milieu de ce ſolilo-que, il fut interrompu par un Officier de l'Empereur, qui entra dans ſa maiſon, & lui ſignifia l'ordre de le ſuivre ſur le champ au palais, en lui montrant un détachement de gardes prêts à l'y traîner de force, s'il oſoit refuſer d'obéir.

Ses convives troublés en entendant cet ordre, ſe hâterent de ſe lever & de fuir. Tous s'éclipſerent ; il n'en reſta pas un ſeul qu'il pût prier de l'accompagner, pour atteſter ſon intégrité par ſon témoignage, dans le cas où ſes ennemis l'auroient calomnié.

Tremblant, ignorant le motif du meſſage qu'il avoit reçu, Almamoulin prit le chemin du palais. Le premier homme qu'il apperçut au pied du trône, étoit le plus aſſidu de ſes convives, qui étoit venu l'accuſer de

trahiſon, dans l'eſpérance d'avoir part à la confiſcation de ſes biens.

L'innocence eſt quelquefois plus facile à confondre que le crime ; mais celui dont on l'accuſoit étoit ſi peu vraiſemblable, qu'il n'eut pas de peine à ſe juſtifier devant un Souverain éclairé. Son calomnieux délateur, forcé de convenir de ſa baſſeſſe, fut condamné à périr en priſon, tandis que l'accuſé abſous fut renvoyé avec honneur.

Cette derniere épreuve fut la plus ſenſible pour Almamoulin ; il ſentit qu'il avoit eu tort de compter ſur la juſtice & la probité de ces hommes qui ne voient qu'eux dans la nature, à qui tout eſt étranger hors eux-mêmes, & dont le cœur étroit eſt incapable de ſentiment. Las des vaines tentatives qu'il avoit faites, ne ſachant plus où trouver le bonheur, il eut recours à un Sage qui avoit beaucoup voyagé

& obſervé, & qui, retiré dans une petite cabane ſur les bords de l'Oxus, avoit preſque rompu avec les hommes, & ne recevoit que ceux qui venoient demander ſes conſeils.

Frere, lui dit le Sage, après avoir entendu ſon hiſtoire, des illuſions vaines ont juſqu'à préſent égaré ta raiſon ; & tu l'as bien voulu : parce que tu as d'abord déſiré les richeſſes, tu as appris à les eſtimer plus qu'elles ne valent, & tu as attendu d'elles ce que l'expérience vient enfin de t'apprendre, qu'elles ne peuvent procurer.

Tu es ſans doute convaincu qu'elles ne donnent point la ſageſſe : tu n'as qu'à te rappeler pour cela à quel prix elles t'ont fait acheter les frivoles acclamations d'une populace inſenſée à ta premiere entrée dans le monde.

L'homme qui n'a paru qu'en tremblant devant un être que la nature a

fait ſon inférieur, & que les circonſtances ſeules ont élevé, doit être certain qu'elles ne donnent pas non plus le courage & la magnanimité.

Elles ne procurent pas des plaiſirs qui durent toujours : jette les yeux ſur tes palais & tes jardins, bâtis & plantés à ſi grands frais, abandonnés enſuite & négligés !

Elles n'achettent pas les amis ; tu l'as découvert tout-à-l'heure, quand, accuſé devant l'Empereur, il a fallu te préſenter ſeul, ſans appui, ſans défenſeur au pied de ſon trône.

Ne crois, pas cependant que ces richeſſes ſoient inutiles. Il y a des uſages auxquels l'homme peut trouver un plaiſir pur à les employer. En en faiſant une part raiſonnable à ceux qui en manquent, il adoucit les peines d'un malade privé de ſecours : il rappelle à la vie une famille déſolée & manquant de pain ; il arrache l'in-

nocence à l'oppreſſion qui cherche à abuſer du malheur, & à mettre un prix à ſes bienfaits. Fais tout le bien qu'elles te mettent en état de faire. Cet emploi te procurera le ſeul bonheur dont nous pouvons jouir ſur cette terre où nous ne faiſons que paſſer.

Ainſi parla le Philoſophe. Le voile étendu ſur les yeux d'Almamoulin ſe déchira. Il ſe jeta aux pieds du Sage. Tu m'éclaires & tu me conſoles, lui dit-il; je ſuivrai tes conſeils; mais novice dans la carriere de la bienfaiſance, je crains de m'égarer encore; j'aurois beſoin d'un guide.

Le vieillard le releva, l'embraſſa, & lui promit de le diriger dans la diſtribution de ſes bienfaits.

Les richeſſes accumulées par Nouradin ſervirent au ſoulagement d'un grand nombre de familles. Leurs bénédictions émurent le cœur d'Almamou-

lin, bien autrement que ne l'avoient fait les acclamations achetées de la populace de Samarcande. Il ſe paſſoit peu de jours qu'il ne les entendît ; & fréquemment il alloit ſur les bords de l'Oxus remercier le Sage de ſon bonheur.

L'ILLUSION DE L'AMOUR, OU L'ERREUR DE L'AMITIÉ,

CONTE.

CAROLINE & Zelmire naquirent preſque le même jour. Filles de deux intimes amis, elles furent élevées comme deux ſœurs. Les jeux de leur enfance, les travaux de leur éducation, peines & plaiſirs, tout fut commun entre elles. Enfin on les mit enſemble dans le même couvent. On s'attend déjà, ſans doute, à trouver ici deux perſonnes charmantes, mais différentes d'humeur; l'une piquante par ſa vivacité, l'autre intéreſſante par une ſenſibilité douce; en un mot, ce qu'on appelle deux caracteres contraſtés. Il ne tiendroit qu'à moi de les

peindre ainſi, ſans m'expoſer à être démenti par aucun hiſtorien. Mais la nature, quoiqu'on lui doive de fort beaux ouvrages, ne ſonge pas toujours aux contraſtes pour varier ſa beauté. Quand elle deſtine deux perſonnes à vivre enſemble, elle ne cherche pas toujours à leur donner le charme des oppoſitions, comme un Auteur qui les met en ſcene. Je laiſſerai donc mes héroïnes telles qu'elles ſont ſorties de ſes mains, c'eſt-à-dire, avec cette ſeule différence que l'une étoit brune, & l'autre blonde. Du reſte leur caractere étoit parfaitement le même. Auſſi furent-elles toujours d'accord, hors dans les jeux de leur premier âge; car l'égoïſme de l'enfance eſt d'autant plus exigeant, qu'il ne ſent pas encore le beſoin de ſe cacher. Mais quand la raiſon vint approuver & fortifier leurs ſentimens, leurs eſprits adopterent les mêmes

opinions, contracterent les mêmes habitudes. Leur converſation n'avoit pas beſoin d'être nourrie par la contradiction; elle n'avoit pas beſoin de variété pour être piquante; elle étoit monotone ſans ennui; tant elles étoient charmées de ſe trouver de même avis, tant elles préféroient aux agrémens de l'eſprit les jouiſſances du ſentiment.

Dans leur couvent on ne les appeloit jamais que les deux amies; & il faut avouer en effet que c'étoit-là un vrai modele d'amitié. Cependant, plus d'une fois, en ſongeant à l'amitié des femmes, il m'eſt venu une idée que je n'ai jamais voulu adopter, de peur qu'elle ne fût calomnieuſe. J'ai donc penſé plus d'une fois (je veux le dire tout haut, ne fût-ce que pour expier ma faute par mon aveu) j'ai penſé qu'entre deux jeunes perſonnes l'amitié n'eſt ſouvent, pour

ainſi dire, qu'un prête-nom, ou, ſi l'on veut, le prélude d'un cœur qui ſe diſpoſe à s'occuper mieux; que ce qu'elles ſont l'une à l'autre ne ſert qu'à faire entrevoir ce qu'elles ſeront pour un mortel plus fortuné; & qu'en un mot, les ſoins que chacune des deux rend à l'amitié, ne ſont que des arrhes qu'elle donne à l'amour. Cette idée eſt ſans doute chimérique; peut-être cette anecdote ſervira-t-elle à mettre la queſtion dans un plus grand jour; & le lecteur pourra prononcer enſuite: car, pour moi, je n'y veux être pour rien, & je me récuſe d'avance.

M. de Vernouillet, pere de Zelmire, homme opulent & magnifique, avoit une ſuperbe campagne auprès de Paris. C'étoit un endroit charmant, propre a appeler, à fixer tous les plaiſirs. Il voulut que ſa fille, qui avoit alors quatorze ans, vînt y paſſer avec lui

la belle ſaiſon. Mais l'y amener ſeule, c'eſt-à-dire, la ſéparer de Caroline; c'eût été changer en exil pour toutes deux une partie de plaiſir. Auſſi M. de Vernouillet, qui les aimoit l'une & l'autre, ne balança pas un moment. Il écrivit au pere de Caroline, à M. de Vilfont. Les deux peres furent bientôt d'accord, les deux amies encore plus facilement; & voilà Zelmire & Caroline à la campagne.

Ce déplacement ne ſervit point à diſtraire leur amitié. Les délices du lieu ne firent qu'ajouter à celles de leur liaiſon, au plaiſir de vivre enſemble. D'ailleurs, elles voyoient un monde qu'elles ne connoiſſoient pas, & bien différent de celui où elles avoient vécu. De là le beſoin des confidences. Que d'aveux, que de queſtions à ſe faire! C'eſt bien alors qu'on a beſoin d'être deux.

Zelmire & Caroline avoient perdu

leurs meres dès leur bas âge, M. de Vernouillet étoit un galant homme, & même un honnête homme ; ce qui n'eſt pas toujours la même choſe. Sa richeſſe & le grand monde n'avoient pu altérer ſa vieille candeur militaire ; & à la bonté du cœur il joignoit les lumieres de l'eſprit. Il aimoit tendrement ſa fille ; & M. de Vilfont, qui connoiſſoit ſon cœur, & qui d'ailleurs vivoit dans le voiſinage, n'avoit aucune inquiétude ſur ſa chere Caroline.

M. de Vernouillet étoit fait pour recevoir beaucoup de monde ; mais il ſavoit ſubordonner ſes plaiſirs à ſes devoirs. En appelant ſa fille auprès de lui, il avoit prévu tous les dangers, ou plutôt il avoit ſu s'en garantir. Il avoit pris ſon parti en pere tendre & courageux. Comme ſa fortune lui donnoit la faculté de choiſir, il ſe fit une ſociété qui ne pouvoit lui

faire craindre aucun regret. Il n'admit que des jeunes gens qui pouvoient prétendre à la main des deux amies, & dont il connoiſſoit les mœurs & la fortune. Il penſoit qu'il n'eſt plus temps de dire à une jeune fille qui aime, de n'aimer plus; que le cœur n'examine pas avant de ſe donner; que la jeuneſſe eſt faite pour aimer, comme la beauté pour plaire; & qu'enfin, quand on aime une fois, il n'y a preſque plus de raiſons de n'aimer pas. Lorſqu'une fille bien née reconnoît qu'elle a fait un choix indigne d'elle, elle peut ceſſer d'être foible; mais elle ne ceſſe point d'être malheureuſe, parce qu'il lui eſt plus facile d'immoler ſon cœur que de le guérir. D'après ces principes, M. de Vernouillet s'étoit fait une loi irrévocable de ne pas recevoir un ſeul jeune homme chez lui qu'il ne pût donner pour époux à ſa fille ou à la fille

de

de ſon ami. Tout le monde n'a pas le courage ni même la faculté de prendre un parti ſemblable; mais il faut convenir que rien n'eſt plus ſage. Par-là M. de Vernouillet n'étoit point dans le cas d'irriter les déſirs par la défenſe, ou de condamner un jeune cœur à une triſte ſolitude; par-là il ſe déroboit à la cruelle alternative, ou de tyranniſer les ſentimens de ſa fille, ou d'approuver un choix qui pût la rendre malheureuſe.

J'ai déjà dit que Zelmire & Caroline furent auſſi bonnes amies à la campagne qu'au couvent. Rien n'étoit plus intéreſſant que leur amitié, qui avoit tous les charmes d'une candeur naïve. Déjà depuis long-temps elles s'étoient promis de s'aimer toujours; & c'étoit fort bien fait aſſurément. Mais à cette promeſſe elles en avoient joint une autre qui tenoit beaucop de la témérité, ou plutôt qui provenoit

de leur inexpérience. Leur jeune imagination, trop à l'étroit dans les murs d'une cellule ou entre les grilles d'un parloir, s'étoit plus d'une fois élancée hors de leur enceinte. Leur entretien avoit ſouvent roulé ſur l'amitié, ſur l'amour, ſur le mariage, ſur tout ce qu'elles connoiſſoient, & même ſur ce qu'elles ne connoiſſoient pas encore : l'on a le temps de parler, & l'on parle de tout au couvent. Enfin, dans l'enthouſiaſme de leur amitié, elles s'étoient promis de ne jamais ſe marier ; promeſſe qui doit faire rire tout homme raiſonnable, mais qui doit intéreſſer le lecteur ſenſible. De tous les jeunes gens que recevoit M. de Vernouillet, les plus aimables étoient Melcour & d'Erly. Ils ne virent pas avec indifférence la beauté & les graces des deux jeunes amies. Le pere ſoupçonna leur ſecret ; mais il n'en fut pas alarmé, parce que

l'un & l'autre étoient dignes de ſon alliance. On ſent bien qu'ils étoient aſſidus à venir viſiter M. de Vernouillet. D'Erly & Melcour ſe rencontrerent fort ſouvent ; ils ſe devinerent ſans beaucoup de peine ; & comme ils étoient liés par l'amitié, ils trembloient de s'interroger ſur leur choix, de peur de ſe trouver rivaux. Mais enfin leur bonheur voulut que l'un (Melcour) s'enflammât pour Zelmire, & l'autre pour Caroline. C'étoit beaucoup, ce n'étoit pas aſſez pour le cœur des deux amis. Ils n'avoient rien à craindre pour leur amitié ; mais leur amour n'étoit pas tranquille. Zelmire & Caroline, par leur aimable naïveté, ſembloient tenir encore à l'enfance. Tous leurs vœux paroiſſoient ſe borner à l'amitié ; & cette amitié qui, comme on le verra bientôt, ne fut pas inutile à l'amour, jetoit le plus

grand effroi dans le cœur des deux amans.

Melcour parut le premier attirer l'attention de Zelmire ; elle écoutoit volontiers ſa converſation, mais elle ne ſoupçonnoit pas encore qu'elle eût du plaiſir à l'entendre parler. La tendre Caroline toujours attentive aux démarches, au moindre mouvement de ſon amie, & toujours occupée de ſon bonheur, s'en apperçut la premiere ; mais elle ne ſoupçonnoit point que l'amour pût s'en mêler, l'amour étoit loin encore de leur penſée. Dès qu'elle s'apperçut que la converſation de Melcour amuſoit Zelmire, loin de vouloir empêcher leur entretien, elle cherchoit au contraire à le faciliter. Elle ne pouvoit pas être jalouſe d'un tiers qui ſembloit faire plaiſir à ſon amie.

Bientôt Caroline de ſon côté s'accoutuma par degrés à voir & à écouter

d'Erly. Elle parut s'intéreſſer de jour en jour à ce qui le regardoit ; elle interrogeoit ſouvent Zelmire ſur ſon eſprit, ſur ſa figure, & lui demandoit comment elle le trouvoit. Ce qu'il y a de ſingulier, & même d'intéreſſant, c'eſt que Zelmire s'en étant apperçue, crut devoir, par amitié pour Caroline, favoriſer les aſſiduités de d'Erly auprès de ſon amie. Dès ce moment-là, Zelmire s'attacha à faire de fréquens éloges de d'Erly ; & Caroline en confirmant ces éloges, croyoit parler d'après l'eſprit de ſon amie, tandis qu'elle parloit d'après ſon propre cœur.

M. de Vernouillet connut bientôt pourquoi d'Erly & Melcour étoient ſi aſſidus chez lui ; & il crut s'appercevoir qu'ils ne l'étoient pas en vain. Comme les deux amies ne ſe ſéparoient preſque jamais, il ne pouvoit pas voir clair dans cette double intri-

gue ; ce qui le fit trembler un moment, parce qu'il craignit que les deux amies ne fuſſent rivales : mais quand il vit un accord ſi parfait entre les quatre perſonnes intéreſſées, il n'appréhenda plus de rivalité fâcheuſe.

Cependant les deux amis faiſoient chaque jour des progrès ſur le cœur de leurs maîtreſſes, qui ne s'en doutoient pas encore, & qui ne travailloient que pour l'amour, en croyant ſervir l'amitié. Ma chere Zelmire, diſoit quelquefois Caroline, je te recommande Melcour ; il a de l'amitié pour toi, & ſon eſprit eſt eſtimable. Il eſt vrai, répondoit Zelmire, qui s'imaginoit répéter la penſée d'autrui quand elle exprimoit ſes propres ſentimens : elle louoit, fêtoit Melcour, & ne faiſoit qu'obéir à ſon cœur, quand elle croyoit uſer de complaiſance envers ſon amie. De ſon côté, Zelmire, quand il s'agiſſoit de quel-

que jeu de ſociété, trouvoit toujours que d'Erly y étoit fort adroit, afin de pouvoir l'y appeler pour Caroline. Caroline renchériſſoit toujours ſur l'éloge avec une indulgence qu'elle croyoit déſintéreſſée ; elle ſe plaiſoit beaucoup à voir, à entendre d'Erly ; & elle regardoit chaque plaiſir qu'elle goûtoit ainſi, comme un ſervice qu'elle rendoit à l'amitié.

Enfin M. de Vernouillet parvint à lire dans leur cœur beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Bientôt les deux jeunes amis, qui avoient de l'honnêteté, crurent devoir mettre le pere dans leur confidence. Il agréa leur pourſuite, il ſeconda même leur ſuccès, en leur laiſſant autant de liberté que ſa ſageſſe & la décence le permettoient ; & un beau jour il écrivit en ces termes à ſon vieil ami, M. de Vilfont :

» Victoire ! nos deux cœurs de

» quatorze ans ſont, ma foi, pris.
» *L'Archerot qui vole*, pour parler
» comme nos vieux Poëtes, les tient
» dans ſes filets. C'eſt un rude chaſ-
» ſeur ! mais je ne vois pas grand
» mal à cela. Il faut que tout le
» monde paye; & mon grand regret
» à moi, c'eſt d'être quitte. J'ai tou-
» jours trouvé l'amour bon créancier,
» & je lui rendrois volontiers ſa quit-
» tance. Au reſte, il faut voir nos
» bonnes gens ! pour moi, cela me
» rajeunit, & je compte bien danſer
» aux deux noces; car je regarde
» ceci comme arrangé. J'ai un fils
» qui ſeroit plus riche héritier ſi je
» faiſois ma fille religieuſe; mais je
» n'entends rien à ces calculs; & je
» n'aime point ces vœux-là. J'en ai
» fait un auparavant, quand mes
» enfans ſont venus au monde, c'eſt
» de les aimer tous. Oh ! pour ce
» vœux-là, il tiendra, je vous en

» réponds. Quand je parle ainſi,
» mon vieux camarade, je ſuis bien
» ſûr de dire ce que vous penſez.
» Ainſi, je n'attends plus que votre
» préſence : j'ai examiné tout, j'ai
» pourvu à tout, & tout ira bien.
» Mais, vous ne ſavez pas ? ceci
» va vous amuſer. Vous voyez que
» je vous parle de cette affaire comme
» avancée. Hé bien, je crois, Dieu
» me pardonne, que nos filles ne ſe
» doutent point de ce qui ſe paſſe
» dans leur pauvre cœur. Elles ont
» une ſécurité qui m'enchante. Il y
» a plus : dans mes interrogations je
» crois avoir découvert qu'au couvent
» elles s'étoient promis de ne pas ſe
» marier, pour s'aimer toutes les deux
» plus à leur aiſe. Trouvez-vous
» rien de plus plaiſant que cette
» extravagance-là ? elle m'a fait rire
» comme un fou. Je gagerois que
» voilà tout ce qui les raſſure contre

» l'amour. Elles ont promis de ne
» pas aimer ; donc elles n'aiment
» point. Voilà leur raiſonnement,
» j'en ſuis ſûr. Ah ! le beau projet !
» il a été ſuggéré par l'amitié ; mais
» l'amour n'a pas ſigné cela, & je
» compte ſur lui. «

Dans le reſte de la lettre, qui étoit fort longue, parce qu'il parloit de ſa fille & de la fille de ſon ami, le bon M. de Vernouillet s'étendoit ſur la fortune, le caractere & les mœurs de d'Erly & de Melcour. M. de Vilfont n'héſita pas un moment ; il connoiſſoit la ſincérité & la prudence de M. de Vernouillet ; comme lui il avoit des fils, mais comme lui il étoit bon pere. Cette nouvelle lui cauſa beaucoup de joie, & il partit auſſi-tôt pour aller goûter un plus grand plaiſir encore, celui d'embraſſer ſa fille, & de lui annoncer ſon bonheur.

Arrivé chez ſon ami, M. de Vilfont reçut les careſſes de ſa fille; & après une converſation aſſez vague, il fallut bien parler affaires de cœur. Mais les peres & les enfans ne s'entendoient guere. Les peres parloient amour, les filles répondoient amitié. Pour s'expliquer encore plus clairement, M. de Vernouillet prononça le mot de mariage. A ce mot, ſoit que nos deux amies n'euſſent pas ſenti encore la ſituation de leur cœur, ſoit que chacune rougît devant l'autre de ſe parjurer envers l'amitié, elles demanderent de concert que ce projet fût différé; elles finirent même par dire qu'elles avoient réſolu de vivre dans le célibat. Ah! quel gros mot, ma fille, s'écria M. de Vilfont! par bonheur tu ne le comprends pas.

On ne voulut pourtant pas les contrarier d'abord ouvertement; on voulut laiſſer agir l'amour, qui perſuade

encore mieux ſans parler que toute l'éloquence des peres. Quelques jours après M. de Vernouillet ayant pris Zelmire à part, lui dit : Ma fille, quelques-uns de nos parens déſiroient que tu fuſſes religieuſe ; moi j'ai voulu te marier. Mais mon intention n'étoit pas de contrarier tes ſentimens, & de t'expoſer à être malheureuſe. L'amitié te paroît préférable à l'amour ; tu peux avoir raiſon ; c'eſt un bonheur plus tranquille & moins ſujet aux revers. Hé bien, mon enfant, je ne veux point mériter tes reproches ; je ne te parle plus de te marier : mais Melcour t'aime ; bien qu'il n'ait avec toi qu'une liaiſon de ſociété, le public qui ne lit pas dans les cœurs, peut interpréter ſes aſſiduités autrement ; il eſt temps de les faire ceſſer. Zelmire, que le nom de Melcour avoit fait d'abord rougir, pâlit à ces derniers mots. Melcour avoit fait de nouveaux

progrès ſur ſon cœur, & elle ſentoit bien qu'il n'y avoit que l'amitié qui combattît encore l'amour. Cependant elle recueillit ſes forces; & tout ſon courage ne l'empêcha pas de trembler en diſant à ſon pere qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos. Moi, reprit M. de Vernouillet, je n'ai rien à faire: j'ai permis à Melcour de t'aimer; ſi cela te déplaît, c'eſt à toi de le lui défendre: je ne veux point paſſer tout-à-la-fois pour un homme impoli & pour un inconſéquent; il faut que tu lui écrives toi-même pour lui ſignifier ſon congé.

M. de Vernouillet, qui vit ſa fille troublée, ne lui laiſſa point le temps de ſe remettre. Allons, continua-t-il, voilà de l'encre & du papier; écris. Zelmire ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit, choiſit parmi les plumes qui étoient là; pas une n'alloit bien; ſa main alloit encore plus mal: enfin elle

demanda à ſon pere ce qu'il falloit écrire. Tout ce que tu voudras, lui répondit M. de Vernouillet; tu peux lui écrire pour l'appeler ou pour le chaſſer. Ma concluſion à moi, c'eſt que tu es libre de prendre un parti, mais qu'il faut le prendre ſur le champ. Choiſis. Je ne m'oppoſe pas au vœu de ton amitié. Dès ce moment, ſi tu veux, tu ne quitteras plus ton amie; mais tu ne reverras plus Melcour.

Ces dernieres paroles cauſerent à Zelmire la plus vive émotion; elles éclairerent ſon cœur, ou tout au moins le déciderent. Elle avoit bien ſongé au plaiſir de vivre toujours avec Caroline; mais elle n'avoit pas encore ſongé à la douleur d'être ſéparée à jamais de Melcour. Cette cruelle image écarta toute autre idée & tout ſentiment étranger. L'amour triompha, & la pauvre amitié perdit ſon procès.

Tandis que M. de Vernouillet entretenoit ainſi Zelmire, la même ſcene ſe paſſoit entre M. de Vilfont & Caroline. Les deux peres avoient concerté leurs démarches ; mêmes objections & même réſultat. Les deux amies ſe pardonnerent mutuellement, ſe remercierent même au fond du cœur. Le double mariage fut célébré de part & d'autre avec beaucoup de joie, & fut auſſi heureux qu'il avoit été déſiré.

J'ai promis de n'attacher aucune concluſion à mon récit. Le lecteur décidera ſi, dans cette aventure, l'amitié avoit travaillé contre elle-même ſans le ſavoir, ou ſi l'amour avoit agi ſous le nom de l'amitié.

LA RÉPARATION,

CONTE.

DORMÉNON reçut un jour de ſon frere la Lettre ſuivante : » Je vous ai » demandé votre fils ; vous me l'avez » confié dès ſa plus tendre enfance. » Avant de le nommer mon héritier, » j'ai voulu m'en faire un ami ; doué » d'un cœur tout paternel, j'ai voulu » me donner ce que m'avoit refuſé la » nature, un fils que je puſſe aimer. » J'ai déſiré l'avoir tout jeune auprès » de moi, voir ſes organes ſe déve- » lopper ſous mes yeux, & l'accou- » tumer, par de longs bienfaits, à » voir en moi, non pas un oncle » riche, mais un pere tendre. Vous » avez cédé à mes inſtances ; vous » vous êtes ſéparé de ce que vous » aviez de plus cher au monde ; &

» mettant cent lieues entre votre fils &
» vous, vous avez cru avoir fait au
» moins le bonheur d'un frere. Hé
» bien, mon frere, mon ami, nos
» eſpérances ſont trompées. C'eſt un
» aveu que j'ai retardé pluſieurs années,
» parce que j'ai preſſenti le chagrin
» qu'il vous cauſeroit. Mais je ne peux
» le différer plus long-temps; Mer-
» ſenil eſt indigne de vous & de moi;
» & ſa conduite paſſée ne me laiſſe
» plus aucun eſpoir pour l'avenir. Je
» ne vous parle point des torts de ſon
» enfance; les défauts, à cette époque,
» ſont plutôt attribués à l'âge qu'au
» caractere. Que dis-je? ſon extrême
» vivacité me ſembloit le gage & les
» prémices de ſon eſprit; je ne voyois
» dans ſon indocilité qu'un noble
» orgueil : en adoptant le titre de
» pere, j'en avois contracté les foi-
» bleſſes. Et il faut l'avouer auſſi, les
» défauts de Merſenil avoient un éclat

» fait pour ſéduire. J'étois aveugle; » que ne m'eſt-il permis de l'être » encore! Il ne me quitte plus ſans » me laiſſer dans les plus vives alarmes; » en proie à toutes les paſſions de ſon » âge, il y porte une effervescence que » la raiſon ni l'autorité ne peuvent » calmer; enfin il ne ſe paſſe pas un » ſeul jour qu'il ne mette en péril & » ſa fortune & ſa ſanté. Ni mes cha- » grins ni les ſiens propres n'influent » ſur ſa conduite; & il eſt à chaque » inſtant puni ſans être corrigé. Je » ſens que je déchire votre cœur; mais » le mien a long-temps ſaigné avant » que j'ai pu me réſoudre à rompre le » ſilence. Il me reſte encore un eſpoir, » c'eſt vous. Ecrivez-lui; faites parler » le cœur & l'autorité d'un pere. Si » ce dernier effort (& je le crains) ne » nous réuſſit point, je renonce à toutes » mes eſpérances; je vous rends un » préſent qui ſera funeſte à tous deux,

» car on ne change point de cœur en » ſe déplaçant ; & j'aurai ce malheur » encore, de ne pouvoir me défaire » d'un neveu ingrat, ſans être preſ- » que sûr de vous charger d'un fils » dénaturé. «

Cette Lettre plongea Dormenon dans le plus violent chagrin. Il poſſédoit à Lyon une fortune bornée qu'il avoit miſe dans le commerce. Il n'avoit que ce fils, qu'il aimoit tendrement ; & pour lui aſſurer un riche héritage, il l'avoit envoyé à Paris auprès de ſon frere. Ce ſacrifice rendoit plus amer le ſentiment de ſes maux. Peut-être même un reſte d'illuſion, qui ne quitte guere un cœur paternel, lui perſuadoit que ſi ſon fils étoit demeuré ſous ſes yeux, il eût été plus fidelle à ſon devoir. Il lui en coûtoit moins pour accuſer le ſort, que pour condamner ſon fils.

Cependant il avoit beſoin d'un cœur

pour y épancher tant de chagrins. Il va trouver Florimel, qui étoit moins ſon aſſocié que ſon ami : ils habitoient enſemble ; & ils étoient plus unis par leurs ſentimens que par leur commerce. Après s'être affligés d'un malheur qui leur devenoit commun par l'amitié, Dormenon écrivit à Merſenil. Merſenil reçut la lettre, pleura peut-être en la liſant, & ne changea rien à ſa conduite. C'étoit un des agréables du jour ; il en avoit toutes les graces & tous les ridicules. Il fit de groſſes pertes au jeu, joua des tours ſanglans aux femmes ; ſes pertes l'engagerent dans des actions que l'honneur condamnoit ; ſes tours ſanglans lui firent des *affaires* ; & il expoſa pluſieurs fois le repos de ſes parens & ſa propre vie, pour des objets qu'il mépriſoit. Les prieres, les menaces de ſon oncle ne portoient qu'un vain bruit à ſes oreilles ; & les lettres de ſon pere ne lui

parurent bientôt plus que de ridicules déclamations. Eh ! comment corriger un fat ? il tire vanité des égaremens qu'on lui reproche. L'entrée de toutes les maiſons honnêtes lui fut fermée. Les uns étoient indignés, les autres le plaignoient, perſonne n'oſoit le recevoir. Enfin il alla ſi loin, que l'autorité des lois crut devoir s'armer contre ſon inconduite : l'une de ſes actions fut dénoncée, empoiſonnée peut-être par des ennemis ; & bientôt cet exil, dont il avoit été ſi ſouvent menacé par ſon oncle, devint ſa reſſource unique & ſon ſeul moyen d'impunité. Forcé de s'enfuir ; abandonné par ſon oncle, n'oſant reparoître devant ſon pere, quel aſile ira-t-il chercher ? Quel ſecours implorera-t-il ? Il ne voyoit d'autre perſpective que la miſere & l'humiliation. Ce tableau étoit d'autant plus effrayant pour lui, que la fortune & la conſidération dont

ſon oncle jouiſſoit, ne lui avoient laiſſé connoître encore que l'aiſance de la richeſſe & les jouiſſances d'amour-propre. En raſſemblant d'un coup d'œil ſon état préſent, ſa fortune paſſée, & ce qu'il devoit attendre de l'avenir, il reſta un moment comme accablé ſous le poids de ſes douleurs; mais bientôt recueillant toutes les forces de ſon ame, il conçut un projet qui étonnera peut-être.

Quand, par les égaremens de ſa jeuneſſe, l'homme a perdu ſon bien-être, &, ce qui eſt plus effrayant encore, l'eſtime publique; alors le ſort de ſa vie entiere dépend de la premiere réſolution qu'il embraſſe; & cette premiere réſolution eſt déterminée par ſon caractere particulier. Alors celui qui eſt né foible, même avec l'amour des choſes honnêtes, ne trouve aucune reſſource en lui-même; il ne ſait oppoſer à ſes malheurs que

des larmes & de vains regrets. Le remords qui le pourſuit eſt toujours ſuivi du découragement ; il ſent le repentir de ſes fautes, ſans avoir la force de les réparer. Dès qu'il s'apperçoit qu'il a perdu l'eſtime des hommes, il eſt effrayé des efforts qu'il lui faudroit faire pour la recouvrer ; & le déſeſpoir d'éviter la honte fait qu'il s'y dévoue volontairement. Celui que le Ciel, au contraire, a doué d'une ame énergique, n'a pas plutôt vu l'abyme où ſes paſſions l'ont précipité, qu'il s'indigne des obſtacles qui l'y enchaînent ; le remords ne lui apprend pas ſeulement à pleurer ſes fautes, il le pouſſe à les effacer : il ne cherche point cette philoſophie qui fait ſupporter les malheurs, mais le courage qui ſait les vaincre. C'eſt par-là que des hommes célebres dans l'hiſtoire, après avoir traîné leur jeuneſſe dans le ſentier même du vice,

ſont parvenus enfin à la gloire qui accompagne la vertu.

Cette fermeté active, qui eſt preſque toujours couronnée par le ſuccès, étoit dans l'ame de Merſenil. Ses yeux n'étoient plus couverts du bandeau de l'illuſion ; il vit ſon inconduite avec les yeux de la raiſon & de l'équité ; il s'avoua juſtement puni ; il ſentit qu'il avoit mérité l'abandon de ſes parens & le mépris des hommes vertueux ; mais il crut que ne faire aucun effort pour s'y ſouſtraire, c'étoit les mériter deux fois. Puni par le malheur, corrigé par le repentir, il commença par vouloir recouvrer ſa propre eſtime. Le mouvement le plus naturel peut-être à ſa ſituation, étoit d'aller ſe jeter aux pieds de ſon pere ; mais il ne vouloit pas demander ſa grace, il vouloit la mériter. Les talens divers qu'on ne lui avoit procurés que pour ſon amuſement, il les fit ſervir à ſes beſoins.

Il

Il parcourut pluſieurs villes de la Province ſous un nom étanger ; il ajoutoit par l'étude aux connoiſſances qu'il avoit déjà ; mais il entroit ſur-tout dans ſes vues de s'inſtruire dans l'art du Commerçant.

Déjà quelques années s'étoient écoulées depuis qu'il avoit quitté la maiſon de ſon oncle. Son pere, averti de ſes déportemens & de ſa fuite, avoit preſque renoncé à l'eſpérance de le revoir ; mais il n'étoit pas encore conſolé de ſa perte. Il avoit condamné ſon fils, & il le pleuroit encore. Il n'avoit d'autre conſolation que l'amitié de Florimel, qui avoit ceſſé de lui parler de ſon fils, & qui cherchoit à le lui faire oublier. Ce Florimel étoit un bon-homme, qui avoit peu d'eſprit, mais un bon cœur. Son intelligence ſe bornoit à la ſcience de ſon commerce, qu'il ſavoit faire proſpérer ſans manquer à la probité la plus rigoureuſe.

& que, recommandé de Ville en Ville, il eut le bonheur d'arriver juſqu'auprès de Florimel, qui avoit alors beſoin d'un Commis. Merſenil fut charmé de cet heureux haſard: mais j'ai dit que Florimel & Dorménon vivoient enſemble; & ce ne fut pas ſans frémir que Merſenil mit le pied dans leur maiſon. Il fut un peu raſſuré par l'accueil qu'on lui fit. Sa phyſionomie prévint d'abord. Il étoit naturellement beau & bien fait; & quoiqu'il fût un peu changé par ſes chagrins, & même par ſes plaiſirs, il étoit encore aſſez bien pour plaire par les ſeuls agrémens de ſa figure. Il ne tarda pas à faire connoître ſon intelligence; & l'on vit bien que ſon habileté ſe trouveroit toujours au niveau des affaires les plus délicates: mais pour lui accorder une entiere confiance, il falloit des titres plus eſſentiels; & il ne tarda pas à les acquérir. On mit, ſans l'en avertir,

ſa probité à l'épreuve ; elle n'eut pas de peine à demeurer intacte. Sa ſenſibilité ſe manifeſta dans pluſieurs occaſions ; & la délicateſſe de ſes ſentimens éclatoit encore plus dans ſes actions que dans ſes diſcours. Quant à ſes mœurs, elles ne furent pas ſoupçonnées un ſeul moment. Ces qualités lui acquirent l'eſtime des deux peres, & à ce ſentiment ſe joignit bientôt l'amitié. Des complaiſances ſans baſſeſſe, des égards ſans affectation, cette politeſſe qui eſt un beſoin du cœur, & non une coquetterie de l'eſprit ; tout concourut à le faire aimer de Dorménon & de Florimel. Il entroit toujours dans la confidence de leurs affaires, & il partageoit tous leurs plaiſirs. O comme le premier mot affectueux que lui adreſſa Dorménon ſans le connoître toucha ſon cœur ! comme il étoit conſolé ! comme il ſentoit ſes remords s'appaiſer ! il lui ſembloit au moins que

chaque louange que ſon pere lui donnoit, effaçoit une des fautes de ſa jeuneſſe.

Cependant la conduite de Merſenil, en obtenant l'eſtime de Dorménon, renouveloit ſes chagrins paternels. Il comparoit le jeune Sérigny (c'eſt le nom qu'avoit pris Merſenil) à ce fils qu'il croyoit perdu, & il gémiſſoit. Un jour que cette idée, trop préſente à ſon imagination, peignoit ſa douleur ſur ſon viſage, le ſenſible Merſenil oſa lui demander s'il avoit quelque chagrin. Oui, mon ami, lui répondit Dorménon, & ce chagrin ne finira qu'avec ma vie. J'eus un fils autrefois; mais tous les peres ne ſont pas heureux. Vous pleurez, m'avez-vous dit, un pere tendre. O cruelle bizarrerie du ſort! il n'eſt plus, celui qui pourroit être heureux par le ſpectacle des vertus de ſon fils; & moi, moi, je vis encore! A ces mots ſes larmes

coulerent ſur la main de Merſenil qu'il avoit priſe, & qu'il ſerroit affectueuſement. Merſenil ſentit alors ſa poitrine ſe gonfler, & ſes larmes coulerent malgré lui. Dorménon, charmé d'un attendriſſement dont il ne ſoupçonne point la cauſe, l'embraſſe avec tranſport, & leurs larmes ſe confondent. On ſe figure ſans doute la douce joie de Merſenil, quand il ſe ſentit dans les bras de ſon pere. Il eut de la peine à garder ſon ſecret; mais il craignit de perdre tout ſon mérite en ſe nommant; il ne croyoit pas encore avoir mérité ſon pardon.

Cependant les affaires des deux amis étoient de beaucoup améliorés depuis que Merſenil étoit entré dans leur maiſon. Ils ne ſe diſſimuloient pas que c'étoit à ſes ſoins qu'ils en étoient redevables. Ils crurent devoir l'en récompenſer, & ils l'intéreſſerent dans leur commerce. Cette faveur le flatta infi-

niment, non comme un moyen de fortune, mais comme le témoignage & le garant d'une amitié qui lui étoit chere & précieuſe.

Une maladie qui ſurvint quelques jours après à Dorménon, alarma la tendreſſe de Merſenil, & fit connoître encore mieux ſa ſenſibilité. Toutes les heures qu'il n'étoit pas obligé de donner à ſon devoir, il les paſſoit auprès du lit de ſon pere. Sous prétexte qu'il ſavoit un peu de Médecine, il préparoit lui-même tous les remedes qu'on ordonnoit, & ne vouloit pas ſouffrir qu'un autre les lui préſentât. Il le ſoignoit le jour, le veilloit la nuit; & ſi cette maladie eût duré plus long-temps, il fût devenu malade lui-même, & de fatigue & de chagrin. Tout cela ne faiſoit qu'augmenter de jour en jour la tendreſſe que Dorménon avoit pour Merſenil. Il auroit voulu ne pas le quitter un moment;

& il ſe plaiſoit à lui ouvrir ſon cœur, à lui parler de ſes chagrins. Pourquoi, lui diſoit-il quelquefois en le regardant tendrement, le Ciel ne m'a-t-il pas permis d'être votre pere ? Je ſerois ſi heureux ! Alors il lui racontoit les égaremens de ſon fils. Ce récit puniſſoit, affligeoit Merſenil ; mais les careſſes qui l'accompagnoient, le conſoloient auſſi-tôt. Combien de fois fut-il ſur le point de ſe découvrir ! mais la crainte venoit toujours l'arrêter. Non, ſe diſoit-il, reſtons tel que je ſuis, puiſqu'ainſi je ſuis heureux. Eh ! pourquoi rappeler ce que j'ai été, quand je voudrois l'oublier moi-même ? J'ai l'eſtime & l'amitié de mon pere ; pourquoi haſarder l'une & l'autre ? Serigny eſt aimé, eſtimé ; Merſenil ſeroit haï peut-être. Après cela il redoubloit d'attentions auprès de Dorménon, & il ſe conſoloit du déplaiſir de ne pouvoir l'appeler mon pere, en lui

rendant tous les devoirs d'un fils. Telle eſt la vie que menoit Merſenil; elle ne s'écouloit point dans le bruit & dans les plaiſirs, & ſon cœur la préféroit à ces jours de tumulte & d'éclat qui l'avoient rendu coupable.

Mais ce cœur, pour être changé, n'étoit pas devenu inſenſible; l'amitié, l'amour même y avoit conſervé ſes droits. Il voyoit, il entendoit trop ſouvent la jeune Marianne, pour n'être pas touché de ſa beauté & des charmes de ſon eſprit. Il avoit eſſayé d'arrêter les progrès de cette paſſion dans ſa naiſſance; mais comment pouvoit-il éteindre ſon amour, quand il étoit obligé de voir à chaque inſtant celle qui pouvoit le rallumer d'un coup d'œil? D'ailleurs, outre que la conſcience de ce qu'il étoit né, ſervoit à l'enhardir, Florimel lui avoit laiſſé entrevoir plus d'une fois qu'il ne ſeroit pas fâché de le voir plaire à ſa fille.

Il n'en falloit pas tant pour encourager un cœur ardent & amoureux. Il oſa donc ſe livrer aux douces impreſſions de l'amour; mais ce Merſenil, cet audacieux conquérant, pour qui une déclaration amoureuſe n'étoit autrefois qu'un jeu, oſe à peine aujourd'hui laiſſer parler ſes regards. Ils furent pourtant aſſez expreſſifs pour ſe faire entendre, & aſſez timides pour intéreſſer. Merſenil étoit auſſi aimable que ſa conduite étoit honnête. Sa morale étoit pure ſans être ſauvage, & il avoit de la vertu ſans pédanterie. Il poſſédoit pluſieurs talens; la danſe, la muſique, pluſieurs inſtrumens & le deſſein; tout cela formoit une ſéduction d'autant plus puiſſante qu'il avoit l'air d'en faire uſage pour amuſer, ſans y chercher un moyen de plaire. Enfin, ſoit que Marianne regardât les talens de Merſenil, & la diſtinction qu'on lui avoit accordée, comme un

équivalent à la fortune qui lui manquoit, ſoit qu'elle eût deviné là-deſſus les diſpoſitions de ſon pere, ſoit enfin qu'elle eût plutôt écouté ſon cœur que ſa raiſon, Merſenil obtint l'aveu d'un amour qu'il avoit peut-être inſpiré avant d'avoir oſé déclarer le ſien.

Dès que leurs deux cœurs ſe furent expliqués, quel charme ſe répandit ſur tous leurs entretiens! L'amour de Marianne ſembloit augmenter par l'aveu qu'elle en avoit fait; & la naïveté de ſon caractere y ajoutoit un intérêt nouveau. Son eſprit & ſon cœur avoient des graces que Merſenil n'avoit point connues, qui ne ſe trouvoient point ailleurs. Enfin elle mettoit dans l'expreſſion de ſes ſentimens une franchiſe ingénue, qui ſavoit tout à la fois enflammer le déſir & inſpirer le reſpect.

J'aurois pu dire déjà que de tout temps les deux peres avoient projeté

de reſſerrer les nœuds de leur amitié par l'hymen de Merſenil & de Marianne. On les en avoit informés l'un & l'autre : & avant d'être inſtruit de la conduite de Merſenil, Dorménon avoit cru devoir lui en parler pluſieurs fois dans ſes lettres. Comme Merſenil étoit déjà jeté dans le tourbillon des jeunes gens de ſon âge, il en avoit pris le langage ordinaire; il lui avoit répondu qu'il étoit bien jeune pour ſonger au mariage, & que d'ailleurs il ſentoit beaucoup de goût pour le célibat. Dorménon avoit inſiſté; Merſenil, dans l'ivreſſe de ſa diſſipation, s'étoit même permis ſur le compte de Marianne des traits de légéreté, de fatuité même; & en plaiſantant ſur ſa beauté, qu'il ne connoiſſoit pas, il avoit, comme le *Dorante* du *Méchant*, parlé de ſes *beaux yeux de Province*. Cette inſulte avoit été réparée depuis par ſon amour reſ-

pectueux, & expiée par ſon repentir; mais Marianne, dans le temps, ayant ſurpris une de ſes lettres, ſon amour-propre en avoit été juſtement offenſé, & elle gardoit la lettre, peut-être pour s'en faire un titre de refus, ſi l'on vouloit un jour l'obliger d'épouſer Merſenil.

Un ſoir, comme nos deux amans s'entretenoient ſeuls de ce qui ſe paſſoit dans leur cœur, Marianne apprit à Merſenil ce qu'il ſavoit au moins auſſi-bien qu'elle, qu'on avoit promis ſa main au fils de Dorménon; mais que ce fils, par ſon inconduite, avoit mérité la colere de ſon oncle & de ſon pere; & que même, depuis long-temps, il avoit diſparu tout-à-fait. Mais, lui dit Merſenil avec une eſpece de tremblement, ſi ce fils revenoit un jour, votre cœur..... Oh! non, interrompit Marianne, il ne reviendra point, on le croit mort; & d'ailleurs

quand je pourrois diſpoſer de mon cœur, il ſe l'eſt fermé par ſa conduite & par des affronts que je ne lui pardonnerai jamais. Ces mots firent frémir le tendre Merſenil; & la naïve Marianne lui montrant la lettre qu'elle avoit ſurpriſe : Tenez, lui dit-elle, voyez comme il me traite ! moi, qui ne lui avois jamais rien fait; moi, qu'il devoit épouſer ! Non, ajouta-t-elle, je ne ſuis point méchante; mais je n'épouſerai jamais un homme qui m'a mépriſée. Merſenil reconnut bien cette lettre fatale; il eût voulu effacer avec ſes larmes, laver de ſon propre ſang ces affreux caracteres. Ce fut de bien bon cœur qu'il traita de blaſphêmes ces coupables plaiſanteries. Son cœur (la crainte accompagne toujours l'amour) étoit en proie aux plus vives alarmes; il regardoit le diſcours de Marianne comme un arrêt qu'elle venoit de prononcer contre lui. Il ne

répondit que des mots entre-coupés & ſans ſuite; & tout ce qu'il put prononcer d'intelligible, ce fut : Ah ! belle Marianne ! ſes remords ont ſans doute expié ſon crime ; & il eſt aſſez puni s'il a perdu l'eſpoir de vous poſſéder. Allons, reprit Marianne, ne parlons plus de cette lettre qui nous afflige tous deux.

Enfin, un jour (& c'étoit un beau jour) Florimel, après avoir conſulté Dorménon, fit appeler Merſenil, & lui propoſa la main de ſa fille. Merſenil accepta cette offre avec des tranſports de reconnoiſſance, & il fut décidé que le jour même on ſigneroit le contrat. Le ſoir, quand on ſe fut raſſemblé pour mander le Notaire & quelques témoins, Merſenil, prêt à donner ſa ſignature, ne crut pas pouvoir garder plus long-temps l'*incognito*, & il trembloit de le quitter. Jamais il n'avoit ſenti tant de trouble & d'effroi ; ſa triſteſſe fut bien remarquée, & on lui

en demanda la cauſe. O mes bienfaicteurs, leur dit-il, pardonnez ſi la triſteſſe ſemble me pourſuivre au moment le plus heureux de ma vie. Il manque à mon bonheur un conſentement.... Quel conſentement, interrompit Florimel ? celui d'un tuteur ? vous êtes orphelin. Quoi, demanda preſque en même temps Dorménon, auriez-vous un pere ? Je l'ignore, Monſieur, s'écria Merſenil en ſe jetant à ſes pieds, j'ignore s'il me reſte un pere : c'eſt à vous ſeul à me l'apprendre. Vous voyez ce coupable Merſenil qui a mérité votre colere & votre abandon. J'ai voulu commencer une nouvelle carriere, me punir de mes fautes, les expier. Vous m'avez vu, non tel que j'étois, mais tel que je ſerai toute ma vie. En parlant ainſi, il le regardoit en fondant en larmes, & dans l'attitude d'un homme qui attend la vie ou la mort. Dorménon avoit eu le temps

de revenir de ſa ſurpriſe en l'écoutant. Son cœur ne put réſiſter à ce ſpectacle; il tombe dans les bras de Merſenil, l'arroſe de ſes larmes, & non-content de lui pardonner, ce bon pere le remercie encore de lui avoir rendu ſon fils. Florimel mêla ſes larmes à celles de ſon ami & de ſon gendre; Marianne brûla bien vîte ſa lettre; le mariage fut célébré comme un événement qui faiſoit quatre heureux à la fois; & le bon-homme d'oncle, qui apprit cette nouvelle avec autant de ſurpriſe que de plaiſir, aſſura toute ſa fortune aux deux époux.

AZÉMA *ou* IL FIT BIEN,

CONTE.

AZÉMA étoit un homme de bon ſens. Il avoit d'abord réſolu de ne point ſe marier, parce qu'on ſait ce que ſont les maris d'aujourd'hui. Cependant il ſe maria. On lui avoit propoſé deux partis. L'un étoit une jeune coquette, ſoupçonnée de légéreté, & qui auroit été fidelle ; l'autre étoit une veuve dont tout le monde vantoit la vertu, & qui pouvoit n'être pas vertueuſe en ſecret. Il n'ignora aucune de ces particularités ; il épouſa cette derniere, & il fit bien. Cela paroîtra un paradoxe ; mais c'eſt une vérité, & ſon hiſtoire va le démontrer.

Irene, mere d'Azéma, voyant approcher ſa derniere heure, appela le Génie dans lequel elle avoit mis ſa

confiance. Prenez ſoin, je vous prie, lui dit-elle, de l'éducation de mon fils. Ayez ſoin de perfectionner ſon entendement, de maniere qu'il puiſſe voir les choſes comme elles ſont réellement. Rien n'eſt plus difficile, je le ſais; mais il eſt encore jeune. Il faut qu'il ſe livre à toutes les erreurs de ſon âge pour en connoître la folie. Faites-lui fréquenter les femmes pour le préſerver du vice. Ce ſont elles qui forment l'ame d'un jeune homme; il apprendra à excuſer leurs défauts, & il pourra tirer des leçons utiles de leurs foibleſſes. Quand il aura vu aſſez le monde pour en être dégoûté, mariez-le, afin qu'il tienne une maiſon qui puiſſe ſervir d'aſile à une compagnie choiſie. Le bonheur d'un jeune homme conſiſte à vivre toujours avec ſes égaux; celui d'un être raiſonnable ſeroit d'être ſouvent ſeul. Je n'aſpire pas à le procurer à mon fils; il me ſuffit qu'il

jouiſſe de celui qui eſt à la portée du plus grand nombre. Il eſt plus agréable de recevoir un ami, que de faire des viſites à des connoiſſances. L'amitié eſt le plaiſir de l'âge mûr.

Irene expira après avoir tenu ce diſcours; &, dans le fond, elle n'avoit rien de mieux à faire. On obſervera, en paſſant, qu'il y a long-temps que le monde ſeroit déſert, s'il falloit mourir quand on n'a plus rien de bon à dire. Ce conte n'exiſteroit pas, & l'on y perdroit peu. Mais les choſes ſont autrement; & ſi ceux qui ne ſavent écrire que des bagatelles, ſont nombreux, ceux pour leſquels elles ſont faites, le ſont encore davantage.

Le Génie attendit qu'Azéma eût quinze ans accomplis, & alors il lui parla en ces termes: Votre mere m'a recommandé de faire de vous un homme prudent; il faut donc que vous faſſiez beaucoup de ſottiſes. Vous n'i-

maginez pas ſans doute avoir beſoin d'avis pour cela. Je ne vous en donnerai point. Je vous laiſſe à vous-même juſqu'à ce que vous ne ſachiez plus que faire ; alors je ne vous abandonnerai pas.

Azéma entreprit de répondre à ce diſcours par un compliment gauche & mal-tourné. Je ne vous preſcris pas de dire des ſottiſes, mais d'en faire, interrompit bruſquement le Génie. Lorſque vous aurez envie de parler, que la raiſon & la réflexion conduiſent votre langue. Après avoir achevé ces mots, il diſparut.

Azéma abandonné à lui-même, & conſidérant ſa deſtination, ne ſe trouva pas fort à plaindre. Il réfléchit un moment ſur les moyens de la remplir loyalement, & de bonne foi. Dans le nombre des folies qui entroient dans le plan de ſon Inſtituteur, il y en avoit ſans doute qui méritoient

la préférence ; mais il ne pouvoit les choiſir ſans les connoître, & il ne pouvoit acquérir cette connoiſſance qu'en allant de l'une à l'autre. Il ne réfléchit plus, & il prit le parti de ſe livrer avec excès à toutes celles qui ſe préſenteroient ſur ſon chemin.

Ses commencemens furent brillans. Il ſortoit d'une famille ancienne & honorable, mais point aſſez cependant pour pouvoir dire : Un homme de ma naiſſance. Il ne s'amuſa pas à faire cette diſtinction. La différence qui eſt ſi ſenſible aux yeux d'autrui, n'eſt qu'une nuance imperceptible à ceux de l'homme qui devroit naturellement la faire. Il dédaigna les vertus ſimples & obſcures d'un particulier pour les vices brillans d'un courtiſan. Il eut une meute de chiens, des attelages ſuperbes, des voitures élégantes, un nombreux domeſtique, deux coureurs, trois cuiſiniers, pluſieurs

maîtreſſes, & pas un ami. Il paſſa ſa vie dans la recherche des amuſemens; & l'ennui qui dirigeoit toutes ſes démarches, tous ſes mouvemens, toutes ſes occupations, en fut auſſi le réſultat. En peu de temps il eut diſſipé toute ſa fortune, & il apprit qu'un grand Seigneur n'eſt conſidéré qu'autant qu'il eſt riche, & qu'il ne differe pas d'un pauvre particulier lorſqu'il ne l'eſt plus. Il ſe trouva ruiné ſans avoir même entrevu le plaiſir, & il reconnut, mais trop tard, qu'il ne s'achette point.

Preſſé par ſes créanciers, trompé par ſes maîtreſſes, abandonné par ſes flatteurs, il tomba dans le déſeſpoir, & s'écria : Que ferai-je maintenant ? Une voix aérienne ſe fit entendre, & lui dit : Vas gagner des plumes. C'eſt une belle reſſource, répondit Azéma !

Un avis ſi ridicule le plongea dans

une

une profonde rêverie, qui l'occupa long-temps, & pendant laquelle il marcha devant lui ſans ſavoir où il alloit. Il n'en ſortit qu'à l'entrée de la nuit, qu'il ſe trouva dans une belle avenue qui conduiſoit à un palais vers lequel il porta ſes pas.

La porte en étoit gardée par un Suiſſe dont les épaules étoient ornées de plumes, & le corps chamarré de rubans de toutes les couleurs. A cet habillement, Azéma le prit pour le Génie de ſon ſiecle, &, dans cette idée, il lui fit un compliment convenable. Ami, lui dit le Suiſſe, je vois que vous n'êtes pas familier avec les Génies : je n'ai pas l'honneur de l'être ; j'appartiens à la Fée des rubans. A la Fée des rubans, s'écria Azéma ! j'en ai entendu parler : elle eſt puiſſamment riche ; elle cherche par-tout un mari, ſi je pouvois le devenir ! Je ne ſais pas, répondit le Suiſſe, ſi vous

lui conviendrez; mais vous pouvez eſſayer. Je vais vous mettre entre les mains de ſon Ecuyer qui vous préſentera.

L'Ecuyer parut. Il examina le nouveau venu ; & après avoir marmotté d'un ton de protecteur, Cela peut réuſſir, il l'introduiſit dans un appartement ſuperbe, où il le laiſſa, en lui diſant : Mettez toute votre attention à gagner les plumes.

Pendant quelques momens, Azéma ſe crut ſeul ; bientôt il entendit une voix qui partit d'un lit magnifique, & qui appela : Rouſcha, Rouſcha ? Une femme parut auſſi-tôt pour demander ce que l'on ſouhaitoit. Je veux voir l'Étranger, répondit la voix, qui étoit celle de la Fée des rubans. Tirez mes rideaux. Hé bien, c'eſt un joli jeune homme, en vérité. Rouſcha, laiſſez-nous. Rouſcha ſortit, en répétant à Azéma de ne rien négliger pour gagner les plumes.

Azéma, en voyant la Fée aſſiſe ſur ſon lit, fut pénétré de reſpect, & reſta immobile. Approchez, jeune homme, lui dit-elle. Le jeune homme fit une profonde révérence, & recula deux pas au lieu d'avancer. Que veut dire cela, s'écria la Fée ? Quelle timidité ! Quelle enfance ! Peut-on attacher ſi peu de valeur à mes plumes ?

Azéma, que le reſpect avoit tenu juſqu'à ce moment les yeux baiſſés, les leva ſur la Fée, dont il vit la tête coiffée de la maniere la plus élégante, & chargée d'une multitude incroyable de plumes. Perſuadé, par tous les avis qu'il avoit reçus, qu'il n'avoit rien de plus important que de s'en rendre maître, il s'approcha, & y porta les mains : Il n'eut pas plutôt touché ces plumes, qu'elles ſe trouverent converties en diamans. Ah, Madame ! s'écria-t-il, quelle riche parure ! La trouvez-vous de votre goût, ré-

pondit la Fée ? Jugez-vous qu'elle peut vous aider à vaincre votre timidité ? Hé bien, cette parure eſt à vous ; je ne demande pas mieux que de vous donner toutes ces plumes l'une après l'autre ; mais il faut les mériter. Chaque fois que vous me direz une choſe agréable ou ingénieuſe, vous en aurez une. Ne faut-il que cela, répondit Azéma avec toute la vivacité du tranſport & de la confiance ? j'eſpere bien les emporter toutes. Je ne les regretterai point, reprit la Fée ; mais je vous avertis que je ſuis difficile.

On ſervit une collation élégante à côté du lit de la Fée. Azéma, plein de l'eſpoir de redevenir plus riche qu'il ne l'avoit eté, mit ſon imagination à la torture pour faire de l'eſprit. Il eſſaya ſucceſſivement les épigrammes, les calambours, les bons mots, les railleries, les réparties fines, les nouvelles politiques, & ſur-tout

les ſcandaleuſes. Pas une plume ne ſe détacha. Cela le déconcerta un peu ; mais redoublant d'efforts, il paſſa de la Ville à la Cour, du lever des Miniſtres à la toilette des Actrices, aux ſpectacles, aux bals. Ce fut en vain ; il n'oublia rien, & rien ne réuſſit. La Fée fut à la vérité, tentée une fois de défaire la plus petite de ſes plumes ; mais, après une courte réflexion, elle la laiſſa à ſa place. Elle ordonna enfin à Rouſcha de faire deſſervir ; & ſe trouvant de nouveau ſeule avec Azéma, elle lui dit : Voilà donc, mon enfant, tout ce qu'on appelle eſprit dans le monde ? Oui, Madame, répondit Azéma, & je n'en connois pas d'autre. En ce cas, je garderai donc mes plumes, reprit la Fée.

Azéma fort embarraſſé, fort affligé, propoſa une partie de piquet, où il ſe flatta d'être plus heureux. Il le fut en effet. Il joua d'abord avec tant

de ſuccès, qu'il gagna pluſieurs plumes qui devinrent des diamans, à meſure que la Fée, qui perdoit, les lui remettoit entre les mains. Il éprouva qu'il eſt plus aiſé à bien des hommes de faire fortune par le jeu que par l'eſprit; mais il éprouva auſſi que les richeſſes ainſi acquiſes, ne ſont pas bien ſolides. La chance, qui lui avoit été favorable, tourna; & ſon revers fut ſi conſtant, qu'il auroit perdu tout ce qu'il avoit gagné, ſi la Fée par compaſſion pour ſa jeuneſſe & pour ſes beſoins, n'eût voulu quitter abſolument le jeu. Ne riſquez pas davantage, lui dit-elle. J'attends ce ſoir un nouvel étranger dont la fortune ne ſera pas ſi rapide; mais elle ſera plus durable. Retirez-vous; réaliſez les diamans qui vous reſtent, & puiſſe le ſouvenir du moyen par lequel vous les avez acquis, vous préſerver de les perdre de même!

Azéma ſuivit ce conſeil. Il vendit ſes diamans, paya ſes dettes, racheta tous ſes biens, & reparut dans le monde. Il n'y eut pas vécu quelque temps, que craignant la vie ſolitaire & triſte d'un célibataire, il ſongea à ſe marier. Mais après avoir fait tant de ſottiſes, il ſe défia de lui ; & tremblant d'en faire une nouvelle, il reſta pluſieurs jours ſans oſer prendre une réſolution. Enfin, tourmenté par ſes incertitudes, il s'écria : O mon Génie ! m'abandonneras-tu dans ce moment critique ? Le Génie parut. Me marierai-je ? lui demanda Azéma. --- Sans doute. --- Mais ſi je me marie, ne ſerais-je point expoſé au ſort commun à tant de maris? --- La bonne queſtion, répondit le Génie ! Suis-moi, je vais voir tout-à-l'heure ſi tu ſais choiſir.

Il le conduiſit dans un hôtel habité par les plus jolies femmes du monde.

La vivacité de leur eſprit ajoutoit à leur beauté. L'amour dans leur bouche avoit perdu l'uſage des ſoupirs, & ne s'exprimoit qu'avec le ſourire. La gaieté s'occupoit ſans ceſſe à treſſer les fleurs dont elles enchaînoient leurs amans. Quoique mariées, elles paroiſſoient toutes heureuſes & contentes. Mais leurs maris préſentoient un coup-d'œil bien différent ; ils faiſoient toutes les dépenſes de la maiſon, ſans avoir part aux plaiſirs qui y régnoient. Si par haſard ils prenoient place au milieu de la compagnie joyeuſe, ils y faiſoient la pire de toutes les figures imaginables. Entourés du folâtre eſſaim des ris & des jeux, ils étoient toujours prêts à gronder ; ils reſſembloient à ces porteurs de timbales, ſur les épaules deſquels on bat la marche de l'amour, ſans qu'ils partagent le plaiſir qu'elle fait.

Azéma trouva ce ſpectacle très-

amuſant : mais le Génie l'aſſura que cet hôtel étoit le ſéjour des dupes ; que les maris s'affligeoient de craintes imaginaires, qui les empêchoient de jouir des agrémens qu'ils avoient autour d'eux ; que les amans qu'ils redoutoient ne l'étoient que de nom ; & que toutes ces femmes attachées aux illuſions, aux vanités & aux folies de la mode, étoient dans le fait vertueuſes, avec l'apparence d'une conduite qui ne l'étoit pas.

Il ſe trouvoit dans cette ſociété une jeune perſonne qui n'étoit pas mariée, & qui forma des deſſeins moins ſur le cœur que ſur la main d'Azéma. Elle n'avoit d'autre but que de changer de nom, & d'avoir une maiſon à elle, pour la monter ſur le ton de celle-ci ; mais Azéma craignoit encore plus l'opinion du monde qu'une infidélité réelle mais cachée.

Le Génie le conduiſit enſuite dans

la maiſon d'un riche citoyen : l'élégance & l'abondance s'y réuniſſoient pour le bonheur du maître. La maîtreſſe s'empreſſoit de montrer l'attachement le plus tendre pour ſon mari, ſans employer une liberté indécente, ni une réſerve affectée. Gaie en ſociété, ſenſible avec ſes amis, elle n'invitoit jamais que les perſonnes qui pouvoient être également agréables à elle & à ſon mari ; & quand celui-ci arrivoit, elle le recevoit comme un aimable ami dont elle déſiroit la préſence plus qu'elle ne l'attendoit.

Azéma diſtingua dans cette maiſon une jeune veuve, qui joignoit à la beauté & aux graces un jugement & une diſcrétion rares. Le Génie l'avertit qu'elle avoit une inclination ſecrete, & que s'il l'épouſoit, il ne pouvoit lui garantir que cette inclination ne fût un jour plus forte que ſa vertu. Mais, ajouta-t-il, vous pouvez comp-

ter ſi bien ſur ſa prudence, que vous-même vous ne la ſoupçonnerez jamais de la moindre foibleſſe, & qu'elle paſſera toujours aux yeux du monde pour un modele de ſageſſe & de fidélité conjugales.

A cet avis, Azéma tomba dans une profonde méditation, dont le réſultat fut qu'il ſe décida à épouſer la veuve à tout événement ; car, dit-il, ſi je prends la coquette, quoiqu'elle ait la vertu d'une Sainte, ſa conduite en public fera que perſonne n'y croira ; mille voix s'éleveront pour me tourner en ridicule, & mon nom égayera les épigrammes & les bons mots de ce qu'on appelle la bonne compagnie. La veuve, au contraire, étant à l'abri de tout ſoupçon, mon repos domeſtique ne pourra être troublé par la voix de la diffamation ; & lorſque mes yeux & mes oreilles ne ſeront point bleſſés, pourquoi irai-je me

tourmenter à chercher mon propre malheur ?

C'eſt ainſi que raiſonna Azéma, & il eut raiſon. Le Génie convint avec lui que la prudence dans une femme eſt auſſi eſtimable que la conſtance, & même préférable dans un temps où toute apparence de vertu eſt hors de mode & ſacrifiée à la vanité & au ton d'un ſiecle, qui, quoi qu'en diſent des Moraliſtes chagrins, eſt plus diſſipé peut-être que corrompu.

SOPHRONIME,

NOUVELLE GRECQUE.

SOPHRONIME naquit à Thebes; ſon pere, d'une famille ancienne de Corinthe, étoit venu s'établir dans la capitale de la Béotie : il y mourut, ſa femme le ſuivit bientôt. Sophronime à douze ans ſe trouva ſans parens, ſans fortune & ſans protecteur.

De tout ce qui lui manquoit, il ne regrettoit que ſon pere & ſa mere. Le pauvre enfant alloit pleurer tous les jours ſur leur tombe; il revenoit enſuite manger le pain que lui donnoit par charité un prêtre de Minerve.

Un jour que le malheureux orphelin s'étoit perdu dans la ville, il entra dans l'attelier du fameux Pra-

xitele. Il eſt ſaiſi d'un tranſport involontaire, à la vue de tant de chef-d'œuvres; il regarde, il admire; & s'adreſſant à Praxitele, avec cette hardieſſe & ces graces qui n'appartiennent qu'à l'enfance: » Mon pere, » lui dit-il, donne-moi un ciſeau, » & apprends-moi à devenir un » grand homme comme toi «. Praxitele regarde ce bel enfant; il eſt étonné du feu qui brille dans ſes yeux; & l'embraſſant avec tendreſſe: » Oui je ſerai ton maître, lui répond-» t-il; reſte avec moi, j'eſpere que » tu me ſurpaſſeras. «

Le jeune Sophronime, heureux & reconnoiſſant, ne quitta plus Praxitele, & ſentit bientôt ſe développer le grand talent qu'il avoit reçu de la nature; à dix-huit ans il faiſoit déjà des ouvrages que ſon maître auroit avoués.

Malheureuſement pour lui, à cette

époque, Praxitele mourut, & laiſſa par ſon teſtament une ſomme aſſez conſidérable à ſon éleve favori. Sophronime fut inconſolable. Le ſéjour de Thebes lui devint odieux ; il quitta ſa patrie, & employa le legs de ſon bienfaiſteur à parcourir la Grece.

Comme il portoit dans toutes les villes cet amour du beau, le déſir d'apprendre qui l'avoit enflammé dès l'enfance, chaque jour le rendoit plus inſtruit, chaque chef-d'œuvre qu'il voyoit lui apprenoit un ſecret. Le beſoin de plaire acheva de polir ſon caractere & ſon eſprit ; plus modeſte à meſure qu'il devenoit plus ſavant, penſant toujours à ce qui lui manquoit, & jamais à ce qu'il avoit acquis, Sophronime à vingt ans fut le plus habile & le plus aimable des hommes.

Réſolu de ſe fixer dans une grande ville, il choiſit Milet, Colonie Grec-

que, ſur la côte d'Ionie : il y acheta une petite maiſon, des blocs de marbre, & fit des ſtatues pour vivre.

La réputation trop lente quelque fois à ſuivre le mérite, ne le fut pas pour Sophronime. Ses ouvrages furent eſtimés ; l'on ne parla bientôt plus que de ſon talent. Le jeune Thébain, ſans ſe laiſſer enivrer de ces éloges, redoubla d'efforts pour les mériter. Tranquille & ſolitaire dans ſon attelier, il conſacroit ſa journée au travail ; le ſoir il ſe repoſoit en liſant Homere : ce plaiſir utile élevoit ſon ame, & fourniſſoit à ſon génie les idées du lendemain. Satisfait du jour paſſé & prêt pour le jour à venir, il remercioit les Dieux, & ſe livroit au ſommeil.

Ce bonheur ne dura pas. Le ſeul ennemi qui puiſſe ôter le repos à la vertu, ne laiſſa pas Sophronime en paix. Carite, fille d'Ariſtée, premier

magiſtrat de Milet, vint, avec ſon pere, viſiter l'atelier du jeune Thébain.

Carite effaçoit toutes les Beautés d'Ionie, & ſon ame étoit encore plus belle que ſon viſage. Ariſtée ſon pere, le plus riche des Miléſiens, s'étoit conſacré tout entier à l'éducation de ſa fille. Il n'eut pas de peine à lui faire aimer la vertu; ſes tréſors prodigués lui donnerent tous les talens qui l'embelliſſent. Carite, avec ſeize ans, un eſprit fin, une ame tendre, une figure charmante, penſoit comme Platon, & chantoit comme Orphée.

Sophronime, en la voyant, ſentit un trouble, une émotion qui lui étoient inconnus. Il baiſſa les yeux, il balbutia. Ariſtée attribuant ſon embarras au reſpect, le raſſura par des paroles pleines de bonté: » Montrez-» nous, lui dit-il, votre plus belle » ſtatue; tout le monde vante votre

» talent. Hélas ! répondit Sophro-
» nime, j'ai oſé faire une Vénus,
» dont j'étois content juſqu'à ce jour,
» mais je vois bien qu'il faut la re-
» faire «. En diſant ces mots, il découvroit ſa Vénus, & jetoit un coup-d'œil timide ſur Carite. Celle-ci, qui avoit compris ſes paroles, faiſoit ſemblant de s'occuper de la ſtatue, & penſoit au jeune ſculpteur.

Ariſtée, après avoir admiré les ouvrages de Sophronime, ſortit de l'attelier, & lui promit de venir le revoir. Carite, en le quittant, le ſalua d'un air gracieux. Le pauvre Sophronime s'apperçut pour la premiere fois, quand elle fut partie, qu'il reſtoit tout ſeul dans ſa maiſon.

Ce ſoir-là il ne lut point Homere; il réfléchit ; il ſe répéta bien qu'il alloit faire le malheur de ſa vie, s'il oſoit aimer celle qu'il ne pouvoit jamais poſſéder. Le lendemain, au

lieu de travailler, il ſe redit tout ce qu'il avoit penſé la veille. Sa raiſon combattit de toute ſa force contre le penchant qui l'entraînoit : mais depuis que le monde eſt monde, aucun de ces combats n'a fini à l'avantage de la raiſon.

Déjà depuis long-temps Sophronime ſe diſoit tous les jours qu'il falloit oublier Carite, & tous les jours il couroit la ville dans l'eſpérance de la voir un moment. Plus de travail, plus de repos ; les ſtatues imparfaites reſtoient au fond de l'attelier, ſans qu'il daignât les regarder. Apollon, Diane, Jupiter n'étoient plus rien pour Sophronime ; toujours occupé de Carite, il paſſoit ſa vie dans les cirques, dans les lieux publics, dans les promenades. Quand il ne l'avoit pas vue, il revenoit penſer à elle ; quand il l'avoit apperçue, il revenoit s'occuper des moyens de la revoir.

Enfin, ſa réputation, ſa conſtance, ſon adreſſe lui ouvrirent la maiſon d'Ariſtée. Il vit plus ſouvent Carite, il n'en fut que plus amoureux. Comment oſer le lui dire ? Comment un ſculpteur ſans fortune, ſans parens, pouvoit-il prétendre au premier parti de la ville ? Tout juſqu'à ſa délicateſſe, lui défendoit de parler. Carite étoit ſi riche, qu'il n'étoit pas permis à un homme pauvre de la trouver belle. Sophronime ſavoit tout cela ; il étoit ſûr de ſe perdre en ſe déclarant, mais il falloit mourir ou ſe déclarer. Il écrivit à Carite. Cette lettre ſi tendre, ſi ſoumiſe, ſi reſpectueuſe, fut confiée à un eſclave d'Ariſtée, à qui Sophronime donna tout ce qu'il avoit amaſſé du prix de ſes ſtatues. L'infidelle eſclave, au lieu de porter la lettre à Carite, courut la livrer à ſon pere.

Le vieux Ariſtée, indigné de l'au-

dace, abuſa, pour la premiere fois, du droit que lui donnoit ſa charge. Il ſuppoſa des crimes à Sophronime, l'accuſa lui-même dans le conſeil, & le fit bannir de la ville.

Le malheureux attendoit chaque jour, en tremblant, la réponſe de l'eſclave; il reçut l'ordre de quitter Milet. Il ne douta pas que Carite offenſée n'eût elle-même ſollicité cette vengeance: J'ai mérité mon ſort, s'écria-t-il, mais je ne puis m'en repentir. O Dieux! rendez-la heureuſe, & raſſemblez ſur ma tête tous les maux qui pourroient troubler ſa vie. Sans murmurer de la rigueur de ſes juges il s'achemina triſtement vers le port, & s'embarqua ſur un vaiſſeau Crétois, qui mettoit à la voile; ce ne fut pas ſans verſer des larmes qu'il perdit de vue cette ville où il laiſſoit tout ce qu'aimoit ſon cœur.

Cependant le pere de Carite crut

devoir cacher à ſa fille le véritable motif qui avoit fait bannir Sophronime ; Carite s'en douta. Elle avoit lu dans les yeux du Thébain tout ce qu'elle n'auroit oſé lire dans ſa lettre ; elle donna quelques pleurs au ſouvenir d'un homme devenu malheureux pour l'avoir aimée : mais Carite étoit bien jeune, elle l'oublia bientôt ; & Ariſtée, tranquille, ne ſongeoit plus qu'à marier ſa fille, lorſqu'un évenement extraordinaire répandit la conſternation dans Milet.

Des pirates de Lemnos ſurprirent un quartier de la ville. Avant que les citoyens armés fuſſent accourus pour les chaſſer, ces barbares pillerent le temple de Vénus, & enleverent juſqu'à la ſtatue de la Déeſſe. Cette ſtatue étoit le Palladium de Milet : à ſa poſſeſſion étoit attachée la félicité des Miléſiens.

Le peuple conſterné envoie des

Ambaſſadeurs à Delphes, pour conſulter Apollon. L'Oracle répond que » Milet ne ſera en ſureté que lorſ- » qu'une nouvelle ſtatue de Vénùs, » auſſi belle que la Déeſſe même, » aura remplacé celle que l'on a » perdue. «

Sur le champ les Miléſiens font publier dans toute la Grece, que la plus belle fille de Milet, & quatre talens d'or, ſeront la récompenſe du ſculpteur qui remplira les conditions de l'Oracle. Pluſieurs fameux artiſtes arrivent avec leurs ouvrages ; on les expoſe ſur la place publique ; les Magiſtrats, le peuple admirent : mais dès que la ſtatue eſt poſée ſur l'autel, un pouvoir ſurnaturel la renverſe. Les Miléſiens déſeſpérés regrettent alors Sophronime ; ils demandent à grands cris que l'on s'occupe de le chercher.

Ariſtée lui-même eſt obligé de

prendre des informations ſur le vaiſſeau Crétois où le malheureux banni s'étoit embarqué. L'on rapproche les époques, les jours ; l'on envoie juſqu'en Crete ; & l'on apprend que ce vaiſſeau a péri avec tout ſon équipage à la hauteur de l'iſle de Naxe.

Les Miléſiens déſolés, s'en prennent à leur Magiſtrat, & de ſon peu de vigilance, cauſe de l'invaſion des Barbares, & de la mort de Sophronime, qu'il avoit fait bannir injuſtement. Le peuple paſſe bientôt du murmure à la révolte : il court à la maiſon d'Ariſtée, il l'entoure, il la force. Les larmes de Carite, ſes cris, ſes prieres ne peuvent ſauver ſon pere ; Ariſtée eſt ſaiſi, chargé de fer & traîné dans un cachot. Le peuple décide qu'il n'en ſortira que lorſque la ſtatue de Vénus aura été remplacée.

Carite au déſeſpoir, veut aller elle-même à Athenes, à Corinthe, ou à Thebes,

Thebes, chercher un artiſte qui puiſſe délivrer ſon pere. Elle prend d'abord des meſures pour adoucir ſa priſon; un eſclave ſûr doit veiller à tous ſes beſoins. Carite, tranquille de ce côté, équipe un vaiſſeau, le charge de tréſors, & part.

Les premiers jours les vents ſemblent la protéger; la moitié du chemin eſt déjà faite, lorſqu'un orage épouvantable détourne le vaiſſeau de ſa route, & force le pilote de ſe réfugier dans une anſe qui lui étoit inconnue. A peine y eſt-il, que l'orage ceſſe, le ſoleil revient, & Carite, invitée par la beauté du temps, veut deſcendre à terre, pour ſe repoſer quelques heures de la fatigue de la mer. Elle eſt bientôt ſur le rivage. Un doux ſommeil, ſur un lit de gazon, la délaſſe, & lui fait oublier pour un moment toutes ſes peines. Ce ſommeil ne fut pas long: Carite

s'éveille, & voyant que ſes eſclaves dormoient encore, elle ne veut pas les troubler. Seule avec ſes chagrins, elle ſe promene ſur la rive; & déſirant connoître ces lieux inhabités, elle franchit les rochers qui mettoient à l'abri des flots l'intérieur de l'Iſle. Elle apperçoit une vallée délicieuſe, traverſée par deux petits ruiſſeaux, & couverte d'arbres fruitiers. Elle s'arrête pour contempler ce beau ſpectacle. La nature étoit alors dans les plus beaux jours du printemps; tous les arbres ſont fleuris; les gouttes d'eau de l'orage paſſé, pendent encore à l'extrémité de chaque fleur, & le ſoleil, en les frappant de ſes rayons, parſeme les branches de pierres précieuſes. Les papillons, heureux de revoir le beau temps, recommencent à voler ſur les campanelles; des légions d'abeilles bourdonnent au-deſſus des arbres, n'oſant pas tou-

cher aux fleurs, de peur de mouiller leurs ailes tranſparentes. Le roſſignol & la fauvette, revenus de leur frayeur, font retentir l'écho de leur ramage, tandis que leurs femelles, plus tendres, & ne ſongeant qu'à l'amour, voltigent ſur la prairie, eſſayent avec leur bec le foin encore trop vert pour elles; & lorſqu'elles ont trouvé un brin d'herbe ſec & flexible, pleines de joie, elles l'emportent à tire d'ailes au nid qu'elles ont commencé.

Carite admira ce ſpectacle, & ſoupira. Elle deſcendit dans le vallon, & traverſant la prairie, elle apperçut une petite cabane, entourée de noyers verts. Un boſquet lui en déroboit l'entrée; elle entre dans ce boſquet, elle entend le murmure d'un ruiſſeau qui ſerpentoit à ſes pieds; bientôt les accens d'une lyre ſe mêlent à ce bruit ſi doux; elle écoute

une voix douce & tendre chante ces paroles :

J'ai payé cher ce court moment d'erreur,
Où j'ai cru que l'amour ſuffiſoit pour lui plaire.
Je reſſemble à ce téméraire
Dont la Reine du Ciel avoit ſéduit le cœur:
Junon, plus barbare que ſage,
Feignit juſques à lui d'abaiſſer ſes appas;
Il crut la ſerrer dans ſes bras.....
Le malheureux n'embraſſoit qu'un nuage.
Tel eſt mon triſte ſort, hélas!
Et je ſens trop que ma peine cruelle
Doit ſurvivre même au trépas,
Si l'ame eſt immortelle,
L'amour ne l'eſt-il pas?

La voix n'avoit pas achevé, que Carite, reconnoiſſant Sophronime, tombe évanouie : au bruit qu'elle fait, il accourt, il la voit, il la prend dans ſes bras, il la regarde encore, il ne peut croire à ſon bonheur; il la porte au bord du ruiſſeau : de l'eau jetée ſur

ſon beau viſage la fait bientôt revenir à elle ; Sophronime étoit à genoux : Êtes-vous Carite, diſoit-il, ou bien une divinité ? Je ſuis la fille d'Ariſtée, lui répondit-elle avec douceur ; mon pere eſt en danger, vous ſeul pouvez le ſauver. Ah ! parlez, reprit Sophronime avec tranſport, que faut-il faire ? ma vie eſt à lui comme à vous.

Carite alors lui raconta le ſervice qu'il pouvoit rendre à ſa patrie & à ſon pere. A meſure qu'elle parloit, la joie brilloit dans les yeux de Sophronime : Raſſurez-vous, lui dit-il d'un air fier ; j'ai dans ma cabane un ouvrage qui doit plaire à votre Déeſſe, comme à vos concitoyens : il eſt à vous dès ce moment, Carite ; mais j'exige que vous ne le voyez que dans le temple de Milet.

La fille d'Ariſtée y conſentit, & Sophronime lui raconta comment il

s'étoit ſauvé du naufrage, ſeul avec ſes outils de ſculpture. Il avoit trouvé dans cette Iſle déſerte, de l'eau, des fruits & du marbre. Tranquille dans la cabane qu'il s'étoit conſtruite, il avoit travaillé au chef-d'œuvre qui devoit délivrer Ariſtée. Venez, ajouta-t-il, venez voir l'aſile où je vivois en penſant à vous.

Carite ſuit Sophronime, & entre avec lui dans ſa chaumiere: par-tout le nom de Carite étoit écrit, par-tout ſon chiffre & celui de Sophronime étoient enlacés: Pardonnez, lui dit le ſculpteur; ſeul dans cette iſle, j'oſois tracer les ſentimens de mon cœur, je n'avois pas peur d'être exilé. Ce mot fit venir les larmes aux yeux de la tendre Carite; elle regarda Sophronime, & lui ſerrant preſque la main: Ah! lui dit-elle, ce n'eſt pas moi..... Elle n'acheva pas, & conſidérant une ſtatue couverte d'un voile

qui étoit ſur une eſpece d'autel : Hâtons-nous, ajouta-t-elle, d'aller trouver mes eſclaves, ils emporteront ce chef-d'œuvre, que je ne dois voir qu'à Milet : vous viendrez avec moi ; & quel que ſoit l'événement, je ſens que nous ne nous quitterons plus.

Sophronime tranſporté, oſa baiſer la main de Carite, qui ne s'en fâcha pas. Ils alloient prendre le chemin du rivage, quand ils furent joints par les eſclaves & les matelots, qui, alarmés de l'abſence de leur maîtreſſe, parcouroient l'Iſle en la cherchant. Carite leur ordonna de porter avec précaution ſur le vaiſſeau la ſtatue voilée ; on lui obéit. Sophronime ne quitta pas ſa cabane ſans remercier avec des larmes les divinités champêtres qui l'avoient protégé dans cet aſile. Il poſa ſur l'autel où avoit été la ſtatue, tous ſes outils, & les conſacra au Dieu Pan ; enſuite baiſant

reſpectueuſement le ſeuil de la porte: Je reviendrai, s'écria-t-il, mourir ici, ſi je ne peux vivre pour Carite. Après ces adieux, ils gagnerent le vaiſſeau, & reprirent la route de Milet.

La traverſée ne fut pas longue, heureuſement pour Carite, qui vouloit que Sophronime eût délivré ſon pere avant de lui avouer ſa tendreſſe. Si le voyage eût duré plus long-temps, peut-être le ſculpteur eût-il été récompenſé par cet aveu, avant d'avoir mérité de l'être. Mais la ſageſſe de Carite, le reſpect de Sophronime, & ſur-tout le vent favorable, firent arriver les deux amans comme ils étoient partis de l'Iſle déſerte.

Le nom de Sophronime répandit la joie dans Milet. Le peuple qui l'aimoit, s'aſſemble, & décide que ſa ſtatue n'a pas beſoin d'être examinée par les citoyens, & qu'elle doit ſur le champ ſubir l'épreuve de l'autel

de Vénus. On ſe rend au temple, une foule immenſe le remplit; Carite ſuivoit en tremblant Sophronime, qui s'avançoit avec ſa ſtatue couverte d'un voile. Il la poſe ſur l'autel d'un air modeſte, mais non timide; la ſtatue reſte debout. Alors il la découvre, & tout le monde reconnoît les traits de Carite. C'étoit elle, c'étoit ſa maîtreſſe que l'amoureux ſculpteur avoit pris pour modele de ſa Vénus. Le portrait de Carite étoit ſi bien dans ſon cœur, que, loin d'elle, dans ſon Iſle, il avoit pu ſe paſſer d'original, & en la faiſant reſſemblante, il avoit rempli les conditions de l'Oracle, qui exigeoit une ſtatue auſſi belle que Vénus même.

La Déeſſe ſatisfaite, & non jalouſe, accepte l'offrande, & manifeſte par la bouche de ſon grand-prêtre, que l'Oracle étoit accompli. Le peuple pouſſe des cris de joie, il environne

Sophronime, il lui demande avec transport de choisir sa récompense. Délivrez Aristée, répond-il, & je suis trop payé. On vole à la prison du vieillard; Carite, pressée dans la foule, veut être la premiere à briser les fers de son pere; elle l'embrasse, elle l'instruit de son bonheur, & baisse les yeux toutes les fois qu'elle prononce le nom de Sophronime. Aristée reconnoissant, demande son libérateur; il se jette dans ses bras, il le baigne de ses larmes: Mon ami, lui dit-il, je fus bien coupable; mais Carite doit réparer mon crime. En disant ces mots, il joint dans ses mains celles des deux amans. Tout le peuple applaudit, tous sont heureux de leur bonheur; & Sophronime & Carite vont se jurer une éternelle fidélité au pied de cette statue, preuve certaine de la beauté de Carite & de l'amour de son époux.

L'ÉDUCATION PÉDANTESQUE,

OU

RIEN DE TROP,

CONTE.

LE théâtre de la ſcene qu'on va lire, eſt aſſez loin de nous pour la date & pour la diſtance; les Acteurs exiſtoient avant le ſiege de Troye, à Troye même. Pâris n'avoit pas encore traverſé les mers pour aller faire une maîtreſſe, & Ménélas n'avoit pas renverſé tout un empire pour ravoir ſa femme; mais Priam étoit déjà depuis long-temps ſur le Trône.

Policléas avoit un fils: c'étoit un bon vieillard qui ſavoit beaucoup mieux aimer ſes enfans que les élever. Il avoit de la tendreſſe de reſte, & il lui manquoit des lumieres. Il eut au moins aſſez de jugement pour

ſe méfier de ſon cœur & de ſon eſprit. Il choiſit un inſtituteur à ſon fils ; il vouloit, à quelque prix que ce fût, faire de ce fils un fort bon ſujet. On va voir ſi le maître qu'il avoit choiſi étoit propre à remplir ſes vues. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que Policléas n'épargna rien pour le ſuccès. Il fit même ce qu'on n'auroit pas dû attendre de lui ; pour ne point gêner ſon éducation, il conſentit à ſe priver de la vue de ſon fils, qu'il envoya avec ſon maître à quelques lieues de Troye.

Le maître s'appeloit Manaſſus, & l'éleve avoit nom Lénidor. Ce Manaſſus étoit l'homme le plus méthodiquement ſavant qu'on ait vu avant & après le ſiege de Troye. Il connoiſſoit fort bien ſes anciens Auteurs, que nous ne connoiſſons point, & il les citoit avec la plus ſcrupuleuſe fidélité. Egalement correct dans ſa conduite & dans ſes diſcours, il ſem-

TAYLOR INST. OXFORD

bloit, en parlant, compter & meſurer tous ſes mots, comme il comptoit & meſuroit ſes pas en marchant. Depuis trente ans, il ſe levoit, dînoit, ſoupoit & ſe couchoit à la même heure. Il régnoit dans ſon cabinet un ordre merveilleux. Il prétendoit qu'un homme dont le domeſtique étoit dérangé, ne pouvoit pas avoir une bonne logique. Il diſoit ſouvent à ſon éleve: Comment voulez-vous ranger vos idées, ſi vous ne ſavez pas ranger votre appartement? Croyez-moi, ajoutoit-il, chaque livre hors de ſa place dans un cabinet, annonce une idée dérangée dans la tête de ſon maître.

Mais s'il étoit méthodique dans ſes leçons, il étoit bien auſſi exact à rendre compte à Policléas de la conduite & des progrès de ſon éleve. Tous les jours il écrivoit ce que Lénidor avoit fait le jour d'auparavant;

& chaque matin, Policléas recevoit le bulletin de la veille, où chaque action de ſon fils étoit bien articulée, bien motivée, & datée fort exactement pour l'heure & le lieu. L'Inſtituteur avoit voulu par goût s'aſſujettir à cette loi; & Policléas y avoit ſouſcrit d'autant plus volontiers, qu'il y étoit engagé, comme on va voir, par des motifs particuliers.

Policléas étoit un des premiers perſonnages de l'État; & comme il avoit obtenu la faveur de la Cour par ſa naiſſance & par ſes ſervices, il avoit auſſi mérité la protection des Dieux par ſa longue piété. Jupiter, qui ne fait plus de miracles, mais qui en faiſoit alors, lui avoit promis, par ſon oracle, d'exaucer les ſix premiers vœux qu'il lui adreſſeroit. Or ce bon vieillard étoit fort aiſe d'apprendre fréquemment des nouvelles de Lénidor, afin de pouvoir implorer à pro-

pos le pouvoir de Jupiter, & faire, pour ainſi dire, concourir le Maître des Dieux à l'éducation de ſon fils.

Lénidor avoit déjà pris l'âge de puberté, quand le pere reçut un jour le bulletin qu'on va lire :

» Hier matin, à ſix heures & dix » minutes, près la porte de Scée, le » penchant naturel d'un ſexe vers » l'autre, s'eſt déclaré dans Lénidor » d'une maniere effrayante. «

Après cela, Manaſſus racontoit comment les yeux de ſon éleve s'étoient enflammés, en voyant paſſer une jeune fille ; comment il avoit voulu courir après elle ; comment ſa voix ; comment, &c. Enſuite il s'étendoit ſavamment ſur les dangers de la paſſion de l'amour, & rendoit compte à Policléas des efforts d'éloquence qu'il avoit faits auprès de ſon éleve, afin de lui inſpirer de l'éloignement pour les femmes.

Le pere épouvanté lui-même par la frayeur du pédagogue, courut aux autels de Jupiter, ſon protecteur, & le pria de vouloir bien, ſuivant le vœu de Manaſſus, inſpirer à ſon fils de l'éloignement pour les femmes. Jupiter, lié par ſa promeſſe envers Policléas, fut obligé de l'exaucer.

Manaſſus aimoit les hommes, & par conſéquent il n'aimoit point la guerre. Un jour il s'apperçut que Lénidor ayant trouvé par haſard ſous ſa main une épée, s'en étoit ſaiſi avec ardeur, & ne vouloit pas la quitter. A cette vue, l'indignation & la terreur s'emparerent de Manaſſus; & le lendemain de grand matin, nouveau bulletin en campagne.

» Hier à trois heures préciſes, au » bord du Simoïs, près d'un boſquet » où la belle Vénus venoit trouver » le jeune Anchiſe, une fievre mar- » tiale eſt venue pour la deuxieme

» fois agiter le cœur de Lénidor, » qui annonce une violente paſſion » pour la guerre. «

Nouvelles alarmes de la part du pere ; nouvelle priere à Jupiter, & Jupiter de l'exaucer.

Un troiſieme bulletin vint apprendre à Policléas que ſon fils étoit bienfaiſant ; mais que ſouvent il plaçoit mal ſes bienfaits, & qu'il ne pouvoit ſe mettre dans la tête qu'on ne doit jamais donner, ſans ſavoir à qui l'on donne.

Une autre fois, grande ſemonce à Lénidor, & grandes plaintes au pere, ſur ce que ſon fils avoit été convaincu d'avoir joué aux échecs quelques minutes plus tard qu'il n'auroit dû : ce qui annonçoit une grande paſſion pour le jeu.

C'eſt ainſi que Manaſſus épioit chez ſon éleve les moindres défauts, pour les extirper dès leur naiſſance ; &

Policléas alloit implorer Jupiter, qui mettoit toujours la derniere main à l'ouvrage.

Quand le maître eût cru avoir rempli ſa tâche, il écrivit en ces termes à Policléas :

» Ce jourd'hui à quatre heures, je » vous écris pour vous avertir que » demain à la même heure, nous » nous mettrons en route, mon éleve » & moi, pour aller vous rejoindre. » D'un enfant informe que vous » m'aviez confié, j'ai ſu faire un être » parfait. «

En effet, le lendemain à quatre heures très-préciſes, il ſe mit en marche avec ſon être parfait; & ils arriverent le même jour auprès de Policléas, qui penſa mourir de joie en embraſſant ſon fils.

Lénidor fut annoncé avec faſte dans le monde; & l'on ne manquoit pas de motifs pour ſon éloge. Il n'avoit

ni la paſſion du jeu, ni celle des femmes, & il avoit vingt ans; il prouvoit démonſtrativement, par des raiſons & par des exemples, que la guerre étoit le fléau de l'humanité; il raiſonnoit vertu, & s'y connoiſſoit comme Socrate lui-même; enfin on ne lui trouvoit aucun des défauts de la jeuneſſe.

Lénidor reçut par-tout un accueil diſtingué, le pere des complimens, & le pédagogue des éloges & des penſions. Mais quand on ſe fut familiariſé avec ce prodige, la critique trouva bientôt à mordre à la perfection de Lénidor.

Son cœur auprès d'une jolie femme, étoit auſſi invulnérable que celui d'un vieux Philoſophe; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que par-là même il étoit groſſier, impoli, quand il ſe trouvoit dans un cercle.

C'eſt un mal que d'aimer trop le

jeu ; mais on jugea, dans pluſieurs maiſons, que c'étoit encore un grand mal que de ne l'aimer point du tout. Plus d'une fois, s'étant trouvé néceſſaire pour une partie, il refuſa (aſſez poliment pourtant, quoiqu'il parlât à des dames), & l'on dit preſque tout haut, qu'il étoit abſurde que tout le monde s'ennuyât, parce qu'un ſeul homme ne vouloit pas s'amuſer. On le décida un être inutile, & un fort mauſſade perſonnage.

Cependant l'enlèvement d'Hélene étoit conſommé, & le ſiege de Troye commençoit. Policléas étant un des premiers hommes de l'Etat, on lui perſuada, quoique avec beaucoup de peine, qu'il devoit envoyer ſon fils contre l'ennemi ; & comme Lénidor paſſoit pour être d'une ſageſſe miraculeuſe, on le détacha avec une petite troupe bien aguerrie, contre Ménélas qu'on ſavoit être cantonné dans une

eſpece de petit bourg voiſin, avec un détachement de l'armée. Sa marche fut ſi prompte & ſi ſecrete, que Ménélas n'apprit leur arrivée que par le cri des mourans qui tomboient pêle-mêle ſous les épées Troyennes. Le carnage devoit être général; c'étoit pour les Troyens une victoire, peut-être même le ſalut de la malheureuſe Troye; car la mort de Ménélas eût pu terminer cette guerre qu'on n'entreprenoit que pour lui. Mais à la vue du ſang qui ruiſſeloit, l'ame du philoſophe Lénidor ſe ſouleva: O ſainte humanité, dit-il, j'entends ta voix! En même temps il crie, armes bas, à ſa troupe, avec une voix tonnante. Le fer tombe des mains des aſſaillans, & Lénidor ordonne ſoudain la retraite. Les Grecs, preſque auſſi étonnés de leur départ qu'ils l'avoient été de leur arrivée, eurent le temps de prendre les armes; ils

coururent après les fuyards, qu'ils taillerent en pieces; & Lénidor vainqueur, ne revint à Troye que pour annoncer ſa défaite. Cette affaire lui fit peu d'honneur; & l'on décida que, pour avoir été trop bon philoſophe, il avoit été mauvais citoyen.

On le ſurprit encore dans d'autres ſingularités à-peu-près pareilles, & qui partoient également d'un principe louable. Par exemple, inſtruit à ne pas donner le titre de vertu à ce qui n'en avoit que l'apparence, il ſcrutoit ſi fort les motifs des belles actions qu'on racontoit devant lui, qu'il les réduiſoit preſque à rien. Il oublioit que les vertus humaines tiennent néceſſairement un peu de l'humanité; & comme aſſez ſouvent ce qui étoit éloge dans la bouche d'autrui, devenoit, ſans méchanceté, une ſatire en paſſant par la ſienne, il ſe fit des ennemis en foule, & pas un ami.

Il aimoit pourtant la bienfaiſance, mais il avoit une plaiſante maniere de l'exercer. Il s'étoit fait une loi ſi inviolable de placer bien ſes ſervices, qu'un jour ayant à ſecourir un infortuné qu'une heure de retard pouvoit faire périr, il voulut auparavant s'informer de ſa vie & de ſes mœurs.

Policléas, étonné des reproches qu'on faiſoit à ſon fils, conſulta un vieux camarade, qui lui répondit: Mon ami, celui qui a élevé Lénidor, eſt vraiment l'ennemi du vice & l'ami de la vertu; mais il me paroît ignorer deux points capitaux: le premier, c'eſt qu'il y a telles qualités qui tiennent eſſentiellement à tels défauts; & que ſouvent, en déracinant trop fort un vice, on riſque d'extirper une vertu; le ſecond, c'eſt que la maxime qui dit, *Rien de trop*, doit être la deviſe du ſage.

A ces réflexions, l'ami ajouta u

conſeil qui fut ſuivi par Policléas. On mit les farouches vertus de Lénidor aux priſes avec la beauté d'une jeune Troyenne qui en avoit plus appris de la ſimple nature, que de longues études n'en avoient enſeigné au maître & à l'éleve tout à la fois. Il fallut du temps & des ſoins pour entreprendre ce grand œuvre; mais quand elle s'apperçut que Lénidor commençoit à la trouver jolie, elle arrangea pour lui un nouveau plan d'éducation. L'écolier trouva bientôt que les leçons de Zanire (c'étoit ſon nouveau maître) avoient un charme que n'avoient pas celles de Manaſſus. Cependant, comme elles étoient bien différentes de celles qu'il avoit reçues du dernier, il eut toutes les peines du monde à s'y accoutumer; mais à meſure que Zanire prenoit un nouvel aſcendant ſur lui, elle lui donnoit une nouvelle tâche à remplir.

Elle

Elle lui fit apprendre quelques jeux de ſociété ; elle ne vouloit pas qu'il fût joueur, mais elle vouloit qu'il jouât.

Dès le commencement elle lui avoit preſcrit la maniere dont il devoit lui faire ſa cour ; & elle avoit arrangé ſon plan de façon que Lénidor ſe corrigeât par les mêmes moyens qu'il emploîroit pour lui plaire. Par exemple, les douceurs qu'il devoit lui dire, c'étoit de lui communiquer tantôt une lettre de remercîment de la part de quelque malheureux qu'il auroit ſecouru preſque ſans examen ; tantôt, quelque autre choſe du même genre : l'éloge de quelque brave Militaire qui avoit bien ſervi l'Etat, avoit auprès d'elle la valeur d'un compliment fait à ſa beauté : on lui tenoit compte d'un ſalut gracieux, d'un honnête propos adreſſé à quelque jolie femme ; & la récompenſe étoit toujours prête. C'étoit

un mot tendre, un regard amoureux; on alloit même un peu plus loin. C'eſt ainſi que Zanire ſut faire à la fois de Lénidor un honnête homme & un homme aimable; c'eſt ainſi qu'une jolie femme corrigea l'ouvrage d'un Dieu & d'un Savant. A la fin Zanire épouſa ſon eleve, qui la rendit heureuſe après qu'elle l'eut rendu ſage.

LE GENTILHOMME ET LE VANNIER, CONTE.

L'HOMME, dans les ſociétés policées, ſemble attacher plus de prix à ce qui lui eſt étranger, qu'à ce qui lui eſt perſonnel. Les diſtinctions, les rangs, les richeſſes, ces chimeres de convention, que le haſard diſtribue, & dont il tire tant de vanité, ne ſont chez lui que des acceſſoires, & ne le conſtituent pas. » Laiſſez à l'homme » civiliſé le temps de raſſembler ſes » machines autour de lui, on ne peut » douter qu'il ne ſurmonte facile- » ment l'homme ſauvage. Mais ſi » vous voulez voir un combat plus » inégal encore, mettez-les nus & » déſarmés vis-à-vis l'un de l'au-

» tre «. Ce que Jean-Jacques a dit au phyſique, peut s'entendre auſſi au moral.

Les Iſles de Salomon, répandues dans le vaſte océan qu'on appelle la Mer du Sud, ont reçu ce nom de la plus conſidérable de ces Iſles, dont un homme de génie tira les habitans de la longue barbarie dans laquelle ils avoient vécu juſqu'à lui. Il les raſſembla, les poliça, leur donna des lois, leur fit connoître les douceurs de la ſociété, & leur apprit les premiers arts qui la rendent agréable. Les peuples ſenſibles reconnurent leur bienfaiteur pour leur Roi. Ses deſcendans marchant ſur ſes traces, perfectionnerent ſon ouvrage, & régnerent comme lui par les bienfaits. Cette origine de la dignité ſouveraine, fut auſſi celle des diſtinctions dans l'Iſle de Salomon. Les premiers Nobles furent ceux qui ſeconderent le Fonda-

teur de l'Empire dans l'exécution de ſes projets ; & le titre qu'ils acquirent & tranſmirent à leur poſtérité, ne pouvoit être plus honorable.

Pendant plus de deux ſiecles on ne vit point dans cette Iſle heureuſe & civiliſée ce que l'on voit fréquemment parmi les autres Nations de la terre : des Nobles, fiers de leurs prérogatives, oublier que leurs aïeux n'étoient ſortis de l'égalité primitive que par leur talens & leurs vertus, dédaigner ces titres précieux de leur nobleſſe, &, contens du haſard qui les avoit fait naître de ces hommes vertueux, ne pas ſentir qu'ils ſeroient reſtés confondus dans la foule, s'ils avoient été à la place de leurs ancêtres. Onotama en donna le premier exemple, 250 ans après la fondation de l'Empire de Salomon.

Il n'avoit que le mérite que lui donnoient ſes aïeux : fier de porter

un nom reſpecté, parce qu'il rappeloit un grand homme, il crut ne devoir en ſoutenir l'éclat que par l'orgueil & l'oiſiveté, dont il ne ſortoit que pour ſe livrer à tous les plaiſirs que de grandes richeſſes le mettoient en état de ſe procurer. La chaſſe & la pêche étoient ſes amuſemens favoris; & pour les goûter plus facilement & plus fréquemment, il paſſoit la plus grande partie de l'année dans une ſuperbe maiſon de campagne ſituée ſur la côte la plus agréable de l'Iſle.

Entre ſa maiſon & la mer, étoit une petite portion de terrain bas & marécageux, couvert de joncs & de roſeaux, bordé d'une haie épaiſſe d'osier. Elle appartenoit à un pauvre habitant appelé Tayo, qui en tiroit les matieres premieres qui ſervoient à ſon métier de Vannier, dont il vivoit. Onotama ne pouvoit ſe rendre ſur le bord de la mer ſans faire un détour,

parce que ce terrain étoit ſur ſon paſſage; lorſqu'il chaſſoit, ſon gibier s'égaroit ſouvent au milieu de ces roſeaux où il ne pouvoit pénétrer. Pour ſe débarraſſer de cet obſtacle, qu'il n'éprouvoit qu'avec impatience, il propoſa pluſieurs fois à Tayo de lui vendre ſon terrain; mais celui-ci ne pouvant ſe réſoudre à ſe défaire d'un objet qui fourniſſoit à ſon travail, & par-là à ſa ſubſiſtance, le refuſa conſtamment.

Onotama, indigné de la réſiſtance qu'un vil artiſan oppoſoit aux déſirs d'un homme de ſa fortune & de ſon rang, éclata en menaces. Un accident arrivé à ſon chien favori, qui ſe bleſſa à la patte en pourſuivant une piece de gibier dans ces roſeaux, l'irrita à un tel point qu'il réſolut de les exécuter. Il ſaiſit l'occaſion d'un grand vent qui ſouffloit, & fit mettre le feu aux roſeaux qui furent entiérement réduits en cendres.

Tayo ruiné par ce déſaſtre, ſe plaignit en termes très-vifs & plus conformes au ſentiment de l'injure qu'il avoit reçue, qu'au reſpect dû au rang de l'offenſeur. Cette imprudence lui fut encore funeſte, & lui attira de nouveaux outrages & des coups, dont Onotama le fit accabler par ſes gens.

Tayo battu & réduit à la mendicité, n'avoit qu'une reſſource pour ſe venger de ſon oppreſſeur, & en obtenir une réparation. Il ſe rendit à la capitale, portant dans ſes yeux toutes les marques du déſeſpoir, & ſur ſon corps celles des plus mauvais traitemens. Il ſe jeta aux pieds du Souverain, lui montra ſes meurtriſſures, & implora ſa protection & ſa juſtice. Le Roi, acceſſible au dernier comme au premier de ſes Sujets, l'accueillit avec bonté, le plaignit & fit venir Onotama, qui, non moins étonné du meſſage qu'indigné du motif, déclara

avec fierté qu'il n'avoit fait à Tayo que le traitement que méritoit un vil ouvrier qui avoit oublié le reſpect qu'il devoit à un homme comme lui.

Un homme comme vous, lui répondit le Roi ! Eh ! dites-moi, quelle différence y avoit-il entre cet artiſan dont vous parlez avec tant de mépris, & l'aïeul de votre grand-pere, lorſqu'en récompenſe d'une marque éclatante de courage & de fidélité qu'il donna en défendant la vie de ſon maître, on le tira de la fonction ſervile de couper du bois pour le Palais de mes ancêtres ? Il dut à ſes vertus les diſtinctions dont on l'honora. Quoique le premier noble de ſon ſang, il le fut plus que vous ; il le fut par l'ame, & non par la naiſſance ; ſon mérite, & non le haſard, fit ſon titre ; il fut le premier de vos aïeux, & vous n'en rappelez que le nom. Je vois avec regret, continua le Monarque, un

homme comme vous ignorer que la véritable nobleſſe n'enrichit celui qui en eſt décoré, & ne le diſpenſe du travail des mains, que pour qu'il puiſſe ſe livrer tout entier à une occupation digne de lui : celle d'employer ſon cœur, ſa tête & ſon bras à la protection de ſes inférieurs, & non à leur oppreſſion.

Ce diſcours, loin de faire rentrer en lui-même Onotama, ne fit que révolter ſon orgueil. — De pareils principes ſont-ils faits pour ſe trouver dans la bouche d'un Roi ? Ne feroit-ce pas donner trop d'importance au peuple que de ſuppoſer envers lui des devoirs de la part de ceux qu'il doit ſervir & reſpecter ? Le lot de l'inſecte obſcur eſt de ramper & de s'anéantir devant l'aigle, dont il doit craindre de bleſſer l'œil en ſe montrant à ſa vue.

Il eſt inutile, dit le Roi avec le ſou-

rire du dédain, de raiſonner avec l'inſenſé incapable de réflexion. L'homme égaré par l'orgueil doit trouver ſon châtiment & une leçon dans cet orgueil même. Yanhamo, ajouta-t-il en ſe tournant vers le Général de ſes Galeres, prenez l'offenſeur & l'offenſé; conduiſez-les dans une des Iſles les plus éloignées de celles-ci; choiſiſſez la plus barbare; expoſez-les nus ſur le rivage pendant la nuit, & abandonnez-les à leur fortune.

L'ordre fut exécuté ſur le champ. Onotama & Tayo furent ſaiſis l'un & l'autre, conduits à travers les mers dans une Iſle ſauvage, dépouillés, débarqués & laiſſés ſur un rivage ſolitaire.

Le lieu où on les mit à terre étoit couvert de joncs & de roſeaux, dans l'épaiſſeur deſquels le grand ſeigneur ſe propoſa de ſe cacher pour ſe dérober à ſon compagnon, qu'il accu-

ſoit d'être l'auteur de ſon infortune; dont la baſſeſſe, dans l'état d'humiliation où il ſe trouvoit lui-même, excitoit toujours ſes dédains; & avec lequel il auroit été honteux d'être rencontré. Il exécuta ce projet, & s'enfonça dans les roſeaux, réſolu de n'en ſortir que lorſque Tayo ſe ſeroit éloigné. Mais celui-ci, ſans ſonger à ſon compagnon, ramaſſa des roſeaux & en fit une haie derriere laquelle il ſe mit à l'abri d'un vent du nord qui ſouffloit, & s'endormit tranquillement en attendant le jour. Son ſommeil duroit encore, lorſque Onotama ſortit de ſa retraite, dans laquelle il rentra ſur le champ pour ſe cacher de nouveau à l'Artiſan qu'il gémit de retrouver ſi près de lui.

Les flambeaux allumés ſur la galere qui les avoit débarqués pendant la nuit, avoient été apperçus dans l'éloignement par les habitans de l'Iſle.

Ignorant d'où venoient ces feux, & craignant une invaſion, ils avoient paſſé cette nuit à ſe raſſembler & à s'armer; & lorſque le jour fut venu, ils prirent le chemin du rivage pour faire la recherche & la découverte des objets qui les avoient effrayés. Ils étoient en grand nombre, armés de maſſues, d'arcs, de fleches & de frondes. Ils pouſſoient des cris menaçans qui porterent la terreur dans l'ame d'Onotama. Il leva ſa tête du milieu de ſes roſeaux, & la cacha incontinent à l'aſpect de cette troupe qu'il jugea barbare & ſans quartier. Il ſentit que la nobleſſe de ſon ſang le défendroit mal contre eux, & qu'ils ne reconnoîtroient pas ſa ſupériorité. Nu, à demi-mort du froid rigoureux de la nuit, qu'il n'avoit jamais éprouvé; tremblant de l'approche des Sauvages dont il ne ſavoit comment calmer ou détourner la férocité; plus

timide dans ſon aſile où il étoit iſolé, il en ſortit pour ſe rapprocher de Tayo ; &, avec un effroi plus facile à imaginer qu'à décrire, il ſe plaça derriere lui, abandonnant volontiers le poſte d'honneur à celui qu'un moment auparavant il regardoit comme le dernier degré de l'opprobre d'avoir pour compagnon.

Tayo, que la pauvreté de ſa condition avoit accoutumé depuis longtemps à ſe paſſer de vêtemens, & à qui une ſuite de beſoins & de maux phyſiques & moraux avoit rendu la vie pénible, ne voyant pas la mort ſous un aſpect ſi redoutable, puiſqu'elle devoit être le terme de ſes peines, conſerva ſon ſang froid, ſa force & ſa fermeté. Se ſouvenant qu'il ſavoit un art abſolument ignoré de ces Sauvages, il ſe flatta qu'il pourroit ſervir à lui concilier leur amitié, & qu'il réuſſiroit peut-être à ſe pré-

ſerver de leur fureur, en leur faiſant voir qu'il pouvoit leur être utile. Dans cette confiance, il continua d'agir avec ſa froideur & ſa liberté ordinaires; il arracha une braſſée de roſeaux, & s'aſſéyant à terre, ſans laiſſer paroître la moindre émotion, il leur fit ſigne qu'il alloit leur montrer quelque choſe qui méritoit leur attention, & il ſe mit à l'ouvrage en ſouriant, & en y joignant les geſtes d'un homme qui leur préparoit un préſent digne d'eux. Les Sauvages l'entendirent, & s'arrêterent les yeux fixés ſur lui, dans l'attente de quelque choſe d'important & de rare.

Le Vannier qui travailloit avec empreſſement, eut bientôt fini un ouvrage de ſon métier; c'étoit une eſpece de couronne de roſeaux treſſés avec art. Se levant auſſi-tôt & s'approchant des Sauvages d'un air reſpectueux & libre en même-temps, il la

poſa ſur la tête de celui qu'il jugea le principal de la troupe. Cette parure fit tant de plaiſir à celui qui en étoit décoré & aux autres qui la virent, que ſe prenant tous par la main, ils ſe mirent à danſer autour de l'auteur de cette invention nouvelle, eſtimée en raiſon de ſa nouveauté.

Tous les Sauvages ne manquerent pas de déſirer d'être auſſi braves que leur Chef, & ils témoignerent leur envie d'une maniere ſi claire & ſi preſſante, que Tayo ſe remit au travail au grand contentement de la troupe, pénétrée d'admiration pour ſon adreſſe, & enchantée de la poſſeſſion prochaine d'un ornement ſi nouveau.

En ſe preſſant autour de l'étranger, dont l'induſtrie excitoit leur vénération, & en lui allant chercher les roſeaux néceſſaires pour hâter ſa beſogne, leurs yeux ſe porterent par haſard ſur ſon illuſtre compagnon,

qui, juſque-là n'avoit pas attiré leur attention. Etonnés d'abord de le voir oiſif & les bras croiſés, tandis que l'autre s'occupoit avec tant d'application & d'empreſſement pour leur ſervice, ils finirent par le trouver mauvais, & le regardant d'un œil irrité, ils leverent leurs maſſues pour en faire juſtice, réſolus de le punir de ſa négligence ou de ſon mépris, ou de le forcer à travailler.

Tayo, quoique attentif à ſon ouvrage, apperçut cependant leur mouvement. La pitié étouffa dans ſon cœur le ſouvenir de ſes injures. Il ſe leva & courut au ſecours de ſon oppreſſeur ; il ſe mit entre lui & les Sauvages, leur faiſant entendre par ſignes que ce n'étoit pas ſa faute s'il ne travailloit point, puiſqu'il ignoroit ſon art. Cet avis n'adoucit point les inſulaires, peu diſpoſés à des égards pour un être qu'ils jugeoient leur être

inutile, lorſque le Vannier ajouta qu'il pouvoit être employé à cueillir les roſeaux dont il avoit beſoin & à les lui apprêter, pour ne pas interrompre ſa beſogne, qui en iroit plus vîte.

Certe derniere ouverture eut l'effet qu'il en attendoit. Ils conſentirent volontiers à le charger d'une peine qu'ils avoient priſe, & dont leur goût pour l'oiſiveté leur fit trouver agréable de ſe diſpenſer, pour ne pas perdre de vue l'habile ouvrier dont les mains travailloient pour eux. Ils forcerent le Gentilhomme à ſervir l'Artiſan; ils le conſidérerent dès cet inſtant comme un homme fort inférieur à leur bienfaiteur, & ils le traiterent en conſéquence.

Les hommes, les femmes, les enfans de tous les cantons de l'Iſle vinrent en foule pour ſe procurer une parure dont aucun inſulaire ne vouloit plus ſe paſſer. Ils employerent Ono-

tama à couper des arbres, des roſeaux, & à ramaſſer de la terre & du gazon, dont ils ſe ſervirent pour bâtir une jolie hutte à Tayo; ils lui apportoient journellement toutes ſortes de proviſions, avec l'attention de n'en jamais offrir la plus petite partie à celui qu'ils jugeoient digne d'être tout au plus ſon valet, avant que le maître n'eût choiſi ſa portion.

Onotama, pendant quelque temps, ne fit que gémir de la diſtinction qu'on faiſoit entre le Vannier & lui. Son orgueil humilié lui inſpiroit ſouvent l'envie de réſiſter aux Sauvages; la vue de leurs maſſues, prêtes à tomber ſur ſes épaules, lui impoſoit la néceſſité de l'obéiſſance. Il ne put que céder & ſe déſeſpérer.

Trois mois écoulés dans cette triſte ſituation, firent prendre un nouveau tour à ſes réflexions; les larmes que lui arrachoit ſon état actuel ſe tari-

rent ; le ſentiment de ſes injuſtices s'éveilla, & lui en fit verſer de nouvelles. J'ai mérité le châtiment que je ſubis, dit-il un jour à Tayo. J'ai été coupable ; mais je ne l'ai été que pour avoir manqué de jugement. Né dans un rang que donne le haſard, élevé au ſein des richeſſes & dans la vanité qu'elles inſpirent, j'ai dédaigné tout homme qui n'avoit pas mes avantages, que j'ai trop appréciés, & qui n'étant qu'accidentels, pouvoient m'être ravis. Les diſtinctions de la fortune & des conventions ſont bien au-deſſous de celles que l'on ne doit qu'à ſoi-même & à la nature. Les ſeules choſes utiles ſont véritablement honorables.

J'ai honte de moi-même quand je ſonge à ma méchanceté & à votre humanité. Mais ſi les dieux me rappellent jamais à la poſſeſſion de mon rang & de mes richeſſes, je n'en jouirai point

ſans les partager avec vous. C'eſt de cette maniere ſeule que je puis, & que je dois effacer le ſouvenir de mon arrogance, qui eſt trop juſtement punie.

Onotama tint parole, quand le Roi de Salomon envoya peu de temps après ſur ce rivage le même Capitaine qui l'y avoit débarqué. Il apportoit des préſens pour les Sauvages, & l'ordre de ramener les deux exilés.

Depuis ce temps, l'uſage dans l'Iſle de Salomon eſt de dégrader tout Gentilhomme qui ne peut donner d'autre raiſon pour juſtifier ſon inſolence & ſon oiſiveté, ſinon qu'il eſt né pour ne rien faire ; & le mot de forme qu'on emploie dans la Sentence qui le condamne ainſi, eſt : *Qu'il prenne une leçon du Vannier.*

L'AMOUR VOYAGEUR,

CONTE ALLÉGORIQUE.

ENCORE une allégorie !... Pourquoi non ? Eſt-ce ma faute, ſi, intempérant dans tous nos plaiſirs, nous tombons ſi-tôt dans la ſatiété ? Ce voile ingénieux me paroît très-propre à envelopper quelques vérités utiles. Je commence. Je rapproche aſſez volontiers le temps paſſé, le temps préſent & les ſiecles mythologiques : d'un ſaut me voilà dans la Cour de Louis XIV ; & d'un autre ſaut à un ſouper d'une petite maîtreſſe d'hier. Qu'importe ! la moralité n'en ſera pas moins claire, ni le trait moins expreſſif.

L'Amour avoit offenſé Vénus ; car il offenſe quelquefois la beauté. Plus jeune, bien plus pudibond qu'il ne l'eſt aujourd'hui, il craignit le courroux de

ſa mere. Heureuſement pour lui, il avoit deux ailes. Son premier vol lui ſervit à fuir la beauté courroucée. Voici ce qu'il chantoit en prenant ſon eſſor, & c'étoit une leçon pour les belles à venir.

L'amour n'aime point les querelles;
Aux moindres cris il prend l'eſſor:
C'eſt pour les fuir qu'il a des ailes,
Vénus, gronderez-vous encor?
Voulez-vous qu'il ſuive vos traces?
N'ayez point ces yeux de courroux;
Imitez la douceur des Graces,
Et ce Dieu tombe à vos genoux.

Il mit pied à terre dans un hameau. Oh, oh, dit-il, du chaume! tant mieux. Les Romains ne furent jamas ſi vertueux que quand leurs maiſons étoient de bois. Les ſoupers fins d'Atticus préſageoient déjà la défaite de Pharſale & l'aviliſſement du Sénat. (Il étoit philoſophe cet Amour-là.)

Il heurta du bout de ſon arc à la porte d'une cabane : je me trompe ; il poſa le doigt ſur un loquet ; la porte s'ouvrit. Une douzaine de jeunes Payſans & autant de Pâtres aux cheveux dorés, aux joues pommelées & rouges, étoient raſſemblés autour d'un foyer. Le feu ne petilloit point. Ils avoient froid. Attendez, leur dit l'Amour : il jette auſſi-tôt quelques fleches dans l'âtre. La flamme qui en jaillit, pénetre bientôt. Le Pâtre réchauffé ouvre deux grands yeux clairs, préſente, ſans ſavoir pourquoi, ſa main à la Bergere, qui la preſſe ſans le vouloir. L'Amour prie *l'Ancien* de fermer ſon gros livre, & débite ſon art d'aimer, non pas le nôtre, mais celui qu'on mettoit en pratique au ſiecle d'or de l'amour. La nuit parut bien longue aux Paſtoureaux qui avoient entendu le Dieu. Les Paſtoureaux rêverent auſſi toute la nuit. C'eſt depuis ce temps-là qu'on a connu les rêves d'amour, mais

mais nous y avons ajouté des rêves d'intérêt, des rêves d'ambition, enfin mille rêves. Dès le point du jour, des chanſons firent retentir les échos, l'air fut frappé le ſoir des ſons du flageolet & de la corne muſe. Pendant le jour, un vent du midi ſembla ne s'élever que pour porter au gai Berger les ardens ſoupirs de la Bergere. Aſſiſe ſur le bord d'un petit ruiſſeau, ſuivant de l'œil deux blanches geniſſes, elle filoit & ne cueilloit plus la violette & le thym. Son cœur lui diſoit tout bas: *Une main* plus chérie doit cueillir déſormais les fleurs dont je parerai mon ſein. Le Berger, pour étancher la ſoif d'Annette, ne courut plus remplir ſon chapeau de l'eau d'une fontaine. Il preſſa les mamelles de ſa brebis, & vint lui préſenter une liqueur blanche & ſucrée, dans une taſſe d'argent. C'eſt pour Louiſe que Colin, pendant la nuit, préparoit dans une panetiere

d'oſier la creme & le fromage. Que d'inventions nous devons à l'Amour ! Il devoit reſter plus long-temps au village. Il y faiſoit des amans inventifs & heureux. Il voulut venir à la Ville, il eut tort.

Il prit le chemin de la Cour. Un Monarque couvert de gloire, ami des plaiſirs & des femmes, faiſoit tourner toutes les têtes : il ſembloit fier de recevoir les Ambaſſadeurs de Siam & de Perſe dans une ſuperbe galerie qu'il avoit élevée par un pouvoir magique & que tous les arts avoient embellie. L'Amour vit le ſalon d'Hercule, celui de la Guerre, de la Victoire : J'aurai ſans doute le mien, dit-il, car je ſuis un dieu comme un autre. En attendant le lever du Roi, il fut à l'audience du grand Louvois ; (car, par flatterie ſans doute, tout étoit grand ſous Louis XIV) : il y entendit former bien des vœux à l'Ambition, pas un à

l'Amour. Cependant, au nombre des ſolliciteuſes, il vit quantité de minois qui avoient des projets ſur le Miniſtre & ſur le premier Commis. L'audience du grand Colbert étoit moins brillante. Plutus, ce dieu écourté & maſſif, en perruque carrée, canne à bec-à-corbin, habit de velours cramoiſi à large broderie, longues manchettes, diamant au doigt, tapoit du pied en parlant au Miniſtre, & les derniers mots étoient: *Impôt, impôt!* Le Miniſtre, qui étoit forcé de vendre les gouvernemens, les armoiries, les lanternes, pour fournir aux beſoins de l'Etat, répondit: *Argent, argent!* Ce langage étoit étranger à l'amour. L'heure du lever ſonne; il ſe rendit dans l'appartement du Roi: Qu'il eſt aimable, dit le dieu en le voyant. Le Monarque ſourioit avec bonté aux Dames qui ſe préſentoient: Qu'il eſt galant, pour un Roi! Ah! ſans doute,

l'Amour n'eſt pas loin ! Ce dieu attendoit la venue d'une jolie femme pour être en pays de connoiſſance. Les belles ne manquerent point; mais le Monarque n'aimoit pas, ou n'étoit pas aimé ; & cela, parce qu'il étoit Roi. Où eſt donc l'Amour, s'écria le dieu ? — Il vient de partir en verſant des larmes, lui répondit-on : la fiere *Monteſpan* a chaſſé la tendre *la Valiere :* un cilice, une haire, un cloître, c'eſt-là ſon partage ; là, gémiſſante, abandonnée, elle ſoupire encore pour un ingrat couronné. Je volai à ſon couvent, dit l'Amour, & je la ſuivis juſqu'au pied des autels où elle prononça les vœux... Vœux terribles ! Eh ! qui l'a remplacée ? Conſole-toi, tendre Ducheſſe de Vaujour, la vieille Maintenon va bientôt te venger ! *Fontange*, moins ambitieuſe, auſſi peu ſenſible que *Monteſpan*, mais plus avare, mérita, dit l'Amour, toute ma colere. Juſques-à elle on avoit

toujours reconnu les amans au bandeau qu'ils portoient ſur les yeux. *Fontange* coupa le ſien en bandes légeres ; ce ne fut plus qu'un ruban dont elle orna ſa coiffure, & à qui elle a donné ſon nom. Les femmes ont ſuivi cet exemple, elles ont été punies : *plus de bandeau, plus d'amour.*

Le dieu vint à la Ville, & frappé du frontiſpice impoſant & du nom plus impoſant encore, qui étoit gravé en lettres d'or ſur la porte d'un hôtel, il s'arrêta & s'introduiſit chez Artémiſe. *Artémiſe* étoit belle, elle l'étoit impunément ; l'encens qu'on brûloit autour d'elle ne lui portoit point à la tête : belle & inſenſible, c'étoit un crime de leſe-nature. Je me gliſſai dans ſon cœur pour éclaircir ce myſtere, dit l'Amour. Je fus étonné de voir que j'avois été prévenu : tout étoit ſi bien diſpoſé, qu'une légere étincelle y cauſa un embraſement. Des adora-

teurs ſans nombre ſe préſenterent; mais ils étoient reſpectueux : Les femmes de qualité, diſoient-ils, font les avances; il n'eſt pas beſoin de demander comme à des roturieres. J'infirmai cette vieille maxime, & j'établis cette égalité ſi néceſſaire en aimant; c'eſt depuis ce temps-là que le Prince devient Berger dès qu'il aime, & la Bergere une Princeſſe. Mais Artémiſe, plus avide de réputation que de bonheur, mit à ſa porte un grand Suiſſe, pour repouſſer les importuns & l'Amour; mais ce Suiſſe... Ici l'Amour s'arrête, & ajoute: Je pris la fuite en la menaçant de dévoiler ſa honte, &, pour prévenir déſormais une ſemblable confuſion, je frappai de ſtupidité toute cette claſſe de la poſtérité Helvétique.

Aminte, continue l'Amour, ralentit ma courſe. Qui jamais connut mieux qu'elle cet art charmant dont on n'avoit pas beſoin au ſiecle d'or, & qui fait

valoir les plus petites choſes ! Laide à ſon lever, Aminte étoit jolie après deux heures de toilette, & très-aimable quand elle avoit lu ſes brochures, parcouru les papiers publics, cauſé avec ſon Médecin, qui au lieu de diſſerter ſur le pronoſtic ou diagnoſtic, lui récitoit l'hiſtoire ſecrete des boudoirs, les anecdotes des ſoupers, du lever, & la chronologie de toutes les ſantés délabrées. En peu de temps je lui fis une ample moiſſon de cœurs. J'imaginois qu'elle feroit un choix, & qu'un cœur, un ſeul cœur.... Elle les gardoit tous, & brûloit toujours d'en conquérir de nouveaux. Quelle femme ! Ce fut là que j'appris toutes ces perfidies qu'on met ſur le compte de l'Amour : là, j'entendis tenir pour la premiere fois des propos.... Quels propos ! Aminte s'écrioit avec dignité : *Finiſſez, Meſſieurs, je me fâcherai.* On n'avoit pas l'air de l'entendre, & on

pouſſoit la témérité ſi loin; mais ſi loin... *Je me fâche*, diſoit-elle; & cependant elle ne ſe fâchoit jamais. Là je fus convaincu que de toutes les métamorphoſes de Jupiter, la pluie d'or paroiſſoit même plus ingénieuſe que celle du taureau. Je ne pus diſſimuler le mépris qu'Aminte m'inſpira. En partant, j'affichai ſur ſa porte un grand placard où on liſoit en gros caractere: *Point d'argent, point de femme.*

J'allois quitter la terre... Le haſard me conduiſit dans un jardin très-connu, dont un régent aimable a ouvert la porte aux Amours. Il étoit nuit: j'y vis des femmes, des femmes charmantes. On les couroit, on les environnoit. Serois-je ici à ma place, dis-je? & je me plaçai ſur la ceinture de la plus belle. On monta chez Théone. Sa maiſon étoit un temple dont les fondemens ſembloient poſer ſur des nuages. Je crus qu'un Amour complai-

ſant avoit confié à l'architecte le plan de celui d'Amathonte. Des Nymphes en plumets, treſſes tombantes, robes légeres, avoient déjà pris place: je crus voir les Graces, mes ſœurs & une douzaine de Plaiſirs. On chantoit en chœur ces anciennes parolles de Lully.

Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene,
Tout doit ſentir ſon aimable ardeur;
Ce Dieu charmant fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

Ah! m'écriai-je, je reſpire. Voici l'aſile que je cherchois. J'animai tous les convives, & le chœur recommença, le plafond retentit du nom d'Amour. A ce nom une Pſyché, qui étoit peinte dans un tableau, parut treſſaillir. Déjà de tous les yeux jailliſſoient des étincelles auſſi brillantes que les rayons qui partoient de cent bougies allumées. Les Plaiſirs conduiſirent les Graces dans la ſalle épulatoire, où je les ſuivis.

J'y rencontrai Bacchus. Ce dieu jeune & volage y verſoit lui-même, à petits flots, une liqueur qu'il avoit apportée des Indes. Théone me préſenta ſa coupe : la coupe de Théone ! aurois-je pu refuſer ? Je bus.... Liqueur perfide ! Je tournai auſſi-tôt mes regards ſur les Plaiſirs convives ; ils étoient diſparus. Je ne vis plus que des traits livides, & à la place de Théone, une femme qui paroiſſoit avoir été belle, & que je reconnus pour la Débauche. Soudain, l'éclat de mes plumes ſe ternit, & mes ailes retomboient ſans force. Dans cet état, comment me préſenter à Vénus ? comment remonter aux Cieux ? J'étois sûr que l'innocente Volupté, ma ſœur, me repouſſeroit avec mépris. — Ici finit l'allégorie. On ſent que j'aurois pu faire entrer dans ce cadre ingénieux, bien d'autres tableaux. Rien ne m'empêche d'y revenir une autre fois.

L'HONNÊTE FAMILLE,

ANECDOTE.

Il eſt des perſonnes ſans doute dont la foible ſenſibilité ne peut embraſſer qu'un ſeul objet. Mais il en eſt auſſi, (& cela conſole) à qui aucun ſentiment n'eſt étranger ; qui conſervent à la fois une ſincere amitié pour leurs compagnes ou leurs amis ; un attachement vrai pour leur frere ou ſœur ; une vive tendreſſe pour leurs pere & mere, & un amour paſſionné pour leur amant ou leur maîtreſſe.

Telle eſt l'héroïne de cette Anecdote. Roſe (c'eſt ainſi qu'on la nommoit) avoit toujours rempli les devoirs de la nature & de l'amitié. Son dix-ſeptieme printemps arriva ; on ſent bien que l'Amour ne ſe fit pas long-temps attendre. Joinval ne put la voir

ſans brûler pour elle, & Roſe ne parla pas à Joinval ſans reſſentir ce trouble qui eſt l'avant-coureur de l'amour, ſi ce n'eſt pas l'amour même. Le jour où leurs cœurs s'expliquerent, ils n'avoient rien de nouveau à ſe confier; leurs yeux s'étoient déjà tout dit. La nature leur avoit donné à tous deux la beauté & un cœur ſenſible; leur naiſſance & leur fortune étoient à peu près les mêmes; auſſi en jetant les yeux ſur l'avenir, ils ne voyoient rien qui pût alarmer leur amour.

Tout paroiſſoit donc favorable aux déſirs de Joinval. Le ſort voulut lui faire trouver un obſtacle dans le cœur même de Roſe, dans ce cœur où il régnoit avec tant d'empire: encore étoit-il obligé de reſpecter le motif qui retardoit ſon bonheur; car Roſe, comme on va voir, ne chagrinoit ſon amant que par la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon pere. Ce pere, que j'appel-

lerai Firmin, étoit déjà d'un âge avancé; il étoit veuf, & n'avoit d'autre enfant que Roſe, dont les ſoins lui devenoient de jour en jour plus néceſſaires. Roſe, ſans rougir de ſon amour, n'oſoit l'avouer à ſon pere. Elle appréhendoit qu'un pareil aveu ne chagrinât la tendreſſe un peu ombrageuſe de ce bon vieillard; il pouvoit craindre en effet que le cœur de Roſe, en ſe partageant, ne ſe refroidît pour lui, & qu'elle ne prît, ſur les ſoins qu'elle lui donnoit, ceux qu'elle voudroit donner à ſon amant ou à ſon époux. Roſe n'oppoſoit pourtant pas un refus formel aux inſtances de Joinval; elle s'étoit même ſouvent décidée à rompre le ſilence; mais le courage lui manquoit au beſoin, & elle différoit ſans ceſſe. Enfin Joinval n'étoit pas même connu du pere de ſa maîtreſſe.

Si les tendres ſoins, les témoignages de l'amour le plus vrai, avoient pu

monnoie pour ſoulager un malheureux, & il eût payé cher le plaiſir de ſe venger; il étoit avare, & cependant il étoit encore plus méchant qu'intéreſſé. Enfin, quand par-tout on plaignoit Firmin, quand tout le monde renonçoit à le pourſuivre, Durmont ſeul parla de punir. On eut beau ſolliciter ſa clémence, les prieres ſembloient l'endurcir encore. Il donna l'ordre d'arrêter le pauvre Firmin, avec la volupté que goûte une ame ſenſible à ſecourir un infortuné. Il ſembloit ſe dédommager de l'argent qu'il perdoit, par le mal qu'il alloit faire.

Tous ces coups avoient été portés ſi rapidement, que Joinval ignoroit tout encore, lorſqu'il vint trouver Roſe le ſoir même dans la maiſon d'une amie, où ils avoient coutume de ſe voir. Cette amie étoit chargée de lui dire les choſes les plus tendres & les plus triſtes à la fois. On lui

rendit les témoignages de l'amour le plus fidelle, mais en le priant de ne plus chercher à voir Roſe, tant que les circonſtances ſeroient les mêmes : enfin on lui dit de compter ſur ſon cœur, comme elle comptoit ſur ſa diſcrétion.

Cette nouvelle frappa d'autant plus Joinval, qu'elle étoit inattendue ; & la douleur ne lui laiſſa qu'à peine la force de répondre quelques mots mal-articulés. En ſe retirant, il demanda la permiſſion d'écrire au moins quelques lettres, & l'amie lui promit de les rendre. Dès le lendemain il eut occaſion d'en profiter ; & voici ce qu'il écrivit à Roſe.

» Par votre douleur, ma chere amie, » jugez de mon accablement. Vous » ſouffrez, & je ne puis vous con- » ſoler ! Une lettre que je reçois à » l'inſtant même acheve de mettre le » comble à mes chagrins. Vous ſavez

Mais ſi dans les ſoins qu'elle rendoit à ſon pere, ſa tendreſſe pour lui la rendoit infatigable, il n'en eſt pas moins vrai que ſes forces n'étoient plus qu'un mouvement convulſif, & qu'elle ne pouvoit long-temps réſiſter à une criſe ſi violente. Elle commençoit elle-même à s'en appercevoir ; & ce qui l'effrayoit étoit bien moins la perte de ſa ſanté que le malheur d'être inutile à ſon pere qu'elle voyoit ſur le point de ſuccomber à ſes chagrins.

Malgré les ſoins & les ſecours que le malheureux Firmin recevoit de ſa chere Roſe, malgré les conſolations que procuroit à celle-ci un amour innocent, c'étoit fait du pere & de la fille. Mais ſi l'innocence & la vertu ſont trop ſouvent perſécutées, elles trouvent auſſi quelquefois de généreux défenſeurs qui pouſſent le courage & le déſintéreſſement juſqu'à l'héroïſme. Tel étoit le bonheur que le Ciel réſer-

voit à Roſe & à ſon malheureux pere. Un jour qu'elle avoit été forcée de le laiſſer ſeul un moment dans ſa priſon, elle achevoit chez elle un ouvrage qu'elle avoit commencé pour lui, & ſe diſpoſoit à l'aller rejoindre. Tout-à-coup, ô ſurpriſe ! elle le voit, lui, ſon pere lui-même, entrer avec l'expreſſion du bonheur, & ſe jeter dans ſes bras en pleurant de joie. Roſe n'oſe croire à ce qu'elle voit ; elle craint d'être le jouet d'une illuſion douce, mais paſſagere. Quand ſon étonnement lui laiſſa la force de parler : Quoi, mon pere, c'eſt vous, s'écria-t-elle ! c'eſt vous que je revois, & vous êtes libre. Oui, répond le vieillard, c'eſt moi, & je ſuis libre enfin.

Roſe alors l'ayant fait aſſeoir, & en eſſuyant ſon front (car ce bon vieillard ſuoit, moins de ſa marche que de ſa foibleſſe) : » Repoſez-vous, lui » dit-elle, ô mon pere, & quand vos

» forces vous le permettront, daignez
» m'apprendre qui vous a rendu à
» mes larmes. Un homme, un ange,
» s'écrie le vieillard, vient de briſer
» mes fers. Et le croiras-tu, ma fille?
» c'eſt en prenant ma place. Il eſt
» reſté dans ma priſon... Un moment,
» Roſe : que ta délicateſſe ne me con-
» damne pas avant de m'avoir entendu.
» J'ai rejeté d'abord ſa propoſition;
» mais, je l'avouerai, je n'ai pu ni
» réſiſter à ſes prieres, ni réfuter les
» raiſons qu'il me donnoit. Toi-même,
» j'en ſuis sûr, il t'auroit vaincue par
» la chaleur & le ſentiment qu'il met-
» toit dans ſes diſcours. Il m'a dit
» d'abord, que ſa liberté lui étoit pour
» le moment inutile, à lui & à ſa
» famille; au lieu que la mienne pou-
» voit ſervir à rétablir ma fortune &
» ma réputation. Il a cherché enſuite
» à me toucher; il a pris mes mains,
» & les ſerrant avec tranſport : Non,

» m'a-t-il dit, vous ne concevez pas
» tout ce que je vous devrai, ſi vous
» vous rendez à mes prieres. Vous
» devenez par-là mon bienfaiſteur.
» Je ſuis arrangé avec vos créanciers;
» le féroce Durmont a conſenti à mes
» vœux; ſerez-vous plus inexorable
» que lui? Enfin, a-t-il ajouté, ni Roſe,
» ni vous ne pouvez réſiſter plus long-
» temps à cette captivité; & vous
» ne pouvez refuſer d'en ſortir ſans
» abandonner le ſoin de votre vie &
» de votre honneur qui doit être ré-
» paré, & ſans aſſaſſiner une fille qui
» vous adore.

» Ah! chere Roſe, ces derniers
» mots m'ont fait frémir, & je n'ai pu
» combattre plus long-temps ſa géné-
» roſité. D'ailleurs il m'a dit qu'il
» ſavoit que jamais par aucun autre
» moyen je ne recouvrerois ma liberté,
» & qu'il étoit sûr, lui, d'en être
» quitte pour quelques jours de déten-

» tion. — Ah ! mon pere, s'écria
» Roſe, ſouffrez que j'aille me jeter
» aux pieds de cet homme ſi bienfai-
» ſant. Non, ma fille, interrompit
» Firmin. Il m'a demandé le ſecret,
» auquel, il a, m'a-t-il dit, intereſſé
» le geolier même ; & j'ai promis que
» nous n'irions le voir que lorſqu'il
» nous appelleroit. Peut-être le cruel
» Durmont n'a-t-il conſenti à ma li-
» berté que ſous la condition du ſecret ;
» peut-être a-t-il voulu faire paſſer
» pour un acte de bienfaiſance envers
» moi, ce qui n'eſt qu'un vil calcul
» de ſon avarice, puiſqu'il n'a fait
» qu'échanger un priſonnier que la
» mort pouvoit lui enlever dans peu,
» contre un homme dont l'âge & la
» ſanté aſſurent mieux à tous égards
» ſa créance. Mais tu dois t'y atten-
» dre, ajouta Firmin ; ſi la captivité de
» ce galant homme ſe prolongeoit, je
» le ſaurois, ma fille ; & pour lors

j'irois

» j'irois le tirer de la priſon, & je n'en
» ſortirois plus qu'avec lui. «

Ces deux cœurs ſenſibles ſe livroient à leur joie, quoiqu'elle fût imparfaite par la détention de leur libérateur. Ce bon vieillard s'eſtima heureux ce jour-là de s'endormir dans ſon lit, ſans qu'un affreux geolier, en agitant ſes énormes clefs, vînt fermer ſa porte à grand bruit. Roſe, après avoir confié ſon pere au ſommeil, crut pouvoir prendre ſur ſon repos, pour écrire à ſon cher Joinval. Elle lui marquoit que ſon pere étoit libre, & lui communiquoit les détails de ce bienfait ineſpéré; elle lui apprenoit qu'à ce bonheur ſe joignoit l'eſpérance de voir rétablir leurs affaires; & après les aſſurances de l'amour le plus tendre, elle terminoit ſa lettre par l'inviter à accélérer ſon retour.

La ſituation de Roſe étoit bien changée; il lui étoit permis de reſpirer après tant de fatigues: & cependant tel eſt

le cœur humain, tel eſt ſur-tout le caractere de l'amour; elle ſe plaignit amérement de ſon ſort, parce que la réponſe de Joinval arriva deux jours plus tard qu'elle n'étoit attendue : mais la lettre étoit fort tendre, fort amoureuſe; elle annonçoit un prompt retour, & tout fut oublié. Roſe crut même devoir enfin récompenſer la fidélité de ſon amant, & elle réſolut de déclarer tout à ſon pere. En effet, quelques jours après, comme le vieillard rentroit chez lui après une abſence de quelques heures, elle ouvrit la bouche pour lui parler de ſon amour, lorſqu'elle s'apperçut qu'il avoit quelque nouvelle à lui communiquer. Elle ne ſe trompoit point. Le bon Firmin la faiſant aſſeoir à côté de lui, lui dit: » Ma fille, j'ai une grande nouvelle à » t'apprendre. Je viens de chez mon » libérateur, qui m'avoit fait appeler. » J'ai voulu lui parler de notre recon- » noiſſance. Hé bien, m'a-t-il dit, ſi

» vous croyez m'en devoir, vous pou-
» vez me la témoigner d'une maniere
» à m'en impoſer une éternelle à moi-
» même. Alors il a demandé le prix
» de ſes bienfaits, prix qu'il appeloit
» un nouveau bienfait de ma part. Il
» a demandé avec crainte, avec mo-
» deſtie; mais il a demandé beau-
» coup, oh! beaucoup, ma chere
» Roſe! il te connoît, il t'a vue plu-
» ſieurs fois... il m'a demandé ta
» main. Me pardonneras-tu, conti-
» nua-t-il en la prenant & la ſerrant
» dans ſes bras, me pardonneras-tu
» de la lui avoir accordée? J'aurois
» voulu te conſulter, mais tu n'étois
» pas là. Je ne pouvois refuſer ſans
» ingratitude. Tu la hais comme moi,
» l'ingratitude; j'ai promis «. Quel coup de foudre pour le tendre cœur de Roſe! au moment où elle va parler de ſon amant, il ſe préſente un rival, & ce rival eſt le libérateur de

ſon pere ! Elle n'y réſiſta point ; elle tomba dans les bras du vieillard, muette & ſans connoiſſance. Le pere ſe douta bien qu'il s'étoit engagé contre le vœu de ſa fille, & une explication l'en auroit bientôt convaincu, ſi une viſite qui ſurvint n'eût rompu la converſation. On donna des ſecours à Roſe, qui reprit ſes eſprits, & ſe retira dans ſa chambre.

Le ſoir, Firmin, pénétré de douleur, ſe fit informer de la ſanté de ſa fille ; mais il évita de la voir, pour ne pas la forcer ſi vite à un éclairciſſement. Quelle ſoirée venoit de paſſer Roſe ! quelle nuit elle alloit paſſer encore ! Le ſommeil ne put fermer ſa paupiere un ſeul inſtant ; & ſon cœur reſta en proie aux combats les plus douloureux. Tantôt elle appelle ſon amant, qui ne peut répondre à ſes ſoupirs ; tantôt elle ſonge au chagrin qu'elle va cauſer au plus tendre, au

plus chéri de tous les peres, ſi elle refuſe de lui obéir. Mais, s'écrie-t-elle un moment après, pourquoi ce nouvel amant, que je ne connois pas, veut-il que je ſois ſon épouſe, ſa victime? Qu'a-t-il fait pour me mériter? Ce qu'il a fait! il a ſauvé mon pere; je lui dois tout; il peut tout me demander. A ces mots, elle ſe croyoit prête à ſuivre ce qu'elle appeloit ſon devoir; elle renonçoit à Joinval. Renoncer à Joinval, s'écrioit-elle auſſitôt. Eh! qu'a-t-il fait pour être malheureux? de quel crime ai-je à le punir? Alors les larmes de Roſe couloient abondamment. Après cette lutte pénible entre la nature & l'amour, elle pouſſe un profond ſoupir, & s'écrie avec douleur: Ah! Roſe, ſans ton amour, tu ſerois une fille tendre, docile; tu ferois le bonheur d'un pere. Et quel pere! Auſſi-tôt elle ſe repréſente ce ſenſible vieillard charmé

de pouvoir témoigner ſa reconnoiſſance à ſon bienfaiſteur; & ſe croyant tout-à-coup en butte au reproche d'ingratitude : Il ne me tyranniſera point, dit-elle, mais il en mourra de chagrin. Je ne peux donc prétendre au bonheur que par un parricide! C'en eſt fait, continue-t-elle en ſe relevant avec courage, il faut y renoncer. Mon amour étoit innocent; il devient coupable aujourd'hui.

A ces mots, Roſe recueille toutes ſes forces (elle en avoit beſoin); elle écrit à ſon amant la lettre la plus tendre, lui annonce le ſacrifice qu'elle va faire, l'exhorte à oublier ſon amour, ſans oſer lui promettre d'en faire autant. J'eſpérois vivre pour vous, lui diſoit-elle; je vais mourir de chagrin d'avoir renoncé à vous. Cette lettre, dont preſque toutes les lignes étoient effacées par ſes larmes, fut envoyée bien vîte à la poſte, & pour ne pas laiſſer refroidir cette effer-

veſcence de courage, Roſe va trouver ſon pere; & s'excuſant du mieux qu'elle peut: Mon pere, lui dit-elle, pardonnez, ſi j'ai laiſſé voir hier ma répugnance pour le mariage. La raiſon a diſſipé mon effroi & me rend à mon devoir; me voila prête à vous obéir. Ces mots remirent le calme dans l'ame du vieillard; il eut enſuite des inquiétudes ſur le cœur de Roſe. Ma fille, lui dit-il, ſi en m'obéiſſant, tu allois ſacrifier ton bonheur au mien? Roſe eut bien de la peine à répondre, Non, mon pere; mais enfin elle le dit; & ils s'acheminerent enſemble vers la priſon; car le prétendu avoit demandé à voir Roſe le même jour. Hélas! elle marchoit comme une victime qui s'avance vers le couteau mortel. La priſon s'ouvre devant eux; Roſe y entre avec ſon pere. Elle n'oſoit lever les yeux. Tout-à-coup le prétendu tombe à ſes pieds; elle ne

peut s'empêcher de le regarder. O ciel ! elle voit, elle reconnoît, qui ? Joinval, ſon amant lui-même. Elle pouſſe un cri, & ne peut proférer un ſeul mot. Elle eſt arrivée mourante de douleur, elle eſt prête à mourir de joie. Oui, c'eſt moi, s'écrie ſon amant; c'eſt Joinval qui ne ceſſera jamais de vous adorer un ſeul inſtant. Tenez, continua-t-il en ſe tournant vers Firmin, & lui remettant un papier ſigné par ſes créanciers, voilà toutes vos affaires arrangées. Je n'ai parlé de bonheur pour moi, que parce que le vôtre eſt fait dès aujourd'hui. Tout eſt terminé, Firmin; nous ſommes tous libres, ſi vous voulez, nous allons être tous heureux.

On ſoupçonne bien que les queſtions, les pourquoi, ne finirent point du côté du pere de la fille ; mais le lecteur y répondra de lui-même. Laiſſons ces cœurs honnêtes & ſenſibles, jouir d'une ſi douce ſurpriſe, & ſavourer un bonheur qu'ils ont ſi bien mérité.

L'HONNÊTE VENGEANCE,

CONTE IMITÉ DE L'ITALIEN.

DANS la ville de Milan, vivoient autrefois deux jeunes gens de famille, Ubaldi & Lélio, unis par la plus intime amitié. Ils avoit étudié enſemble au même College. Cette confraternité-là forme toujours une liaiſon d'amitié, ou tout au moins une habitude qui y reſſemble. Depuis le College, Ubaldi & Lélio ne s'étoient point quittés, & l'on devine bien que chacun des deux étoit devenu amoureux. Lélio aimoit une jeune perſonne qui pouvoit s'égaler à lui pour la naiſſance & pour la fortune ; mais des raiſons particulieres à ſa famille, s'oppoſoient à ce mariage, & les deux amans étoient forcés de s'aimer & de ſe voir en cachette.

Ubaldi aimoit un peu moins ſérieu-

ſement. Le haſard avoit fait tomber ſon choix ſur une perſonne à qui la nature avoit tout prodigué, & à qui la fortune n'avoit rien accordé. Elle étoit fort jolie, mais ſans bien & ſans naiſſance. C'étoit ce qu'on appelle une griſette. Les parens d'Ubaldi n'auroient pas conſenti à cette union, & il eſt douteux que lui-même eût cherché à l'obtenir. Son amour reſſembloit aſſez à ce qu'on nomme une fantaiſie ; du moins eſt-il vrai qu'il n'avoit pas interrogé ſon cœur là-deſſus. Avant de ſavoir s'il auroit le courage d'épouſer ſa maîtreſſe, il l'aimoit toujours en attendant ; mais il étoit obligé, comme Lélio, de mener ſecrétement ſon intrigue, à cauſe des parens de la jolie perſonne, qui auroient pu l'embarraſſer en l'interrogeant ſur ſes intentions.

Nos deux amis n'avoient pas tardé à ſe confier leurs aventures amou-

reuſes. Leur liaiſon eût été moins intime, que leur confiance eût peut-être toujours été la même ; car aſſez ſouvent, tel qui fait un pareil aveu, ſe donne pour un ami confiant, tandis qu'il n'eſt qu'un amant indiſcret.

Une affaire indiſpenſable obligea Lélio de s'abſenter pendant quelque temps. Ce n'eſt pas avec un œil ſec qu'il en porta la triſte nouvelle à Orette ; c'étoit le nom de ſa maîtreſſe. Il la conſola de ſon mieux, quoiqu'il eût bien autant beſoin d'être conſolé lui-même. Enfin, en l'embraſſant pour lui dire adieu, il lui annonça que ſon ami Ubaldi viendroit ſecrétement lui rendre ſes lettres, & ſe chargeroit de celles qu'elle voudroit bien lui confier. Orette, qui ſavoit leur liaiſon, conſentit à tout, & lui promit bien de n'avoir que deux plaiſirs pendant ſon abſence : lire ſes lettres, & s'entretenir avec Ubaldi.

Lélio, en la quittant, courut chez ce dernier, & le pria de vouloir bien ſe charger de ſa correſpondance avec ſa chere Orette. Il lui dit qu'il avoit cru ne devoir confier qu'à lui les intérêts de ſon amour. Il la lui recommanda comme ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il lui dit (car il étoit tendrement amoureux, & l'amour diſpoſe naturellement aux idées paſtorales) qu'Orette étoit comme un agneau chéri qu'il mettoit ſous la houlette de l'amitié ; qu'il l'en faiſoit le paſteur. De pareils paſteurs ſont quelquefois des loups. Mais n'anticipons point ſur les événemens. Ubaldi promit tout, & Lélio partit.

Ubaldi, demeuré ſeul, ſe conſoloit de ſon mieux avec ſa maîtreſſe de l'abſence de ſon ami, quand il reçut de lui une lettre pour Orette. Suivant les intentions de ſon ami, il ſe rendit ſecrétement chez elle, de la maniere

qui lui avoit été indiquée. Il ne put rendre la lettre à Orette ſans lui parler ; il ne put lui parler ſans la regarder : il vit qu'elle étoit jolie ; il trouva qu'elle avoit de l'eſprit ; il cauſa avec elle avec plaiſir, & ne la quitta qu'à regret. Deux jours après il revint chez elle pour prendre ſa réponſe. Leur entretien fut plus long, & Ubaldi trouva Orette plus aimable encore que la premiere fois. A force de parler d'amour pour ſon ami, il fut tenté d'en parler auſſi pour lui-même : il eut envie de remplacer tout-à-fait ſon ami ; c'étoit pouſſer l'amitié un peu trop loin. Peut-être qu'en cherchant à plaire à Orette, il n'avoit pas le projet de l'enlever à ſon ami, mais de la garder ſeulement juſqu'à ſon retour. Au fond, diſoit-il en lui-même, je n'aurai fait qu'entretenir Orette dans l'habitude d'aimer. C'eſt toujours travailler pour mon ami ; & ſi à ſon

retour je lui rends tout ce qu'il m'a confié, pourvu qu'il ne ſache rien, je ne lui aurai fait aucun mal.

Avec ce beau raiſonnement, il fit taire ſa conſcience, qui apparemment ne parloit pas bien haut. Il continua ſes viſites ; & tout en rendant des lettres, ou en venant chercher des réponſes, il finit par une déclaration en forme. Par malheur elle fut fort mal reçue. Ubaldi, maître du ſecret d'Orette, croyoit l'avoir enchaînée, ou par la reconnoiſſance, ou par la crainte ; mais elle lui répondit avec une fierté ſi courageuſe, qu'Ubaldi, qui n'avoit pas encore fini la phraſe de ſa déclaration, n'eut pas envie de la reprendre. Tout honteux d'avoir parlé, il la pria d'oublier ce qu'il avoit oſé lui dire, & lui demanda le ſecret ſur cette aventure, avec autant de chaleur qu'il en auroit mis à ſolliciter un tendre retour. Il la ſupplia de n'en rien écrire

à Lélio, en lui repréſentant qu'elle ne pouvoit lui en parler ſans les brouiller tous deux, & ſans les expoſer peut-être à un danger plus cruel encore. Orette ſe laiſſe déſarmer; ſoit qu'elle craignît en effet d'expoſer ſon amant, ſoit qu'une femme, en rejetant un aveu téméraire, ne puiſſe défendre ſon cœur d'un mouvement de reconnoiſſance, elle promit de ſe taire & d'oublier ce qu'elle avoit entendu; mais elle lui défendit de la revoir, s'il avoit la témérité de garder encore quelque prétention. Ubaldi proteſta que le reſpect avoit étouffé tous ſes déſirs; il tomba à ſes pieds; il la loua ſur ſa vertu, contre laquelle il peſtoit peut-être au fond du cœur; & quand il crut avoir expié ſes torts par l'expreſſion de ſon repentir, il prit congé d'Orette fort humblement. Il revint encore lui porter des lettres, mais il ſe renferma toujours dans les bornes du reſpect, voyant

bien qu'il lui ſeroit difficile d'en ſortir avec ſuccès.

Cependant Lélio revint à Milan; & Ubaldi l'ayant appris, courut vîte chez lui pour l'embraſſer. On juge bien que Lélio ne tarda pas à lui demander des nouvelles de ſa chere Orette. Son ami lui répondit qu'elle étoit toujours auſſi belle que tendre, & qu'elle n'avoit pas ceſſé un moment de le déſirer. Cependant, malgré la promeſſe d'Orette, il craignit qu'elle n'allât tout raconter, & il crut faire plus ſagement d'en parler le premier à Lélio. Il lui dit donc qu'ayant voulu éprouver le cœur de ſa maîtreſſe, il avoit riſqué une feinte déclaration: mais qu'il avoit reconnu avec plaiſir que le cœur d'Orette étoit un modele de fidélité & de tendreſſe, & que ſa vertu étoit égale à ſa beauté.

Cette confidence, malgré l'éloge dont elle étoit aſſaiſonnée, ne fut point

du goût de Lélio ; & quand il auroit eu la force de ſe taire, ſon viſage eût révélé malgré lui ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Quoiqu'on lui eût annoncé une heureuſe iſſue, il ne put s'empêcher de trembler en écoutant ce récit. De pareils dangers ſont effrayans, lors même qu'ils ſont paſſés ; & un tel aveu eſt toujours ſuſpect à un amant. Lélio dit à Ubaldi qu'il s'étoit donné beaucoup plus de ſoin que l'amitié ne lui en impoſoit ; qu'il ne l'avoit point chargé d'éprouver ſa maîtreſſe ; qu'il n'auroit jamais eu une curioſité auſſi impertinente. Tu as échoué, continua-t-il, & tu m'en fais confidence ; & ſi tu avois réuſſi, ſerois-tu .... ? Ah ! mon ami, s'écrie Ubaldi en l'interrompant, peux-tu croire .... ? Je ne crois rien. Mais enfin, je ne vois pas quel avantage je pouvois retirer d'une pareille épreuve. Je ne doutois point de ſon cœur ; & tout le changement

que pouvoit opérer cette tentative, c'étoit de me le faire perdre tout-à-fait. Et en ſuppoſant que tu aurois eu la franchiſe de m'avertir de ſa foibleſſe, ſans en profiter, le beau ſervice que tu me rendois-là! Ce ſont-là des aveux bien agréables pour un amant!

Plus Lélio ſongeoit à cette aventure, plus il étoit tenté de croire Ubaldi coupable; & il n'en douta plus, lorſqu'ayant revu ſa maîtreſſe, il la força de lui tout avouer. Dès-lors il n'en parla plus à Ubaldi; mais il jura bien cordialement de s'en venger. Comme il en déſiroit ardemment l'occaſion, il ne tarda pas à la trouver.

On ſe ſouvient ſans doute qu'Ubaldi avoit auſſi une maîtreſſe. Mais plus léger dans ſes amours, ou moins amoureux que Lélio, il avoit l'air de ne chercher qu'un amuſement. Cependant Roſine (c'étoit le nom de la jeune perſonne), auſſi honnête qu'elle

étoit jolie, méritoit autant l'eſtime que l'amour d'un galant homme. Le lecteur s'imagine ſans doute que Lélio chercha à ſéduire Roſine, afin de ſe venger d'Ubaldi de la même maniere qu'il en avoit été offenſé. Point du tout : rien n'eſt plus éloigné du projet de Lélio ; & l'on va voir, par la façon dont il voulut punir Ubaldi, qu'il cherchoit à faire un acte d'équité, tout en ſe donnant le plaiſir de la vengeance.

Comme il ne parloit plus à Ubaldi de ce qui s'étoit paſſé, ce dernier étoit ſans méfiance, & lui confioit comme auparavant ſes ſecrets. Lélio ſavoit donc quand & comment ſon ami alloit voir ſa belle Roſine. Or, un ſoir qu'il les ſavoit tous deux enfermés, il courut auſſi-tôt chez les parens de la jeune fille, leur dit qu'elle étoit enfermée ſeule avec Ubaldi, & leur conſeilla d'aller bien vîte les ſurprendre, &

d'obliger, s'il le falloit par la force, le jeune homme à réparer leur honneur. La famille ne perdit pas un moment. On courut vîte au rendez-vous, où l'on ſurprit en effet les deux amans. Les parens étoient venus armés, & ils préſenterent à Ubaldi le choix de la mort ou du mariage. Quelque effrayant que parût le mariage aux yeux d'Ubaldi, mourir lui ſembla pis encore. Il n'épargna pourtant rien pour éluder; car depuis peu de jours il étoit tout-à-fait décidé à ne pas épouſer Roſine. Mais voyant qu'on ne vouloit pas entendre raiſon, il fut forcé de dire oui; & auſſi-tôt un Notaire, qui étoit à la porte, entra pour prendre ſa ſignature, qu'il donna quoiqu'en rechignant. Alors les parens qui vouloient le tuer, lui firent beaucoup de careſſes; & il ſe retira tout confus & marié.

Il rencontra chemin faiſant Lélio, qui lui demanda d'où il venoit. Ubaldi

lui raconta comme il venoit d'épouſer malgré lui Roſine; & Lélio, de lui dire avec beaucoup de ſang froid, Je le ſavois. Embraſſe-moi, continua-t-il; c'eſt moi qui t'ai marié. Ubaldi demeuroit muet de ſurpriſe, quand Lélio, après lui avoir rendu compte en peu de mots de ſa démarche, ajouta d'un ton affectueux : Eh quoi ! injuſte ami, tu me prenois donc pour un cœur ingrat ? Après le ſervice que tu m'as rendu auprès d'Orette, penſois-tu que je ſerois en reſte avec toi auprès de Roſine ? Mais tu dois avouer que ma reconnoiſſance a été plus loin que le bienfait. Tu n'as fait que me tranquilliſer ſur le cœur de ma maîtreſſe; & moi je viens de t'aſſurer la poſſeſſion de la tienne; car Roſine eſt à toi déſormais, & l'on ne peut plus te la diſputer.

Ubaldi ne répondit rien. Il garda ſa femme, & renonça à ſe charger des maîtreſſes de ſes amis.

je voyois la jeuneſſe de ma tendre épouſe, ſe flétrir dans la miſere ; & j'aurois ſuccombé, ſi ſon courage ne m'avoit ſoutenu, & n'eût ramené le calme dans mon ame, quand le déſeſpoir s'en étoit emparé. Elle réſolut enfin de ſe retirer chez ſa nourrice, en attendant que j'euſſe obtenu de l'emploi. Je différai tant que je pus une ſéparation auſſi cruelle ; mais enfin il fallut céder, & la meilleure des femmes me quitta pour ſe réfugier dans un miſérable hameau, où le ſort le plus doux qu'elle puiſſe eſpérer, c'eſt de vivre péniblement du travail de ſes mains. Depuis ce moment, je ſollicite ſans ſuccès ; & pour comble d'amertume, j'ai été forcé d'entendre le Lord *** me répondre que j'avois l'air de ne pas avoir tiré un grand parti de mon faux témoignage.

En achevant ces mots, Braddock ſe leva avec fureur. Son ami le conſola,

ſola, lui offrit ſa bourſe, & lui dit que ſans être, à la vérité, plus riche qu'auparavant, il avoit au moins de quoi le ſoutenir tant qu'il auroit beſoin de ſon ſecours.

Braddock alloit remercier le brave Graham d'une offre auſſi généreuſe, lorſqu'ils virent paſſer le Duc de Montague. Braddock le ſalua avec un reſpect marqué. Quel eſt ce ſeigneur, demanda Graham ? — Le Duc de Montague. — Probablement, reprit ſon ami, un de ces grands ſeigneurs du jour, qui vous protege.... — Non, on dit beaucoup de bien du Duc ; je fis autrefois ſa connoiſſance à Bath, dans un temps où ma ſituation étoit plus heureuſe, & je n'ai jamais recherché ſa protection, je doute même qu'il ait quelque crédit.

De ce moment, Braddock ne quittoit guere ſon ami ; il étoit certain que Graham ne pouvoit rien pour lui ;

mais c'étoit une douce conſolation d'avoir retrouvé un ami que ſon ſort intéreſſoit, & dans le ſein duquel il pouvoit dépoſer ſes peines.

Quatre jours après leur rencontre dans le parc, au moment où Braddock ſe diſpoſoit à aller ſolliciter le Miniſtre, il apprit qu'un domeſtique du Duc de Montague demandoit à lui parler. Il fut plus ſurpris encore, lorſque ce domeſtique l'invita à dîner de la part du Duc. Il craignit d'abord que ce ne fut une mépriſe du domeſtique; mais celui-ci s'étant fort bien expliqué: Apparemment, dit Braddock en lui-même, le Duc n'eſt pas encore inſtruit de ma triſte ſituation.

Le malheur & la pauvreté jettent une ame noble dans le découragement. Dans l'infortune, on ſent une eſpece de répugnance à ſe préſenter devant ceux qu'on a connus dans des temps heureux. Braddock éprouva ce

ſentiment, & refuſa l'invitation du Duc; mais le domeſtique revint ſur ſes pas, & lui dit que ſon maître avoit les choſes les plus importantes à lui communiquer, & qu'il le prioit de ne point ſe refuſer à ſes inſtances. Braddock ne put ſe défendre; & il ſe rendit chez le Duc.

Il étoit ſeul dans ſon cabinet. Mon cher ami, lui dit-il, en l'embraſſant, comment avez-vous pu prendre ſur vous de vous refuſer à ma premiere invitation? Renonceriez-vous à une liaiſon, dont le commencement m'a fait tant de plaiſir? Milord, lui répondit Braddock, je connois tout le prix de vos bontés; pardonnez à la timidité d'un homme que l'infortune & les chagrins ont banni de la ſociété. Je ſais vos malheurs, répliqua le Duc; il ne tiendra qu'à vous de les terminer; je peux vous faire donner une Compagnie. Mais, monſieur Braddock,

cela tient à une condition, ſans laquelle je ne puis rien : Il faut que vous acceptiez la main d'une femme jeune & jolie, qui, de plus, a une fortune aſſez honnête. Q'en dites-vous?— Cet infortuné avoit écouté le Duc avec une agitation qu'il cherchoit vainement à diſſimuler. Il étoit entré dans cette maiſon, avec le preſſentiment d'un événement heureux. On lui avoit peint le caractere du Duc avec des couleurs avantageuſes ; lui-même, autrefois, avoit cru reconnoître en lui un homme délicat & généreux. A cette indigne propoſition, il ſe ſentit le cœur déchiré : elle lui ôtoit la haute opinion qu'il avoit du Duc ; & le ſentiment de ſa fierté bleſſée ajoutoit encore à ſes chagrins. Je ſuis donc tombé dans un état aſſez vil, ſe diſoit-il à lui-même, pour que cet homme, qui me connoît depuis long-temps, me deſtine hardiment à le remplacer

dans le lit de quelque maîtreſſe délaiſſée, comme un malheureux que l'eſpérance de voir finir ſes peines, doit décider à tout. Cependant, comme ſes malheurs lui avoient appris à ſe poſſéder, même dans une ſituation humiliante, il répondit avec un ſourire amer : Mylord, vos bonnes intentions pour moi ne ſauroient avoir leur effet; je ſuis marié. — Marié! s'écria le Duc avec une ſurpriſe apparente. Mais vous ne l'étiez point, lorſque nous nous ſommes vus à Bath, à préſent même vous vivez ſeul. — En effet, je ne l'étois point, Mylord, lorſque nous nous ſommes vus à Bath; & il eſt vrai que je vis ſeul ici : la ſituation où je ſuis, m'a forcé d'envoyer ma famille dans le comté d'Yorck. — Vous marié! répétoit le Duc en ſe promenant dans ſon appartement. Ma foi, c'eſt une circonſtance malheureuſe pour vous, & je doute

même, à préſent, que je puiſſe vous être utile. Mais avec quoi contez-vous donc ſoutenir votre famille ? Quoique Braddock ſe fût déjà fait mille fois cette queſtion à lui-même, il n'avoit jamais ſenti, comme dans ce moment, l'impoſſibilité de la réſoudre. Il ne fut plus le maître de garder le ſang-froid qu'il affectoit. Mylord, dit-il, puiſque vous convenez vous-même que vous ne pouvez point m'aider à réſoudre cette triſte queſtion, il ſeroit mieux, je crois, de n'en plus parler. Non, monſieur Braddock, répliqua le Duc avec l'air de ne point s'appercevoir qu'il fût piqué, traitons plutôt enſemble comme des amis. Je veux vous parler à cœur ouvert. J'avois bien entendu parler de votre mariage; mais j'en doutois, ou plutôt, je ne le regardois point comme un obſtacle à mon projet. Car, de quoi peut ſervir ce mariage à votre épouſe, puiſqu'il

faut que vous viviez ſéparés l'un de l'autre? Je ne doute nullement qu'elle ne conſente à un divorce, moyennant une penſion annuelle qu'on lui offrira: je me charge de l'arrangement. Par-là, vous devenez libre, & vous êtes à même d'accepter une propoſition que je ne vous fais, puiſqu'il faut l'avouer, que parce que vous plaiſez ſinguliérement à la Dame dont il eſt queſtion. Braddock ne put retenir ſon indignation: Mylord, répondit-il avec un ton & un regard qui marquoient tout ſon mépris; vous êtes bien heureux d'avoir choiſi vôtre maiſon, pour m'outrager auſſi cruellement. Par-tout ailleurs, rien au monde ne vous auroit ſouſtrait à ma vengeance. Il alloit ſe retirer en diſant ces mots; mais le Duc l'embraſſa, & le retint malgré lui. Je n'ai point voulu vous offenſer, lui dit-il; je ne pouvois pas imaginer que ma propoſition dût vous courrou-

cer à ce point. Je vous en eſtime davantage ; & je vous aſſure que je ferai tout pour vous obtenir de l'emploi, quoique vous dérangiez le plan que j'avois formé. Mais j'attends de vous une petite complaiſance ; j'ai prié à dîner la Dame dont il s'agiſſoit : il faut bien que vous reſtiez avec nous, & que vous preniez un air plus ſerein. C'eſt préciſément-là, Mylord, ce que je ne ferai point, reprit Braddock ; je ne vous donnerai aucun eſpoir de venir à bout de votre indigne projet. — Vous vous emportez, mon ami, continua le Duc ; ſi vous voulez vous remettre, vous reconnoîtrez qu'une impoliteſſe ſeroit inutile pour me convaincre que vous penſez plus noblement que votre ſituation ne ſemble le permettre. — A ces mots, il ſonna un domeſtique, ordonna de ſervir, & l'entraîna preſque par force dans la ſalle à manger.

TAYLOR INST. OXFORD

A peine étoit-il entré dans le ſallon, qu'il ſe trouva dans les bras d'une femme que ſon étonnement lui permit à peine de reconnoître. C'étoit ſon épouſe elle-même. Ses quatre enfans embraſſoient ſes genoux, & le ſalon retentiſſoit des noms d'époux & de pere. Pour achever le tableau de cette ſcene touchante, on voyoit Graham au milieu du ſalon qui jouiſſoit de ce ſpectacle délicieux avec toute la chaleur de l'amitié. Le ſentiment de la reconnoiſſance rappela Bradock à lui-même. Il s'arracha des bras de ſon épouſe, pour ſe jeter aux pieds du Duc de Montague. Qu'ai-je fait? homme généreux! s'écria-t-il; eſt-il poſſible que l'apparence m'ait trompé au point de me faire méconnoître le plus digne des mortels! Pourrez-vous jamais me pardonner tout ce que je vous ai dit dans mon emportement? Le Duc le ſerra dans ſes bras: N'en

parlons point, mon cher Braddock, lui dit-il; je vous eſtimerois moins, ſi vous euſſiez reçu autrement un badinage que j'ai pouſſé plus loin que je n'aurois dû le faire. Je vous ai vu dans le Parc; j'ai écouté, ſans en être ſoupçonné, ce que vous diſiez de vos malheurs à votre ami. Je n'ai pu voir, ſans le plus vif intérêt, qu'un brave Officier que j'avois connu pour tel, fût auſſi mal récompenſé de ſes ſervices. Je projetai auſſi-tôt d'employer tout mon crédit pour vous obtenir de l'emploi; j'ai réuſſi: voici votre brevet. Vous êtes mandé pour vous rendre à Gibraltar: j'ai prévu que vous y meneriez certainement une épouſe ſi chere; il étoit donc néceſſaire que je la fiſſe venir à Londres. Vous êtes bien heureux de ne pas vouloir la changer pour une autre; elle a entendu notre converſation. J'avois parié cent livres ſterling, que je ferois

faire une infidélité à M. Braddock. Je les ai perdues, il eſt juſte que je m'acquitte. En même-temps, il préſenta à Madame Braddock une lettre de change de cette valeur. Ces tendres époux, tenterent inutilement de prouver à leur bienfaicteur, qu'ils ſuccomboient déjà ſous le poids de la reconnoiſſance; ils furent obligés de l'accepter. Dans ce moment, Braddock s'apperçut que ſes enfans (trois petits garçons & une fille, que l'air de la campagne n'avoit fait qu'embellir) étoient tous habillés de neuf, & avec beaucoup de goût. Sachant combien cela étoit au-deſſus des moyens de ſon épouſe, il ne put retenir ſes larmes à cette nouvelle marque d'attention de ſon noble bienfaicteur. Quand on fut à table, Graham, qui ſe trouvoit au nombre des convives, dit à ſon ami que le Duc l'avoit inſtruit la veille de la ſurpriſe qu'il lui préparoit, & qu'il

l'avoit invité à venir prendre part à la joie que ce changement ſubit de fortune, cauſeroit à Braddock & à ſa famille. Auſſi leur reconnoiſſance étoit-elle ſi vive, que le Duc crut y devoir mettre des bornes. Ce que j'ai pu faire pour vous, dit-il à Braddock, eſt bien peu de choſe. J'en ſuis trop récompenſé, & vous avez le cœur trop ſenſible, pour ne pas voir que ce ſpectacle me rend plus heureux que vous-mêmes.

L'HOSTILITÉ GALANTE,

NOUVELLE.

MADAME de Mérival étoit veuve, & n'avoit encore que vingt ans. Elle avoit fait d'abord un de ces mariages que les Amans trouvent toujours déraiſonnables, & que les parens appellent des mariages de raiſon. On lui avoit donné un mari, qui n'eut d'autre mérite que de ſe laiſſer mourir bientôt; & le veuvage lui avoit rendu ſa gaieté naturelle. Enjouée avec eſprit; vive juſqu'à l'étourderie; toujours irréprochable, mais ſouvent inconſidérée; donnant quelquefois, ſans le vouloir, des eſpérances qu'elle n'avoit jamais envie de réaliſer; ne bravant point les bienſéances, mais les négligeant quelquefois ſans y ſonger: telle étoit madame de Mérival. Elle vivoit chez

un oncle, M. de Rincour, dont le caractere étoit oppoſé au ſien, & qui ne l'en aimoit pas moins.

M. de Rincour étoit l'homme du monde le plus formaliſte. Les étourderies de ſa niece le mettoient ſouvent en colere; & il lui faiſoit quelquefois des ſermons qui l'auroient fort ennuyée, ſi elle n'avoit eu l'art de les abréger; mais ſitôt que le ſermon commençoit, elle ſautoit au cou de ſon oncle, & le faiſoit taire en l'embraſſant.

Un matin cependant M. de Rincour vint trouver ſa niece, & lui dit: Ma niece, votre conduite eſt irréprochable, mais j'en réponds au public. Il eſt temps que vous changiez de caution, & qu'un mari prenne la place de votre oncle. Je ne veux pas forcer votre choix, mais j'exige que vous en faſſiez un. Il vient ici pluſieurs perſonnes qui aſpirent à votre main, il faut

vous décider. Par exemple, ce M. Morbrock eſt un fort galant homme; je l'attends ce matin. Il demande à t'entretenir un moment : il faut l'écouter, ma niece. Je préſume qu'il a des propoſitions à te faire; il eſt fort riche, je ſerois charmé qu'il pût te convenir. Comme il achevoit de parler, on vint annoncer M. Morbrock. Le voilà juſtement, continua M. de Rincour, je te laiſſe avec lui : c'eſt un fort galant homme, un homme riche; ſonges-y bien, ma niece.

M. Morbrock étoit un Anglois des plus opulens, & qui avoit autant d'eſtime pour les richeſſes, que de haine pour la Nation Françoiſe. On auroit tort, ſi d'après cela on l'accuſoit d'avarice. Sa manie n'étoit point d'entaſſer l'or, mais de croire que ce mot-là renfermoit tout. On eût dit, à l'entendre, que l'or diſſipoit tous les chagriens, & guériſſoit toutes les mala-

dies. S'il vous eut privé d'un ami, d'un pere, il auroit cru vous conſoler & vous dédommager avec de l'argent. Si l'on parloit devant lui d'un homme de génie, il demandoit qu'elle étoit ſa fortune. Il prétendoit qu'il n'y avoit qu'un bien & un mal dans le monde : la richeſſe & la pauvreté. Du reſte, ſa liberté d'eſprit naturelle, jointe à l'indépendance qui accompagne une grande fortune, lui faiſoit attacher peu de prix à ce que nous nommons politeſſe. Il rendoit peu d'égards dans la ſociété, mais auſſi il en exigeoit peu lui-même.

Reſté ſeul avec Madame de Mérival, il eut avec elle une converſation qui dut l'étonner. Il lui dit qu'il la trouvoit bien, fort bien ; mais qu'elle n'étoit pas riche, & qu'il falloit le devenir. Moi, je le ſuis, continua-t-il, je le ſuis trop. Nous pourrions nous arranger de maniere à l'être tous deux

aſſez. Cela peut être, lui répondit Madame de Mérival, mais je ne comprends pas comment. Je vais mieux me faire entendre, reprit-il : je vous aime ; je viens me propoſer..... Ne vous alarmez point ; ce n'eſt pas d'un mariage que j'ai à vous parler. Je ſais que vous aimez votre liberté, je tiens beaucoup à la mienne ; tenez, ne nous marions pas. — Ah ! bon ; j'y conſens très-volontiers, dit Madame de Mérival, ne nous marions pas. Madame de Mérival commençoit à voir ſon projet ; & piquée au vif de ſon impertinente propoſition, elle réſolut néanmoins de l'attendre juſqu'au bout. Raſſurez-vous encore un coup, dit-il ; je viens vous offrir un ſimple engagement, une liaiſon d'eſprit & de cœur, c'eſt-à-dire ma fortune ſans ma main. Ah ! dit Madame de Mérival, cet arrangement eſt bien plus honnête. Quand je dis honnête, c'eſt en ſup-

poſant un état d'opulence ; car vous ſavez bien, Monſieur Morbrock, que l'or anoblit tout. Ah ! vous avez bien raiſon, s'écria-t-il avec enthouſiaſme. Et auſſi-tôt il ſe met à développer aux yeux de Madame de Mérival, le plus beau plan de conduite imaginable : il lui fait voir dans la perſpective, des laquais de ſix pieds, de ſuperbes équipages, de gros cochers à mouſtaches, grand hôtel & petite maiſon ; des terres ; une table magnifique ; en outre, de très-gros revenus ; la plus riche garde-robe ; des loges à tous les ſpectacles ; enfin, tout ce que peuvent offrir le luxe & l'abondance à la beauté la plus ambitieuſe. Madame de Mérival ne l'interrompit point ; & quand il eut fini : Monſieur, lui dit-elle, d'après cette énumération, toute brillante qu'elle eſt, je vois que nous aurons de la peine à conclure. Ce n'eſt pas là m'offrir moitié de ce qu'il me

faut ; je me mets à bien plus haut prix ! Comment, Madame, interrompit-il ! y penſez-vous ? mais c'eſt un prix fou. Il alloit continuer ; Madame de Mérival prenant un air ſérieux, lui impoſa ſilence ; & il ſortit un peu honteux. Madame de Mérival ne revenoit point de ſa ſurpriſe. Quoi ! diſoit-elle dans ſon dépit, me parler d'amour ſans me parler d'hymenée ! Expliquer ſes déſirs comme un vrai Sultan ! Ah ! Monſieur Morbrock, vous avez cru commencer & finir le même jour votre Roman ! Le trait eſt leſte ! Nous verrons. Tandis qu'elle roule dans ſon eſprit des projets de vengeance, entre M. de Rincour, qui ſans avoir ſu leur converſation, a vu ſortir M. Morbrock mécontent, & vient pour en faire des reproches à ſa niece. Eh bien ! lui dit-il, vous l'avez donc éconduit ? Oui, mon oncle. — Tant pis, ma niece, tant pis. — Quoi !

vous auriez voulu que j'euſſe accepté ſa propoſition ? — Aſſurément, il falloit le prendre au mot. Madame de Mérival l'interrompit par un grand éclat de rire, qui faillit le mettre en colere. En vérité, lui dit-il, ma niece, voilà un rire bien incivil ! je n'aurois jamais cru que je ſerois forcé de vous rappeler un jour que vous me devez du reſpect. Après quelques excuſes, qui l'appaiſerent bien vîte, on reprit la converſation. Mais enfin, dit M. de Rincour, ſa propoſition... — étoit très-avantageuſe. Je devois partager une fortune immenſe. — Hé ! ſans doute, quand on eſt marié.... — Marié ? Oh ! non, mon oncle ; il ne ſe marie pas, lui. — Comment ? il ne ſe marie pas ; qu'eſt-ce à dire ? M. de Rincour furieux alloit le conſigner à ſa porte, quand ſa niece l'arrêta. Non, laiſſez-moi faire, lui dit-elle, le dépit vient de me ſuggérer un projet de

vengeance, permettez-moi de l'exécuter. Il eut bien de la peine à s'y prêter; mais enfin il y conſentit.

Cependant M. Morbrock, en ſongeant au peu de ſuccès de ſa démarche, étoit tout honteux de l'avoir haſardée; & comme la contradiction irrite ſouvent le déſir, il ſentit le goût qu'il avoit pour Madame de Mérival, ſe changer en amour. Il vint faire des excuſes, qu'on fit ſemblant d'agréer; parce que, pour en venir où l'on vouloit, il falloit feindre de lui avoir pardonné. On fit plus, on s'efforça de lui paroître aimable; & Madame de Mérival pouvoit aller loin dans ce genre-là.

M. Morbrock étoit d'autant plus enchanté de ſon pardon, qu'il avoit tremblé de ne pouvoir l'obtenir. Il crut devoir expier ſa faute; & comme il ne connoiſſoit qu'un genre de réparation, il répandit l'or à pleines mains;

il prodigua des fêtes qu'on trouva fort galantes, & offrit des cadeaux qui furent refuſés, mais avec tant de grace, qu'on n'oſa inſiſter, ni ſe fâcher du refus. Enfin il crut avoir tout fait, quand il eut fait de la dépenſe; & il ſongea à renouer, mais avec le projet de s'y prendre mieux. Il jeta les yeux tout autour de lui, pour voir s'il n'avoit point d'obſtacle à redouter; & il s'apperçut qu'il n'étoit pas la ſeule perſonne qui fût ſenſible aux charmes de Madame de Mérival.

Sinville, jeune homme fort bien né, qui venoit aſſidument chez M. de Rincour, aimoit auſſi ſa charmante niece : il étoit moins riche que ſon rival, mais beaucoup plus aimable; il fit plus de progrès auprès de ſa Maîtreſſe. Madame de Mérival ne diſſimula point, ou, pour mieux dire, laiſſa voir exprès à M. Morbrock, qu'il avoit Sinville pour rival; mais

elle ne lui dit point que c'étoit un rival aimé. M. Morbrock ne pouvoit ſe diſſimuler que Sinville étoit aimable; cette rivalité l'effraya: le bon Anglois crut avoir trouvé un expédient infaillible; il courut chez Sinville, & lui offrit de l'argent pour le faire déſiſter de ſes pourſuites. Avec moins de généroſité que n'en avoit Sinville, on eût mal reçu cette propoſition; auſſi rejeta-t-il ſes offres aſſez bruſquement; & M. Morbrock ſe retira bien ſurpris d'avoir été refuſé.

En quittant Sinville, il revint auprès de Madame de Mérival. Il la trouva plus aimable, car elle cherchoit à lui plaire; & il ſortit de chez elle plus amoureux. Il ne tarda pas à s'y remontrer; ce dernier entretien ne fit que l'enflammer davantage, & c'étoit-là ce que vouloit Madame de Mérival. Enfin il fit reparler ſon amour; mais cet amour n'oſa reparoître que ſous

la ſauve-garde de l'hyménée : il n'oſa propoſer ſa fortune qu'avec ſa main. Madame de Mérival le voyant enfin parvenu où elle avoit deſſein de l'amener, ne ſongea plus qu'à jouir de ſon ouvrage. Quoi ! lui dit-elle, vous pourriez aller juſqu'au mariage ! Pour en venir à cette extrémité, ſongez qu'il faut avoir beaucoup d'amour. Il jura auſſi-tôt qu'il ſentoit ſon amour s'accroître de moment en moment. Monſieur, répondit Madame de Mérival qui s'entendoit à merveille, ſi votre amour eſt au plus haut degré, je vous avouerai que c'eſt-là ce que je déſirois. M. Morbrock enhardi par ce diſcours, la preſſa plus vivement ; & Madame de Mérival, qui aſſaiſonnoit toutes ſes réponſes d'une maligne équivoque, lui dit qu'elle voyoit bien qu'il falloit céder à l'amour. D'ailleurs, ajouta-t-elle, l'équité m'en fait un devoir ; elle m'ordonne d'accorder enfin le

le prix à qui l'a mérité. Ces derniers mots, prononcés encore plus tendrement, acheverent de renverſer la tête de M. Morbrock, qui ne douta pas un inſtant qu'elle ne voulût parler de lui. Allez, Monſieur, reprit ſur le même ton Madame de Mérival, allez faire un tour de jardin; je veux rendre ici dans peu poſſeſſeur de ma main, celui qui eſt déjà maître de mon cœur. Il alloit ſe répandre en actions de graces, quand elle l'interrompit pour lui dire: Tout ſera prêt dans un moment: vienne l'époux, je me charge d'amener la femme & le Notaire.

Cependant Sinville, qui n'avoit pas à craindre ce rival, & qui le craignoit pourtant, car il étoit bien amoureux, étoit arrivé ſans faire de bruit, & avoit entendu la fin de leur converſation. Il en fut la dupe ainſi que M. Morbrock, mais d'une autre maniere; il en eut autant de chagrin que ſon

rival en avoit de joie : & Madame de Mérival acheva de combler ſon déſeſpoir par ces mots, qu'elle prononça tout haut en l'appercevant : M. Morbrock, vous reviendrez dans un moment ; Sinville, attendez-moi, vous m'êtes néceſſaire ici ; je vous quitte pout mander le Notaire : vous ſerez témoin.... Adieu.

Cet adieu faillit rendre fou Sinville. O ciel ! s'écria-t-il, que veut-elle donc dire ? Elle mande un Notaire, & je ſerai témoin ! Je friſſonne ! Un moment après, Madame de Mérival rentra ſuivie d'un Notaire & de ſon oncle, qui n'étoit plus dans la confidence. Elle fit avertir M. Morbrock ; & quand tout le monde fut raſſemblé : Madame, dit Sinville avec le ton du dépit, d'après tout ce que je vois, je ne vous ſuis pas néceſſaire. Pardonnez-moi, lui répondit-elle, très-néceſſaire. Puis ſe tournant vers

M. Morbrock, qui nageoit dans la joie : M. Morbrock, lui dit-elle, l'Anglois & le François ſont en guerre dans ce moment-ci ; chez ces deux Peuples rivaux, les bons citoyens forment divers projets : l'un arme des vaiſſeaux ; l'autre court lui-même affronter les périls de la mer ; un autre y envoie ſes propres fils ; moi, j'ai voulu eſſayer une hoſtilité d'un genre tout nouveau, & je me ſuis ſervie des armes que la nature m'avoit données. Mes yeux ont attaqué votre cœur ; ils l'ont vaincu ; je ſuis contente. Il ne me manque plus que de donner devant vous ma main à Sinville. Ah ! Corſaire, s'écria l'oncle tout étonné ! M. Morbrock ſortit furieux ; & Sinville demeura quelque temps muet de plaiſir & de ſurpriſe. Mais quand il eut rappelé ſes ſens : Pardonnez, Sinville, lui dit Madame de Mérival avec le plus gracieux

ſourire. Madame, lui répondit Sinville en ſouriant auſſi, j'approuve, j'admire même, ſi vous voulez, ce triomphe, puiſque je n'en fais point les frais. Mais croyez-moi, Madame, la guerre a trop de haſards, &.... tenez, après cette victoire, donnez la paix à tous les cœurs Anglois.

Fin du premier Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce premier Volume.

La Soirée Eſpagnole, Conte, par M. de Florian, Page 1

Tout cela, faute de s'entendre, Conte, par M. Imbert, 20

Le plus grand des dangers, Anecdote, par le même, 32

Elle fit bien, Conte, par M. de Mayer, 51

Aventures de Voyage, Nouvelle imitée de l'Italien de Maleſpini, par un Anonyme, 66

L'Héritier malheureux, Anecdote, par M. Imbert, 81

Almamoulin, Conte Oriental, par un Anonyme, 96

L'Illuſion de l'amour ou *l'Erreur de l'amitié, par M. Imbert,* 114

TABLE.

La Réparation, Conte, par le même, 136

Azéma ou *Il fit bien, Conte, par un Anonyme,* 163

Sophronyme, Nouvelle Grecque, par M. de Florian, 181

L'Education pédanteſque ou *Rien de trop, Conte, par M. Imbert,* 203

Le Gentilhomme & le Vannier, Conte, par un Anonyme, 219

L'Amour voyageur, Conte allégorique, par M. de Mayer, 238

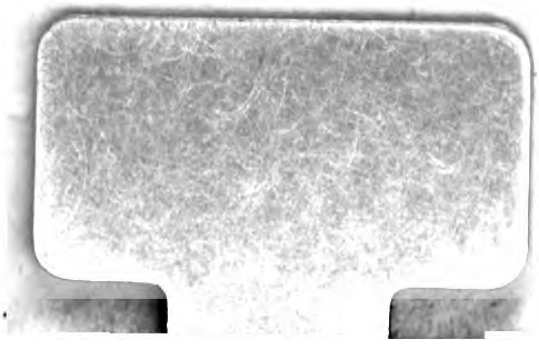
L'honnête Famille, Anecdote, par M. Imbert, 251

L'honnête Vengeance, Conte imité de l'Italien, par un Anonyme, 273

Le Bienfait inattendu, Conte, par M. de Friedel, 286

L'Hoſtilité galante, Nouvelle, par M. Imbert, 301

Fin de la Table du premier Volume.

18

920444